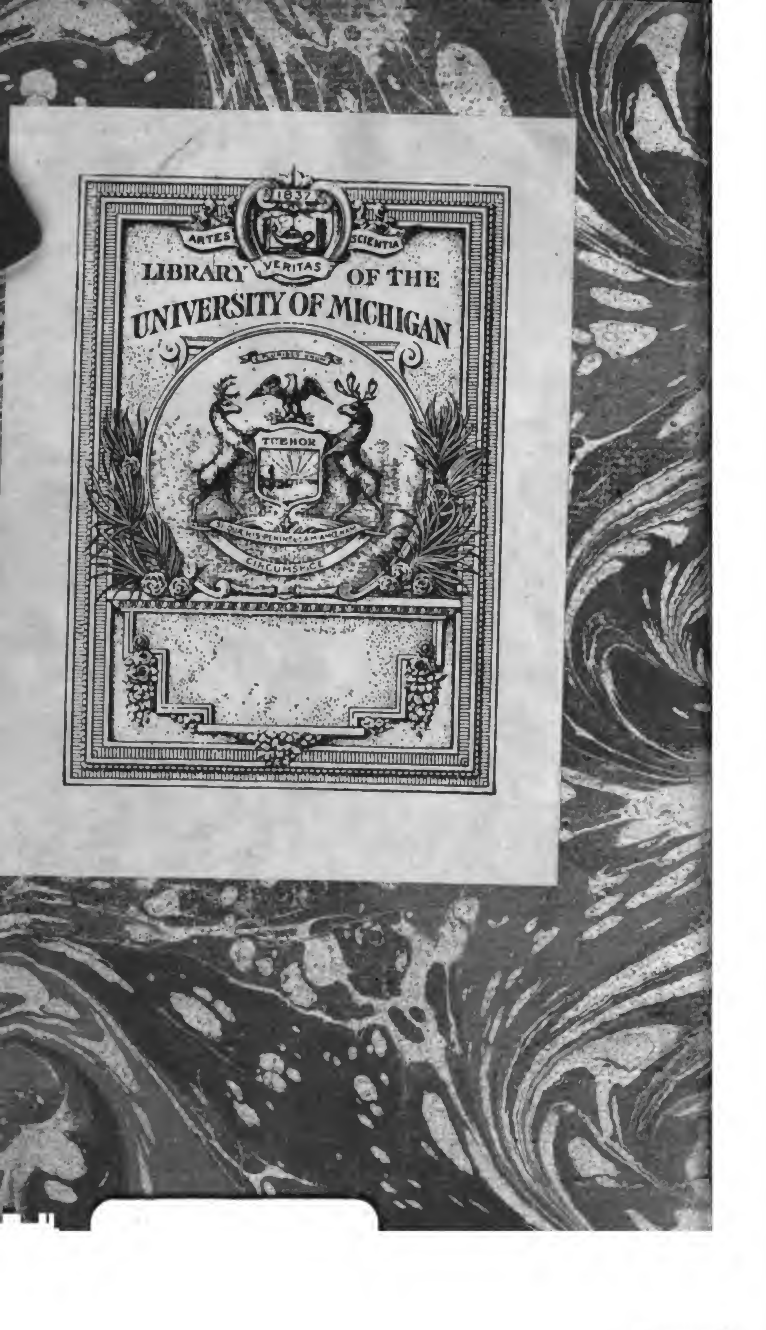




1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



ŒUVRES

DE MONSIEUR

1672-1731

HOUDAR DE LA MOTTE,

L'un des Quarante de l'Académie Françoise.

Dédiées A S. A. S. M. LE DUC D'ORLÉANS, Premier Prince du Sang.

TOME PREMIER.

PREMIERE PARTIE.





A PARIS,

Chez PRAULT l'aîné, Quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



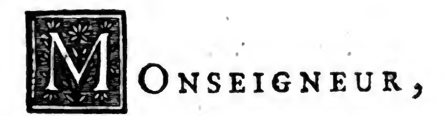
A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME,

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS,

PREMIER PRINCE DU SANG.



MONSEIGNEUR,

La permission que VOTRE ALTESSE SERENISSIME *a bien voulu m'accorder, de met-*

tre son nom à la tête du Recueil des Ouvrages de M. de la Motte, est pour moi le gage le plus précieux de la protection dont Elle m'honore, &, pour ce Recueil même, le plus sûr garant des suffrages du Public.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

De VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Très-humble & très-obéissant serviteur, ***.

PORTRAIT
DE M. DE LA MOTTE,

Par feue Madame la Marquise
DE LAMBERT.

MONSIEUR de la Motte me demande son Portrait; il me paroît très-difficile à faire; ce n'est pas par la stérilité de la matiere, c'est par son abondance. Je ne sais par où commencer, ni sur quel talent m'arrêter davantage. M. de la Motte est Poëte, Philosophe, Orateur. Dans sa Poësie il y a du génie, de l'invention, de l'ordre, de la netteté, de l'unité, de la force, & quoiqu'en ayent dit quelques Critiques, de l'harmonie & des images: toutes les qualités nécessaires y entrent; mais, son imagination est réglée; si elle pare tout ce qu'il fait, c'est avec sagesse; si elle répand des fleurs, c'est avec une main ménagere, quoiqu'elle en pût être aussi prodigue que toute autre: tout ce qu'elle produit, passe par l'examen de la raison.

M. de la Motte est Philosophe profond. Philosopher, c'est rendre à la raison toute sa dignité, & la faire rentrer dans ses droits;

c'eſt rapporter chaque choſe à ſes principes propres, & ſecouer le joug de l'opinion & de l'autorité. Enfin, la droite raiſon bien conſultée, & la nature bien vûe, bien entendue, ſont les maîtres de M. de la Motte. Quelle meſure d'eſprit ne met-il pas dans tout ce qu'il fait ? Avec quelles graces ne nous préſente-t'il pas le vrai & le nouveau ? N'augmente-t'il pas le droit qu'ils ont de nous plaire ? Jamais les termes n'ont dégradé ſes idées ; les termes propres ſont toujours prêts & à ſes ordres.

Son éloquence eſt douce, pleine & toute de choſes. Il régne dans tout ce qu'il écrit, une bienſéance, un accord, une harmonie admirables. Je ne lis jamais ſes Ouvrages, que je ne penſe qu'Apollon & Minerve les ont dictés de concert. Un Philoſophe a dit que quand Dieu forma les ames, il jetta de l'or dans la fonte des unes, & du fer dans celle des autres. Dans la formation de certaines ames privilégiées, telles que celle de M. de la Motte, il a fait entrer les métaux les plus précieux : il y a renfermé toute la magnificence de la nature. Ces ames à Génie, ſi l'on peut parler ainſi, n'ont beſoin d'aucun ſecours étranger ; elles tirent tout d'elles-mêmes. Le Génie eſt une lumiere & un feu de l'Eſprit, qui conduit à la perfection par des moyens faciles,

L'ame de M. de la Motte eſt née toute inſtruite, toute ſavante ; ce n'eſt pas un ſavoir acquis, c'eſt un ſavoir inſpiré. On ſent dans tous ſes Ouvrages cette heureuſe facilité qui vient de ſon abondance ; il commande à toutes les facultés de ſon ame, il en eſt toujours le maître, auſſi bien que de ſon ſujet. Nous n'avons pas vû en lui de commencement ; ſon Eſprit n'a point eu d'enfance ; il s'eſt montré à nous tout fait & tout formé.

Ses malheurs lui ont tourné à profit. Quand ce monde matériel a diſparu à ſes yeux par la perte de la vûe, un monde intellectuel s'eſt offert à ſon ame ; ſon intelligence lui a tracé une route de lumiere toute nouvelle dans le chemin de l'Eſprit. La vûe, plus que tous les autres ſens, unit l'ame avec les objets ſenſibles. Quand tout commerce a été interrompu avec eux, l'ame de M. de la Motte deſtituée de ces appuis extérieurs, s'eſt recueillie & repliée ſur elle-même ; alors elle a acquis une nouvelle force, & eſt entrée en jouiſſance de ſes propres biens.

Laiſſons l'homme à talens & enviſageons le grand homme. Souvent les talens ſupérieurs ſe tournent en malheur & en petiteſſe ; ils nous expoſent à la vanité, qui eſt l'ennemie du vrai bonheur & de la vraie

grandeur. Ce ſont les grands ſentimens qui ſont les grands hommes. Nulle élévation ſans grandeur d'ame & ſans probité. M. de la Motte nous a fait ſentir des mœurs & toutes les vertus du cœur dans ce qu'il a écrit ; ſes qualités les plus eſtimables n'ont rien pris ſur ſa modeſtie ; cet orgueil lyrique qu'on lui a reproché, n'eſt que l'effet de ſa ſimplicité, un pur langage imité des Poëtes ſes prédéceſſeurs, & non un ſentiment. M. de Fenelon, cet homme ſi reſpectable, dit de Monſieur de la Motte que ſon rang eſt réglé parmi les premiers des modernes ; qu'il faut pourtant l'inſtruire de ſa ſupériorité & de ſa propre excellence.

C'eſt un ſpectacle bien digne d'attention, diſoient les Stoïciens, qu'un homme ſeul aux mains avec les privations & la douleur. Quelle privation que la perte de la vûe, pour un homme de Lettres ! Ce ſont les yeux qui ſont les organes de ſa jouiſſance ; c'eſt par les yeux qu'il eſt en ſociété avec les Muſes ; elles uniſſent deux plaiſirs qui ne ſe trouvent que chez elles, le deſir & la jouiſſance. Vous n'eſſuyez avec elles ni chagrin, ni infidélité ; elles ſont toujours prêtes à ſervir tous vos goûts, & nous offrent toujours des graces nouvelles ; mais nous ne jouiſſons de la douceur de leur commerce, que quand l'eſprit eſt tranquille,

& que le cœur & les mœurs ſont purs. Non-ſeulement M. de la Motte ſoutient de ſi grandes privations, mais s'il eſt livré à la plus vive douleur, il la ſouffre avec patience; il eſt doux avec elle, il fait ſentir qu'il n'a point uſé dans les plaiſirs, ce fond de gayeté que la nature lui a donné, puiſqu'il ſait la retrouver dans ſes peines. Dans la douleur, il faut que l'ame ſoit toujours ſous les armes, qu'à tout moment elle rappelle ſon courage, & qu'elle ſoit ferme contre elle-même.

Il a paſſé par l'épreuve de l'envie. Quand l'ame ne ſait pas s'élever par une noble émulation, elle tombe aiſément dans la baſſeſſe de l'envie. Quelle injuſtice n'a-t'il pas ſouffert quand ſes Fables parurent? Je crois que ceux qui les ont improuvées n'avoient pas en eux de quoi en connoître toutes les beautés; ils ont crû qu'il n'y avoit pour la Fable que le ſimple & le naïf de M. de la Fontaine; le fin, le délicat, le penſé de M. de la Motte leur ont échappé, ou ils n'ont pas ſu le goûter. A ſes Tragédies, on a vû les mêmes perſonnes pleurer & critiquer; leur ſentiment, plus ſincere, dépoſoit contre leur injuſtice; ils ſe refuſoient à ſes douces émotions, & mettoient l'improbation à la place du plaiſir.

Avec quelle dignité & quelle bienſéance

n'a-t'il pas répondu à la Critique amere de Madame Dacier? Enfin nous jouissons de son mérite & de ses talens, & la malignité du siécle l'empêche de jouir de sa gloire & de son immortalité. Pour moi, je le vois avec les mêmes yeux que la postérité le verra.

La constante amitié de M. de Fontenelle pour M. de la Motte, fait l'éloge de tous les deux; le premier m'a dit que le plus beau trait de sa vie étoit de n'avoir pas été jaloux de M. de la Motte. Jugez du mérite d'un Auteur, qu'un aussi grand homme que M. de Fontenelle a trouvé digne de sa jalousie.



LETTRE
A
MADAME T. D. L. F.
SUR MONSIEUR
HOUDAR DE LA MOTTE,
De l'Académie Françoise.

MADAME,

Quand je vous mandai la maladie de M. de la Motte, je ne comptois pas vous apprendre sa mort huit jours après. Il tomba malade, comme je vous l'ai dit, le Mardi 18 Décembre. Les jours suivans nous jetterent dans des craintes mortelles. Elles firent place le Lundi aux plus douces espérances, qui s'évanouirent presque aussi-tôt; & il mourut enfin le Mercredi 26, entre six & sept heures du matin, âgé de près de soixante ans (*a*).

(*a*) M. de la Motte étoit né à Paris le 17 Janvier 1672.

Quelle perte je fais, MADAME ! Que dis-je ? Me sied-il de parler de moi ? Ne devrois-je pas oublier mon intérêt propre, & ne songer qu'à l'intérêt général de tous ceux qui dans la France aiment les Ouvrages d'esprit, de tous ceux qui dans l'Europe lisent les bons Ouvrages François ? Mais ma perte pour m'être commune avec tant d'autres, n'en est que plus grande. Dans cet illustre Auteur, aimé, estimé, regretté de tout le monde, dans M. de la Motte je pers un homme qui m'aimoit.

Je crois dire ceci sans orgueil. J'aimois moi-même M. de la Motte plus que je ne puis vous dire, plus que je ne croyois l'aimer ; & quand on aime à un certain point, on ne tire pas vanité d'être aimé.

Vous la connoissiez, MADAME, toute mon amitié pour M. de la Motte. Cette amitié prise dès ma plus tendre jeunesse, sur la seule lecture de ses Ouvrages, où sans le vouloir, sans y songer, il s'est peint si aimable ; cette amitié portée depuis à la plus vive tendresse par un commerce de plusieurs années. Quelque estime que vous eussiez vous-même pour lui, vous m'avez souvent fait une guerre feinte sur la mienne, par une ingénieuse malice. Vous aimez trop, me disiez-vous, votre estime n'est d'aucun poids. Je répondois, & vous croyiez trou-

ver dans la chaleur de mon discours, dans le ton animé de ma voix, la preuve de votre reproche. Ne me dites point vos raisons, ajoutiez-vous, écrivez-les moi tout simplement; cessez d'être ami, ne soyez que critique; laissez-là votre cœur, laissez-là M. de la Motte, parlez-moi de l'Auteur des Odes, des Fables, d'Inès de Castro, &c...

Je vous obéis, MADAME, je vais écrire. Il est vrai que d'ordinaire on ne pense pas assez exactement de ce qu'on aime, & on en parle moins exactement encore qu'on n'en pense. Non-seulement l'amitié nous engage à estimer au-delà du mérite réel, mais encore elle nous entraîne à louer au-delà de notre estime; on en croit plus qu'il n'en faut croire, & on en dit plus qu'on n'en croit. Je me flatte qu'avec de l'attention j'éviterai ce dernier excès. Je ne dis rien du premier, il me faudroit plus que de l'attention pour m'en garantir : Vous en jugerez, MADAME, votre jugement sera ma régle; & si vous n'avez pas estimé mon discernement, vous aimerez ma docilité.

J'ose le dire, si jamais quelqu'un eut droit au titre d'esprit universel, c'est M. de la Motte. *Du seul M. Leibnits nous ferons plusieurs Savans*, dit M. de Fontenelle, dans l'Éloge de cet illustre Etranger; du

ſeul M. de la Motte on auroit fait pluſieurs hommes d'eſprit. Voici donc ſon caractére, l'univerſalité des qualités de l'eſprit, ſans doute flateuſe plus que celle des connoiſſances.

Mais ces qualités étoient-elles médiocres en lui ? Le brillant & la ſolidité, la vivacité & la juſteſſe, l'enjouement & le badinage fin & léger, la force & la profondeur du raiſonnement, tout cela n'étoit-il pas réuni en ſa perſonne au plus haut degré ? Mais falloit-il en chercher la preuve dans ſes Ouvrages ? Etoit-il de ceux qu'on admire dans leurs Livres, & qu'on trouve preſque inférieurs au commun des hommes dans la converſation ? Celle de M. de la Motte étoit encore ſupérieure en un ſens à ſes Livres. Il n'a pas écrit ſur tout ; de quoi ne parloit-il point, & avec quelle lumiere ? C'eſt la connoiſſance du détail des ſciences qui fait les Savans ; M. de la Motte ignoroit ce détail, il n'étoit donc pas ſavant, à prendre ce terme ſelon l'acception commune, il étoit quelque choſe de mieux. Il avoit des admirateurs dans toutes les Académies, & ſur-tout dans l'Académie des Sciences, maintenant auſſi polie que ſavante. Un de nos plus grands Géométres, & pourtant un très-bel eſprit (*a*) : (on ſait à qui cette

(*a*) M. de Maupertuis.

louange a été donnée & par qui (a)) m'a dit plusieurs fois, qu'il y avoit dans M. de la Motte de quoi faire un Newton, un Leibnits. Plus jaloux de l'honneur de sa Profession, que de sa propre gloire, il regrettoit qu'il eût échapé aux Mathématiques. La nature dit à chaque homme en le formant, soyez cela, & ne soyez point autre chose, si vous voulez être quelque chose. Elle avoit dit à M. de la Motte, soyez ce que vous voudrez. La régle de suivre son talent n'étoit pas faite pour lui, elle l'eût obligé à tout, & ainsi à l'impossible. Il a choisi parmi tant de talens, il est incertain s'il a fait le meilleur choix, & cette incertitude fait sa gloire.

Au reste, tout le monde convient qu'il étoit un esprit du premier ordre. Sa Prose est généralement admirée. On estime aussi beaucoup ses Odes, au moins les premieres; il n'en est pas de même de ses autres Ouvrages en vers, de ses Tragédies, par exemple, ausquelles, malgré leur succès, on conteste le mérite de la versification. Elles plaisent sur le Théatre, dit-on, & ennuient à la lecture. Le fait est-il bien certain? L'expérience est-elle bien générale? Pour moi je les ai vû lire avec plaisir. Inès a arraché des larmes aux lecteurs aussi bien

(a) M. de Fontenelle.

qu'aux ſpectateurs, ſur les Théatres des Provinces auſſi bien que ſur celui de Paris. Mais n'eſt-ce rien que de plaire au Théatre? C'eſt plutôt l'eſſentiel. Le ſimple Verſificateur y échoue, le ſeul Poëte y réuſſit. On m'objectera quelques Piéces peu eſtimées qui ont eu beaucoup de ſuccès; & je répons, que des Piéces touchantes & intéreſſantes, où par conſéquent il y a de l'invention, de la conduite & du ſentiment, ſont plus eſtimables, ſuppoſent dans celui qui les a faites plus de génie & de talent vraiment Poëtique, que l'aſſemblage des Scénes le plus heureuſement verſifiées; que la vraie Tragédie eſt celle qui plaît aux ſpectateurs, parce qu'étant faite pour le Théatre, on n'en juge bien sûrement que par l'impreſſion qu'elle fait au Théatre même; & qu'enfin Corneille, tout ſuperieur qu'il eſt à Racine, par l'étendue & la force du génie, ſe fait moins lire que lui. Mais je reviens, MADAME, & je veux vous faire voir dans l'excellence même de la Proſe de M. de la Motte la principale cauſe, & du jugement moins avantageux qu'on a porté de ſes Vers, & de la préférence qu'on donne communément ſur ſes autres Poëſies, à ſes premieres Odes qui parurent quelques années avant ſes grands Ouvrages de Proſe. Permettez-moi, MADAME, de don-

ner à ceci quelque étendue pour me faire mieux entendre.

La perfection impossible en tout genre l'est sur-tout dans les Vers ; il est moins difficile en soi d'en approcher dans la Prose ; je dis en soi, car on peut avoir plus de talent pour le moins facile, pour les Vers ; & alors ce qui est plus difficile en soi, devient plus facile eu égard à la disposition particuliere. De-là il est arrivé que le premier talent connu pour la Prose, l'emporte de beaucoup sur le premier talent connu pour les Vers, que notre meilleur *Prosateur* est beaucoup plus près de la perfection que notre meilleur Poëte ; & que chacun de ces genres demandant un tour d'esprit particulier, & très-différent de celui qui fait réussir dans l'autre, nos plus grands hommes jusqu'à M. de la Motte ont été Poëtes ou Prosateurs, & non l'un & l'autre ; la médiocrité des Vers de ceux de nos plus fameux Ecrivains en Prose qui en ont voulu faire, & la médiocrité de la Prose de nos meilleurs Versificateurs, sont reconnues de tout le monde (*a*). On ne peut m'objecter Racine. Un Discours Académique, quoique fort beau, quelques Préfaces de trois ou quatre pages, quoique bien écrites, ne va-

(*a*) Il faut excepter M. de Voltaire, dont la Prose est peut-être encore au-dessus de ses Vers.

lent pas la peine d'être objectées. Il faudroit des Ouvrages en plus grand nombre ou plus étendus. Mais M. de la Motte qui s'étoit annoncé d'abord comme Poëte dans la République des Lettres, qui dès 1697 avoit débuté par un des chef-d'œuvres du Théatre de l'Opera, l'*Europe Galante*, suivie d'*Issé*, d'*Omphale*, du *Triomphe des Arts*, &c. (*a*)... donna *ses Odes* en 1707, à la tête desquelles paroît un Discours admirable, un chef-d'œuvre de Prose. Ses autres œuvres vinrent ensuite, toujours également mêlées de Vers & de Prose. Celle-ci portée à toute la perfection connue, & d'autant plus inattendue dans un Poëte, s'attira une attention singuliere, & même une sorte de respect. Enfin elle effaça presque ces Vers à l'occasion desquels elle avoit été faite. L'occasion fut saisie par ceux qui n'aimoient pas M. de la Motte, pour les raisons que je dirai tout à l'heure : La Prose étoit hors d'atteinte, ou ne les regardoit

(*a*) Je ne regarde ici ces Ouvrages que du côté de la Poësie, car je suis bien éloigné de les approuver, en les considérant du côté de la Morale. En général je ne loue M. de la Motte, que comme feu M. l'Archevêque de Cambray a loué Corneille, Racine, Moliere, & M. de la Motte même. Voyez sa Lettre à l'Académie. Au reste, nous n'avons de M. de la Motte ni Vers obscénes, ni Vers satyriques.

pas, les Vers prêtoient davantage à la critique; ils furent attaqués, & ne craignons point de le dire, ils le furent avec ſuccès; mais ce ſera toujours le ſort des meilleurs Vers. On en conclut aujourd'hui qu'ils ſont inférieurs à ſa Proſe; on a raiſon en un ſens, ils ſont moins parfaits, & ne ſont pas moins eſtimables, ils ne ſont bons que comme de bons Vers, ils ſont bien éloignés d'être bons comme de bonne Proſe, & ſur-tout de la Proſe comme celle de M. de la Motte. On a dit, que ne ſe bornoit-il à écrire en Proſe? Et moi je dirois, que ne ſe bornoit-il à écrire en Vers! Et ne ſavoit-il pas que l'effet ordinaire de la comparaiſon entre deux choſes inégalement bonnes, ſur-tout en matiere d'Ouvrages d'eſprit, & quand il s'agit des Ouvrages d'un même homme, eſt de faire trouver mauvaiſe celle qui n'eſt qu'inférieure. La plus grande louange qu'on pût donner à des Vers, ce ſeroit peut-être de dire qu'ils valent de la Proſe, mais je n'en connois point de tels. Les excellens Vers touchent, charment, enlevent, il n'appartient qu'à la Proſe de ſatisfaire.

Mais voici, MADAME, un raiſonnement plus ſimple & déciſif, pour conſerver à M. de la Motte le rang de Poëte, & de grand Poëte qu'on lui veut ôter ſi injuſte-

ment (*a*). Il a travaillé dans plusieurs gen-

(*a*) Je crois qu'on lira ici avec plaisir quelques témoignages rendus en faveur de M. de la Motte par des Auteurs d'un grand mérite, mais qu'on ne peut soupçonner de l'avoir voulu flatter. Les raisons en sont connues. Je souhaite qu'avant que d'aller plus loin on lise ce que je vais citer.

Je commence par Madame Dacier. Elle n'a pû s'empêcher de donner de grandes louages à M. de la Motte dans son Livre des Causes de la Corruption du Goût. Elle reconnoît page 3. que » c'est » un homme de beaucoup d'esprit. Page 8. que » sa Prose est légere, vive, spécieuse; que l'Ou- » vrage même en question » (le Discours sur Homere & l'Iliade) » a surpris des gens savans, » des gens dont la profession est d'être hommes » de Lettres, & même de les enseigner. » (On voit bien ceux qu'elle désigne.) » Quels éloges, » ajoute-t-elle, n'en a-t'on point fait dans des » Ecrits publics! » Et vers la fin de sa réponse. » « Au reste, dit-elle, cette critique n'est nulle- « ment pour diminuer dans le public l'estime qui » est dûe à M. de la Motte, & qu'il mérite par » tant d'autres endroits... Je croirois rendre un » grand service au public, si je pouvois éclairer » un homme de son mérite, ce seroit en quelque » sorte avoir contribué à tout ce qu'il feroit de » beau dans la suite.

M. Boivin a parlé de la même maniere. » Je » ne crois pas, » dit-il dans l'Avertissement de son Apologie d'Homere, » qu'il soit nécessaire » de justifier ici la liberté que je prens d'attaquer » un homme du mérite & de la réputation de M. » de la Motte, il est trop galant homme...

res de Poësie, n'a-t'il réussi dans aucun ? Il

M. l'Abbé Massieu de l'Académie Françoise, & de celle des Belles-Lettres, dans ses Remarques sur la 12e. Ode de Pindare, que M. de la Motte a imitée dans celle qu'il adresse à M. le Duc de Barwic, lui donne le titre *d'un de nos meilleurs Poëtes lyriques*, quoiqu'ensuite il censure assez vivement son imitation.

Le même, critiquant dans la Préface qu'il a mise à la tête des Œuvres de M. de Tourreil quelques expressions des Fables de M. de la Motte, » le » nomme un de nos meilleurs Ecrivains. Et plus » bas : Je rens justice avec plaisir, dit-il, à un » grand nombre de très-beaux Ouvrages qu'il » nous a donnés.

M. l'Abbé du Bos, Secretaire perpétuel de l'Académie Françoise, dans ses excellentes Réfléxions sur la Poësie & sur la Peinture, donne à M. de la Motte la louange la plus complette, en le louant également du côté de l'esprit & du cœur. Le morceau est d'une grande beauté ; je le cite en entier. Parlant de la décadence des siécles : » Je « ne veux point, dit-il, prévoir la décadence du » nôtre, quoiqu'un homme qui a beaucoup d'es- » prit (M. de Fontenelle,) ait écrit il y a déja » plus de 30 ans » (il faudroit dire aujourd'hui près de 70.) » en parlant des beaux Ouvrages » que ce siécle a produits. » Il en faut convenir de bonne foi, il y a environ dix ans que ce bon tems est passé. » M. Despreaux avant que de mou- » rir a vû prendre l'essor à un Poëte lyrique, né « avec les talens de ces anciens Poëtes, à qui Vir- » gile donne une place honorable dans les champs » Elisées, pour avoir enseigné les premiers la » Morale aux hommes encore féroces. Les Ou-

a fait de très-belles Odes, répondent ceux qui lui sont le moins favorables, mais il devoit s'en tenir là. Quoi, Messieurs, il a fait de très-belles Odes, & il n'étoit pas Poëte, il ne l'étoit pas assez pour les autres genres de Poësie? Vous l'aviez cru Poëte sur ses Odes, & vous avez cessé de le croire sur ses Fables, ses Tragédies? Vous auriez tort; quand celles-ci seroient aussi mauvaises que vous le dites, il en faudroit seulement conclure que M. de la Motte n'étoit pas propre à la Fable, à la Tragédie; la

» vrages de ces anciens Poëtes qui furent un des » premiers biens de la societé, & qui donnerent » lieu à la Fable d'Amphion, ne contenoient pas » des maximes plus sages que les Odes de l'Au- » teur dont je parle, à qui la nature ne semble » avoir donné du génie que pour parer la Mo- » rale, & pour rendre aimable la vertu. » *Réflexions critiques sur la Poësie & sur la Peinture*, tom. 2. pag. 180. M. l'Abbé du Bos, zélé défenseur des Anciens, dans le Livre même dont il s'agit, & y combattant même expressément le Discours de M. de la Motte sur Homere, n'oppose néanmoins que lui à l'objection de la décadence du siécle. Voilà un rare exemple d'équité.

Enfin M. de Voltaire dans une Lettre aux Auteurs du Nouvelliste du Parnasse. » Soyons justes, » dit-il, ne craignons ni de blâmer, ni de louer » ce qui le mérite... disons si vous voulez à M. » de la Motte qu'il n'a pas assez bien traduit l'Ilia- » de, mais n'oublions pas un mot des belles Odes, » & des autres Piéces heureuses qu'il a faites.

belle Ode eſt l'Ouvrage du Poëte par excellence ; celui de tous les genres de Verſification qui demande le plus d'harmonie ; celui de tous les genres de Poëſie qui demande le plus de feu, d'élévation, de génie. M. de la Motte a fait de très-belles Odes, & cependant, a dit M. de Voltaire :

Il n'a point connu l'harmonie,
. . . .
L'eſprit lui tint lieu de génie.

Voilà un paradoxe littéraire. Nommons les choſes par leur nom, & plaçons-les dans leur rang ; voilà une des plus étranges contradictions où ſoit jamais tombé un Poëte.

Qu'auroit répondu un de ces Critiques, conſulté par M. de la Motte s'il s'appliqueroit à la Poëſie ? Il l'en auroit ſans doute détourné de toutes ſes forces : Ecrivez en Proſe, lui auroit-il dit, c'eſt là votre talent ; du moins, ſi vous voulez abſolument faire des Vers, choiſiſſez de tous les genres de Poëſie celui qui demande moins de talent Poëtique ; ſur-tout gardez-vous d'entreprendre de faire des Odes, car enfin je ne vous crois pas Poëte. Qu'a fait M. de la Motte ? Peu docile aux ſages avis du Critique, il a choiſi tous les genres à la fois, & a le mieux réuſſi, au gré du Critique même, dans celui dont il le croyoit le moins

capable, dans l'Ode. Voilà des conſeils bien démentis par l'événement. Je ſerois honteux de les avoir donnés.

On le reconnoîtra un jour, MADAME, & peut-être ſera-ce un reproche pour notre ſiécle; il y a bien du préjugé dans pluſieurs eſprits au ſujet des Vers de M. de la Motte. La premiere de ſes Tragédies (*les Machabées*) en eſt une bonne preuve. On ignora quelque tems l'Auteur de cette Piéce, & pendant tout ce tems, on ne ceſſa d'en louer la Verſification. Cela eſt bien *Racinien*, dit un de nos meilleurs Critiques à la premiere repréſentation, & ſur cette prétendue conformité de ſtyle, voilà auſſi-tôt l'opinion répandue que la Tragédie étoit de Racine même; lui ſeul pouvoit ſe reſſembler ſi parfaitement; on ne fit l'honneur à aucun de nos Poëtes de la leur attribuer, pas même à M. de Voltaire, ſi généralement & ſi juſtement eſtimé pour la Verſification. Enfin M. de la Motte ſe fit connoître. L'admiration tomba, ou du moins s'affoiblit beaucoup. On ſe vengea par la critique de la honte de la mépriſe; l'Ouvrage avoit trompé ſur l'Auteur, erreur indifférente, fondée même juſqu'à un certain point, pure erreur d'eſprit. L'Auteur connu trompa enſuite ſur l'Ouvrage, & tout le mérite en fut réduit à quelques endroits aſſez bien

verſifiés : erreur de cœur & de paſſion, ou peut-être quelque choſe de pis encore dans ceux qui entraînerent la multitude ; erreur ou conduite tous les jours renouvellée, & d'autant plus honteuſe.

J'ai parlé de paſſion contre M. de la Motte. Cet homme ſi digne d'être aimé, avoit-il donc des ennemis? Oui, MADAME, il en avoit en grand nombre, & d'un grand poids, & il les méritoit. Exciter la jalouſie d'une foule de Rivaux, ou plutôt d'Auteurs, attaquer les préjugés de pluſieurs Savans, qui voyent la gloire de leurs travaux évanouie ſi ces préjugés tombent, & qui ne peuvent mépriſer le prétendu Novateur : voilà pour l'homme du monde le plus aimable, aſſez de titres pour être haï. Mais venons au détail.

Son *Diſcours ſur l'Iliade d'Homere* ſouleva contre lui les Partiſans des Anciens, déja un peu bleſſés de ſes *jugemens ſur Pindare*, *Anacréon*, *Horace*, & de ſon *Ode de l'émulation*, malheureuſement pour lui une de ſes plus belles. Et comme il donna en même tems une *nouvelle Iliade* moins traduite qu'imitée de l'ancienne, moins imitée que refondue, on chercha à ſe venger ſur le Poëme François, de ce que M. de la Motte avoit écrit contre le Poëme Grec, à punir le *Diſſertateur* dans le Poëte,

Si dans ſon Diſcours ſur Homere il n'avoit fait que le louer, ſi dans ſon Poëme il l'avoit traduit fidélement, entiérement, à peu près comme il en a traduit le premier Livre, les Savans lui auroient applaudi; on eût renvoyé au Collége la traduction de Madame Dacier; on eût dit que pour lire Homere avec plaiſir, il falloit le lire dans Homere même, ou dans M. de la Motte, qu'ailleurs il n'étoit plus Poëte; mais auſſi qu'auroient penſé ceux qui trouvoient que malgré la refonte, la Copie ſe ſentoit encore trop de l'Original, & qu'Homere perçoit à travers M. de la Motte? Il faut l'avouer, l'entrepriſe n'étoit pas ſage, l'Ouvrage ne pouvoit réuſſir; ce n'étoit plus Homere pour les uns, c'étoit encore trop Homere pour les autres (*a*). Tout le monde ſait comment à cette occaſion il fut traité par Madame Dacier. Son Livre très-médiocre d'ailleurs, eſt encore plus indigne d'elle, par les injures dont il eſt rempli. M. Boivin le cadet, depuis de l'Académie

(*a*) J'ai penſé ajouter, & ce n'étoit plus M. de la Motte pour perſonne; mais en vérité ce feroit trop dire: il y a de grandes beautés dans ſon Iliade, & bien dignes de lui. Je crois pourtant avec l'Auteur du Nouvelliſte du Parnaſſe, que c'eſt le moindre de ſes Ouvrages, mais je ne voudrois pas dire comme lui, que c'eſt le plus mauvais. Cela eſt dur & injuſte.

Françoiſe, écrivit auſſi contre M. de la Motte, & plus raiſonnablement & avec plus d'égards.

Le Livre des *Cauſes de la Corruption du Goût* (*a*), valut au Public *les Réflexions ſur la Critique*, un des plus beaux Ouvrages de ce genre, par les agrémens du ſtyle & la juſteſſe du raiſonnement; Ouvrage unique par la modération & la politeſſe que M. de la Motte y conſerve toujours pour ſes Adverſaires. Ils n'en furent ſans doute que plus irrités par l'honneur qui en revint à l'Auteur, & l'avantage qu'en tira ſa cauſe. On ne penſe plus ſur Homere comme on penſoit il y a quarante ans. Ceux que le Diſcours avoit ébranlés, furent convaincus par les réflexions; les autres perſiſterent dans leur ſentiment; quelques-uns peut-être changerent d'opinion ſans changer de langage. S'il eſt difficile de ſurmonter un ancien préjugé, il l'eſt encore plus de lui faire avouer ſa défaite. Je crois qu'une perſuaſion ſincere de part & d'autre commence la plupart des diſputes entre les Gens de Lettres, l'entêtement les continue, & ſouvent la ſeule mauvaiſe honte de ſe dédire les empêche de finir.

(*a*) C'eſt le titre du Livre de Madame Dacier contre M. de la Motte. Ce titre eſt déja une groſſe injure; le Livre répond parfaitement au titre,

La ſeconde choſe qui a attiré tant de critiques à M. de la Motte, & des critiques ſi malignes, c'eſt d'avoir travaillé dans preſque tous les genres de Poëſie, diſons réuſſi, car on ne critique que ceux qui réuſſiſſent ; & de-là, la multitude des critiques a été dans tous les tems la preuve déciſive d'un mérite ſupérieur dans ceux qui en ont été l'objet. Un nouveau genre traité ſuſcitoit à M. de la Motte un nouvel ordre d'ennemis. Si la comparaiſon n'étoit point trop hardie, & peut-être ne l'eſt-elle point trop ; je dirois que pluſieurs de nos beaux eſprits en ont agi à ſon égard comme l'Europe entiere à l'égard de Louis XIV. elle ſe ligua contre lui, le ſoupçonnant d'aſpirer à la Monarchie univerſelle. De même une foule d'Ecrivains ſe ſont unis pour déchirer M. de la Motte, qui, à les entendre, vouloit envahir tout l'Empire des Lettres, & régner ſeul ſur le Parnaſſe ; enlever à la Fontaine le Sceptre de la Fable, à Corneille & à Racine, celui de la Tragédie ; être tout enſemble Légiſlateur & Modelle. Ils ont donné à toute ſa conduite l'air d'un orgueil demeſuré. La malice des Auteurs a trouvé de l'accueil dans celle du Public, qui reçoit avidement ce qu'on lui dit de ſpécieux contre ceux qu'il admire le plus, qui s'entend dire tous les jours avec plaiſir par les moindres Ecrivains

vains qu'il s'eſt trompé, qu'il a prodigué ſon eſtime à ce qui ne méritoit que ſon mépris, qu'il a pleuré où il devoit rire, &c... Pluſieurs ont condamné M. de la Motte ſans trop examiner ſes Ouvrages, ſur le préjugé général qu'on ne peut réuſſir à la fois en tant de choſes différentes. Le préjugé eſt raiſonnable, je l'avoue; c'eſt une régle preſque toujours vraie; reſte à examiner ſi M. de la Motte n'en ſeroit point l'exception. Les préjugés les mieux fondés ne ſont que des préjugés, & non des raiſons déciſives; la multitude juge pourtant en conſéquence; il faut l'excuſer, elle ne peut mieux faire; mais il eſt bien honteux que des gens d'eſprit, à qui la ſource de ces jugemens eſt aſſez connue, s'en prévalent pour obſcurcir un mérite qu'ils connoiſſent mieux encore, & qu'ils haïſſent d'autant plus.

M. de la Motte étoit bien éloigné de cette baſſe jalouſie. Qu'il paroiſſe, qu'il ſe plaigne, celui de nos Ecrivains dont il a parlé malignement; je dis plus, celui qu'il n'a pas loué par où il pouvoit l'être. Un Ouvrage mauvais, à tout prendre, peut avoir des beautés; un Auteur médiocre peut n'être pas ſans quelque talent, il peut entendre & manier mieux qu'un autre, d'ailleurs plus eſtimable, quelque partie de ſon art. M. de la Motte ſentoit tout cela,

& aimoit à le faire sentir ; il se plaisoit, non par vanité, mais par justice, à démêler les beautés dans la foule des défauts, à montrer du bon côté, & les Ouvrages & les Auteurs. S'il eût été capable de haïr quelqu'un, il eût haï ces Critiques de profession, qui moitié sotise, moitié orgueil & mauvaise humeur, blâment tout, trouvent pitoyable & détestable tout Ouvrage nouveau, qui ne savent rendre raison de leur dégoût que par des phrases générales, & des lieux communs, dont ils ont farci leur mémoire, & qu'ils n'entendent pas ; gens pour l'ordinaire incapables d'écrire une seule page tant soit peu raisonnable, dangéreux néanmoins, vû le grand nombre des sots, s'ils ont de la voix & de la figure.

Comme M. de la Motte louoit selon le mérite, ses grandes louanges étoient pour ses Rivaux, pour les Auteurs excellens ; & ce n'étoit pas des louanges vagues qu'on ne peut refuser à l'estime publique, sans se rendre suspect d'envie ; c'étoit des louanges détaillées & raisonnées, des louanges qui mettoient dans tout leur jour la beauté de ce qu'il louoit. Il a donné des avis utiles sur des Ouvrages dont un autre auroit craint le succès ; & il a applaudi ensuite au succès, sans faire sentir en aucune maniere la part qu'il y avoit. C'est ainsi qu'il faisoit briller

en même tems ses lumieres, son équité & son désintéressement. Aussi feu M. de la Faye disoit, justice & justesse, voilà sa devise.

Il avoit mieux encore, ou plutôt, car la justice est au-dessus de tout, il avoit plus; & le rare mérite, le sexe qui donnoit un nouvel éclat au mérite dans Madame Dacier, eurent moins de part à l'extrême modération des *Réflexions sur la Critique*, que l'adouceur même de M. de la Motte & son éloignement de tout Ouvrage satyrique. Mais cet aimable caractere a peut-être encore beaucoup contribué à la malignité des Ecrits qui ont paru contre lui. On l'a accablé d'injures, parce qu'on savoit qu'il étoit incapable d'en rendre. On a fait de lui les railleries les plus offensantes, sur l'assurance qu'il ne répondroit jamais du même ton; en un mot, on l'a maltraité, parce qu'on savoit bien qu'il ne se vengeroit pas. Un Auteur qui sent que la Satyre pourroit s'exercer heureusement sur lui, n'a garde d'attaquer un Auteur satyrique. Il ne veut pas s'exposer à recevoir pour toute réponse, quelque Epigramme plaisamment maligne, qui passant rapidement de bouche en bouche, le rendroit la fable du monde. Pour quelque légere blessure qu'il pourroit faire, il

ſeroit percé de mille traits. Le lien de la ſocieté entre les méchans, eſt la crainte réciproque.

Je ſuis bien éloigné, MADAME, d'approuver par ce que je viens de dire, le zéle indiſcret de quelques Partiſans outrés de M. de la Motte. Moi-même j'ai ſouvent eſſuyé les reproches de ces amis trop ardens. Leur Héros s'étoit rendu, qu'ils combattoient encore pour lui; & il étoit quelquefois obligé de faire la paix entr'eux, & ſes autres amis plus modérés. Qu'eſt-il arrivé de là? Les louanges exceſſives ont produit des Critiques du même genre. Les beautés les plus inconteſtables ont été niées, parce qu'on refuſoit de reconnoître les défauts les plus évidens. Tels ſont les hommes. Les excès de mon Adverſaire qui devroient me faire ſentir le prix & la néceſſité de la modération, me jettent ordinairement dans l'excès oppoſé.

Il ne faudroit donc pas entreprendre de tout juſtifier dans les Ouvrages de M. de la Motte, ce ſeroit aller plus loin que lui. Il faudroit avouer, & peut-être par cet aveu déſarmeroit-on la Critique, que parmi un très-grand nombre des plus beaux Vers il en a de durs & de proſaïques; que par une ſorte d'impatience il étoit moins propre à

corriger que capable de produire, & par là peut-être moins Versificateur que Poëte (*a*); la Versification ne se perfectionnant que par les lenteurs de la correction. Il faudroit passer condamnation sur quelques endroits, ou négligés, ou gâtés au contraire par une affectation vicieuse, & un air de pointe; car je le reconnois, M. de la Motte qui montroit tant de goût dans l'examen des Ouvrages des autres, paroît dans ses propres Ouvrages en avoir moins que d'esprit & de génie (*b*).

Il donne quelquefois à ses pensées un certain tour, qui, quoique spirituel, déplaît sans qu'on puisse bien dire pourquoi. Je l'ai vû soutenir ces endroits attaqués d'une maniere si plausible, que je ne savois plus qu'en juger, ou plutôt que lui répondre; mes difficultés me paroissoient bien résolues, & mon impression étoit toujours la même; mais dans ces occasions j'ai souvent osé me défier de son esprit, & m'en tenir à mon goût.

Ainsi la bonne maniere de défendre ses

(*a*) On pourroit le dire de Corneille.

(*b*) Le défaut de goût a été reproché à Corneille, & par rapport à ses Ouvrages, & par rapport à ceux des autres. Voyez Despreaux, Art Poëtique, Chant 4. & la Bruyere, Chap. des Ouvrages d'esprit.

Ouvrages en Vers, car les autres n'ont pas besoin d'Apologie ; ce seroit de dire & de montrer que les fautes y sont suffisamment rachetées par les beautés, de s'attacher à faire sentir le prix de ces beautés, & le peu d'importance des fautes qui n'attaquent presque jamais le fond de l'Ouvrage. Car M. de la Motte n'est pas un de ces Auteurs, qui doués d'une imagination brillante, mais dépourvus de justesse & d'étendue d'esprit, n'offrent à leurs Lecteurs que des beautés de détail, pendant que le tout est défectueux ; il s'entendoit à merveille à faire un plan, & à en arranger heureusement toutes les parties ; ce talent brille dans ses moindres Ouvrages ; on y remarque toujours de l'invention & un dessein bien suivi.

Il faut donc en convenir, MADAME, tous aveus faits, M. de la Motte reste un de nos plus grands Poëtes. Il est encore un de nos plus grands Orateurs. Cela n'est point contesté, & je ne citerai que son *remerciment à l'Académie Françoise*, lorsqu'il y fut reçu en 1710. Nous avons quatre ou cinq Volumes de Discours, faits en pareille occasion par nos meilleurs Ecrivains, depuis plus de cent ans. (*a*). A un autre que vous, MADAME, je lui con-

(*a*) Le premier de ces Discours est celui de M. Patru, en 1640.

ſeillerois, pour ſon inſtruction, de comparer les plus beaux de ces Diſcours avec celui de M. de la Motte, car rien n'eſt plus propre à former le goût, que la comparaiſon de pluſieurs excellentes Piéces ſur un même ſujet; je ne vous y invite que pour votre plaiſir, & pour l'honneur de mon illuſtre Ami.

Enfin, & voici peut-être ſon caractére diſtinctif, M. de la Motte eſt un des meilleurs Critiques qui ait encore paru. Perſonne n'avoit plus approfondi que lui la nature des Ouvrages d'eſprit; perſonne ne connoiſſoit mieux les régles & les raiſons des régles; perſonne ne les a expoſées avec plus de lumiere & d'agrément. C'eſt à cet égard ſur-tout que M. de la Faye diſoit encore de lui, qu'il avoit reçu la juſteſſe en talent. Cet eſprit Philoſophique que Deſcartes avoit porté dans les différentes parties de la Philoſophie, où il étoit encore moins connu qu'ailleurs, M. de la Motte, ſur les traces de M. de Fontenelle, l'a appliqué aux Belles-Lettres & à la Poëſie; précieuſe nouveauté, mais dont tout le goût & les fruits ſont peut-être réſervés à nos deſcendans. En effet, combien de gens diſent encore qu il ne faut point raiſonner ſur les agrémens, que la recherche de leurs cauſes n'eſt d'aucune utilité, &c.... C'eſt

presque toute la Critique qu'on a faite de ses *Discours sur la Tragédie*, son dernier Ouvrage, & sur-tout de ses *Réflexions sur les Vers*. Son *prétendu Paradoxe*, que tous les genres d'écrire traités jusqu'à présent en Vers, pouvoient l'être heureusement en Prose, a été vivement combattu, & même avec beaucoup d'esprit, par divers Auteurs, & entr'autres par M. de Voltaire, à qui il convenoit si bien de le combattre. Mais on n'a pas autrement touché à ses raisons, qu'en disant que c'étoient des raisons Philosophiques. D'autres n'ont peut-être pas bien pris son sentiment. Voici, MADAME, l'abregé de ce qu'il a écrit sur cette matiére, & l'état précis de la question.

Les Vers ne conviennent pas à tous les genres d'écrire, à tous les sujets, cela est évident. Mais la Prose convient à tout. On ne sauroit prouver le contraire par aucune raison tirée de la nature de quelque genre d'écrire que ce soit. On ne peut opposer que la coutume, mais la coutume n'est pas une raison; une coutume peut succeder, ou se joindre à une autre coutume dans des choses purement arbitraires, & ce qui déplaisoit au commencement viendra à plaire dans la suite; en un mot, il en est de tous les genres de Poësie, comme de la Comé-

die & du Poëme Epique, qui peuvent être faits indifféremment en Profe ou en Vers. On le croit de ces derniers, parce que nous en avons des exemples; mais le Philofophe n'a pas befoin d'exemples pour croire; M. de la Motte étoit donc perfuadé que des Tragédies en Profe réuffiroient, fi d'ailleurs elles étoient de bonnes Tragédies. Comment lui a-t'on répondu? On n'a pû le faire directement; on n'a pû réfuter les raifons par lefquelles il montroit que bien loin que les Vers fuffent effentiels à la Tragédie, la Profe y convenoit plus naturellement, & que l'habitude feule nous avoit familiarifés à entendre des Rois, des Héros, des Princeffes, délibérer, s'entretenir en Vers. On lui a donc répondu indirectement, en exaltant les beautés des Vers, & le plaifir qu'ils caufent. M. de la Motte a fuivi fes Adverfaires où ils l'ont voulu mener, & il leur a répondu à fon tour en examinant en Philofophe la Verfification, & en expofant les inconvéniens, les défavantages des Vers en général, & fur-tout des Vers François. Mais il n'a pas manqué d'ajouter que les Vers, malgré tous leurs défauts, avoient des agrémens infinis, & pour l'efprit, & pour l'oreille; qu'il ne falloit donc pas les abolir, quelle que fût la caufe de ces agrémens; qu'il vouloit, non fubftituer, mais

ajouter un usage à un autre ; non diminuer notre plaisir, mais nous en procurer de plus d'une espéce, &c (*a*)...

Il ne me reste plus en finissant qu'à rassembler sous un seul point de vûe les principaux traits du caractére de M. de la Motte. L'abondance, la nouveauté, la justesse des pensées, & celle des raisonnemens ; la force, la délicatesse, la netteté & la précision du style ; voilà ce qui caractérise ses Ouvrages. Dans la societé il étoit doux, affable, poli sans affectation dans le langage & dans les manieres. Il auroit pû écrire comme il parloit, & bien écrire ; cependant il refusoit cette louange, & prétendoit que la maxime qu'il faut écrire comme on parle avoit besoin d'explication. Il disoit qu'il ne falloit pas la prendre à la lettre, qu'elle signifie seulement qu'il faut paroître écrire comme on parle ; que prise même en ce sens, elle n'est vraie que pour les Dialogues, les Lettres ; que celles de Madame de Sevigné, quoique toutes charmantes, ne paroissent pourtant si bien écrites, que parce qu'on suppose qu'elle ne les a point travaillées, & qu'au contraire elle les a écrites si rapidement, qu'en effet pour elle, les écrire, c'étoit parler. Sur quoi je lui

(*a*) Depuis j'ai fait un Ecrit exprès sur cette matiere. On le trouvera après cette Lettre.

répartis un jour en badinant, que je ne dirois plus que ces Lettres sont bien écrites, mais qu'elles sont bien *parlées*. Il trouva que mon barbarisme rendoit sa pensée, & badinant à son tour : Messieurs, dit-il, quand je parlerai, & que vous direz cela est écrit, je serai très-flatté de votre louange, mais quand j'écrirai, je n'ambitionne point de vous faire dire, cela est *parlé ;* un autre diroit bientôt, cela est négligé, cela est foible ; un autre plus malin ajouteroit peut-être, que je commence fort à baisser, que je suis bien tombé. Il conclut enfin qu'il y avoit deux espéces générales de style, l'un & l'autre estimables malgré leur différence ; le style des femmes d'esprit & de ceux qui écrivent, après s'être formés dans le monde plus que dans les Livres ; qui plaît par un air aisé & naturel ; où les négligences, si elles ne sont pas des graces, ne sont du moins que de légeres fautes ; & le style des Auteurs de profession, mais des bons Auteurs, de *M. Fléchier*, par exemple, *de la Bruyere*, qui sans s'éloigner absolument du caractére du premier, sent plus l'art & le travail ; donne à penser au Lecteur par plus de précision ; lui laisse quelque chose à deviner par plus de délicatesse, l'oblige même quelquefois à relire sans qu'il s'en plaigne après avoir relû.

M. de la Motte parloit d'un ſtyle ſimple, & aiſé ; & il nous a donné dans ſes Ecrits un des plus parfaits modéles du ſtyle ſoigné & travaillé.

Comme il excelloit dans la converſation, il l'aimoit, & y plaiſoit également à tout le monde, mais elle ne lui étoit jamais plus agréable que lorſqu'on y diſcutoit quelque matiere ; en effet, c'eſt alors qu'il y brilloit davantage. Il diſputoit avec vivacité, mais ſans emportement, ſans aigreur, ſans opiniâtreté, en homme du monde, plutôt qu'en homme de Lettres. Il railloit & n'offenſoit jamais, badinoit avec grace, plaiſantoit avec fineſſe.

Ce qu'il avoit été, il l'étoit encore quand nous l'avons perdu. Les infirmités les plus douloureuſes n'avoient point altéré ſa douceur & ſa gayeté naturelle. Son eſprit avoit conſervé toute ſa vigueur, & acquéroit tous les jours de nouvelles lumieres. La mort ſeule borne les progrès des hommes de réflexion, la vieilleſſe eſt pour eux le bel âge. M. de la Motte étoit donc encore très en état de travailler, du moins à cette ſorte d'Ouvrages qui demandent moins d'imagination que de raiſon. Il aimoit le travail ; c'étoit même, dans l'état où il étoit réduit, ſa plus douce conſolation & preſque ſon unique plaiſir.

Voilà, MADAME, l'Ecrit que vous m'avez tant de fois demandé. Je n'ai pas loué M. de la Motte d'une maniere digne de lui, cela est sûr. Mais peut-être ne l'ai-je pas assez loué : peut-être en craignant trop de lui faire grace, ne lui ai-je pas fait justice. L'accusation m'en seroit agréable, & ne me surprendroit pas. Je saurai bientôt à quoi m'en tenir là-dessus. M. de Fontenelle, comme Directeur de l'Académie Françoise, répondra au Successeur de M. de la Motte ; j'aurai soin de vous envoyer les deux Discours aussi-tôt qu'ils seront imprimés. Je n'ai pas la vanité de craindre qu'ils m'humilient. Je suis, &c...

MADAME,

Votre très-humble
& très-obéissant
serviteur.

TRUBLET.

Du 10 *Janvier* 1732.

EXTRAIT

Du Discours prononcé par Monsieur l'Evêque DE LUÇON *le jour de sa Reception à l'Académie Françoise. Le 6 Mars* 1732.

MESSIEURS,

Il n'appartient pas à tout le monde d'entrer dans ce sacré Palais des Muses par un Discours aussi éloquent que le fut celui du célébre Académicien à qui j'ai l'honneur de succeder. Quelle entreprise pour moi, que l'Eloge d'un homme de tous les talens, & à qui ses ennemis, ou plutôt ses envieux ne refuseront pas l'excellence en plusieurs genres, & des places honorables en tous les autres. Content de jetter quelques fleurs sur son tombeau, je ne m'attacherai donc qu'à vous rappeller ici les qualités estimables qu'il possedoit.

Avant lui peu d'Auteurs avoient connu

la modération & la douceur dans la dispute. On voyoit souvent l'homme de Lettres écrire avec grossiereté, le Philosophe avec emportement, le Chrétien, même en combattant pour la Religion, oublier la charité. M. de la Motte, maître en cet art presque inconnu, nous apprit que, dans les disputes les plus vives, on peut conserver toute la grace, & toute la modération d'un homme du monde. Dans cette fameuse querelle, où il entreprit d'élever les modernes au-dessus des anciens, s'il ne remporta pas la victoire, du moins un jour ses Ouvrages, devenus anciens, serviront à leur tour de preuves à ceux qui soutiendront l'opinion contraire à la sienne. Jamais la force de ses raisons ne prit rien sur la politesse qui les accompagnoit; son Adversaire négligea cet avantage, & si leur cause avoit été jugée sur leur maniere d'écrire, elle ne seroit pas restée indécise.

C'est dans son cœur que M. de la Motte trouvoit les principes de modération & de probité qui faisoient tant d'honneur à ses Ouvrages. Sa bonne foi le rendoit incapable de soutenir un sentiment dont il n'eût pas été convaincu, & la douceur de ses mœurs ne lui permettoit pas de le soutenir avec empire. Persuadé que les hommes n'aiment pas à être contredits, il savoit leur

présenter la vérité avec toute l'insinuation dont elle a besoin pour leur plaire. Il sembloit alors qu'il cherchât plutôt à s'éclairer lui-même, qu'à enseigner les autres. Ses Ecrits, aussi éloquens qu'ingénieux, étoient marqués au coin de vertu & de bonté, que nos Maîtres ont demandé dans le parfait Orateur.

Que ne puis-je, MESSIEURS, vous rappeller encore ici toutes ses vertus particulieres; ses charmes dans la societé, l'agrément de sa conversation, sa sûreté dans le commerce, sa fidélité dans l'amitié! Mais qui peut mieux vous en rendre compte, que l'illustre Ami qui en a joui si long-temps? Il va donner à vos regrets cette foible consolation, si sa douleur lui permet de vous exprimer ce qu'elle lui fait sentir avec tant de justice.

Après que M. l'Evêque DE LUÇON *eut prononcé son Discours, M.* DE FONTENELLE, *Directeur de l'Académie Françoise, répondit.*

MONSIEUR,

Il arrive quelquefois que sans examiner les motifs de notre conduite, on nous accuse d'avoir dans nos élections beaucoup d'égard aux noms & aux dignités, & de songer du moins autant à décorer notre Liste qu'à fortifier solidement la Compagnie. Aujourd'hui nous n'avons point cette injuste accusation à craindre; il est vrai que vous portez un beau nom, il est vrai que vous êtes revêtu d'une dignité respectable; on ne nous reprochera cependant ni l'un ni l'autre. Le nom vous donneroit presque un droit héréditaire, la dignité vous a donné lieu de fournir vos véritables titres, ces Ouvrages où vous avez traité des matieres, qui, très-épineuses par elles-mêmes, le sont devenues encore davantage par les cir-

constances présentes. Beaucoup d'autres Ouvrages du même genre ont essuyé de violentes attaques, dont les vôtres se sont garantis par eux-mêmes, mais ce qu'il nous appartient le plus particulierement d'observer, il y régne cette beauté de style, ce génie d'éloquence dont nous faisons notre principal objet.

Nous voyons déja combien notre choix est applaudi par ce monde plus poli & plus délicat, qui peut-être ne sait pas trop en quoi consiste notre mérite Académique, mais qui se connoît bien en esprit. Ce monde, où vous êtes né, & où vous avez vécu, ne se lasse point de vanter les agrémens de votre conversation & les charmes de votre societé. Nous croirons aisément que ces louanges vous touchent peu, soit par l'habitude de les entendre, soit parce que la gravité de votre caractére peut vous les faire mépriser, mais l'Académie est bien aise que ses Membres les méritent, elle que son nom d'Académie Françoise engage à cultiver ce qui est le plus particulier aux François, la politesse & les agrémens.

Ici, MONSIEUR, je ne puis résister à la vanité de dire que vous n'avez pas dédaigné de m'admettre au plaisir que votre commerce faisoit à un nombre de personnes mieux choisies, & je rendrois graces avec

beaucoup de joye au Sort qui m'a mis en place de vous en marquer publiquement ma reconnoiſſance, ſi ce même Sort ne me chargeoit auſſi d'une autre fonction très-douloureuſe & très-pénible.

Il faut que je parle de votre illuſtre Prédéceſſeur, d'un ami qui m'étoit extrêmement cher, & que j'ai perdu; il faut que j'en parle, que j'appuye ſur tout ce qui cauſe mes regrets, & que je mette du ſoin à rendre la playe de mon cœur encore plus profonde. Je conviens qu'il y a toujours un certain plaiſir à dire ce que l'on ſent, mais il faudroit le dire dans cette Aſſemblée d'une maniere digne d'elle, & digne du ſujet, & c'eſt à quoi je ne crois pas pouvoir ſuffire, quelque aidé que je ſois par un tendre ſouvenir, par ma douleur même, & par mon zéle pour la mémoire de mon ami.

Le plus ſouvent on eſt étrangement borné par la Nature. On ne ſera qu'un bon Poëte, c'eſt être déja aſſez réduit, mais de plus on ne le ſera que dans un certain genre, la Chanſon même en eſt un où l'on peut ſe trouver renfermé. M. de la Motte a traité preſque tous les genres de Poëſie. L'Ode étoit aſſez oubliée depuis Malherbe; l'élévation qu'elle demande, les contraintes particulieres qu'elle impoſe, avoient cauſé ſa

disgrace, quand un jeune inconnu parut subitement avec des Odes à la main ; dont plusieurs étoient des chefs-d'œuvres, & les plus foibles avoient de grandes beautés. Pindare dans les siennes est toujours Pindare, Anacréon toujours Anacréon, & ils sont tous deux très-opposés. M. de la Motte après avoir commencé par être Pindare, sçut devenir Anacréon.

Il passa au Théatre Tragique, & il y fut universellement applaudi dans trois Piéces de caractéres différens. *Les Machabées* ont le sublime & le majestueux qu'exige une Religion divine, *Romulus* représente la grandeur Romaine naissante, & mêlée de quelque férocité, *Inès de Castro* exprime les sentimens les plus tendres, les plus touchans, les plus adroitement puisés dans le sein de la nature. Aussi l'Histoire du Théatre n'a-t'elle point d'exemple d'un succès pareil à celui *d'Inès*. C'en est un grand pour une Piéce, que d'avoir attiré une fois chacun de ceux qui vont aux Spectacles, Inès n'a peut-être pas eu un seul spectateur qui ne l'ait été qu'une fois. Le desir de la voir renaissoit après la curiosité satisfaite.

Un autre Théatre a encore plus souvent occupé le même Auteur, c'est celui où la Musique s'unissant à la Poësie la pare quelquefois, & la tient toujours dans un rigou-

reux eſclavage. De grands Poëtes ont fiérement mépriſé ce genre, dont leur génie trop roide & trop inflexible les excluoit; & quand ils ont voulu prouver que leur mépris ne venoit pas d'incapacité, ils n'ont fait que prouver par des efforts malheureux, que c'eſt un genre très-difficile. M. de la Motte eût été auſſi en droit de le mépriſer, mais il a fait mieux, il y a beaucoup réuſſi. Quelques-unes de ſes Piéces, car, fuſſent-elles toutes d'un mérite égal, le ſuccès dépend ici du concours de deux ſuccès, *l'Europe Galante*, *Iſſé*, *le Carnaval & la Folie*, *Amadis de Gréce*, *Omphale*, dureront autant que le Théatre pour lequel elles ont été faites, & elles feront toujours partie de ce corps de réſerve qu'il ſe ménage pour ſes beſoins.

Dans d'autres genres, que M. de la Motte a embraſſés auſſi, il n'a pas reçu les mêmes applaudiſſemens. Lorſque ſes premiers Ouvrages parurent, il n'avoit point paſſé par de foibles eſſais, propres ſeulement à donner des eſpérances, on n'étoit point averti, & on n'eut pas le loiſir de ſe précautionner contre l'admiration. Mais dans la ſuite on ſe tint ſur ſes gardes, on l'attendoit avec une indiſpoſition ſecrette contre lui, il en eût coûté trop d'eſtime pour lui rendre une juſtice entiere. Il fit

une *Iliade*, en ſuivant ſeulement le plan général d'Homere, & on trouva mauvais qu'il touchât au divin Homere ſans l'adorer. Il donna un *Recueil de Fables*, dont il avoit inventé la plûpart des ſujets ; & on demanda pourquoi il faiſoit des Fables après la Fontaine. Sur ces raiſons, on prit la réſolution de ne lire ni l'Iliade, ni les Fables, & de les condamner.

Cependant on commence à revenir peu à peu ſur les Fables, & je puis être témoin qu'un aſſez grand nombre de perſonnes de goût avouent qu'elles y trouvent une infinité de belles choſes ; car on n'oſe encore dire qu'elles ſont belles. Pour l'Iliade, elle ne paroît pas juſqu'ici ſe relever, & je dirai le plus obſcurément qu'il me ſera poſſible, que le défaut le plus eſſentiel qui l'en empêche, & peut-être le ſeul, c'eſt d'être l'Iliade. On lit les Anciens par une eſpéce de devoir, on ne lit les Modernes que pour le plaiſir, & malheureuſement un trop grand nombre d'Ouvrages nous ont accoutumés à celui des lectures intéreſſantes.

Dans la grande abondance de preuves que je puis donner de l'étendue & de la variété du talent de M. de la Motte, je néglige des Comédies, qui, quoiqu'en proſe, appartiennent au génie Poëtique, & dont l'une a été tout nouvellement tirée de

ſon premier état de proſe, pour être élevée à la dignité de Piéce en vers, ſi cependant c'étoit une dignité ſelon lui, mais enfin c'étoit toujours un nouveau ſtyle, auquel il ſavoit ſe plier.

Cette eſpéce de dénombrement de ſes Ouvrages Poëtiques ne les comprend pas encore tous. Le Public ne connoît ni un grand nombre de ſes *Pſeaumes*, & de ſes *Cantates ſpirituelles*, ni des *Eglogues* qu'il renfermoit, peut-être par un principe d'amitié pour moi, ni beaucoup de *Piéces galantes*, enfantées par l'amour; mais par un amour d'une eſpéce ſinguliere, pareil à celui de Voiture pour Mademoiſelle de Rambouillet, plus parfaitement privé d'eſpérance, s'il eſt poſſible, & ſans doute infiniment plus diſproportionné. Il n'a manqué à un Poëte ſi univerſel qu'un ſeul genre, la Satyre, & il eſt plus glorieux pour lui qu'elle lui manque, qu'il ne l'eſt d'avoir eu tous les autres genres à ſa diſpoſition.

Malgré tout cela, M. de la Motte n'étoit pas Poëte, ont dit quelques-uns, & mille Échos l'ont répété. Ce n'étoit point un enthouſiaſme involontaire qui le ſaisît, une fureur divine qui l'agitât; c'étoit ſeulement une volonté de faire des vers, qu'il exécutoit, parce qu'il avoit beaucoup d'eſprit. Quoi! Ce qu'il y aura de plus eſtima-

ble en nous, ſera-ce donc ce qui dépendra le moins de nous, ce qui agira le plus en nous ſans nous-mêmes, ce qui aura le plus de conformité avec l'inſtinct des animaux? Car cet enthouſiaſme, cette fureur, bien expliqués, ſe réduiront à de véritables inſtincts. Les Abeilles font un ouvrage bien entendu à la verité, mais admirable ſeulement en ce qu'elles le font ſans l'avoir médité & ſans le connoître. Eſt-ce là le modéle que nous devons nous propoſer, & ſerons-nous d'autant plus parfaits, que nous en approcherons davantage? Vous ne le croyez pas, MESSIEURS, vous ſavez trop qu'il faut du talent naturel pour tout, de l'enthouſiaſme pour la Poëſie; mais qu'il faut en même tems une raiſon qui préſide à tout l'ouvrage, aſſez éclairée pour ſavoir juſqu'où elle peut lâcher la main à l'enthouſiaſme, & aſſez ferme pour le retenir quand il va s'emporter. Voilà ce qui rend un grand Poëte ſi rare; il ſe forme de deux contraires heureuſement unis dans un certain point, non pas tout-à-fait indiviſible, mais aſſez juſte. Il reſte un petit eſpace libre, où la différence des goûts aura quelque jeu. On peut deſirer un peu plus, ou un peu moins; mais ceux qui n'ont pas formé le deſſein de chicaner le mérite, & qui veulent juger ſainement, n'inſiſtent guéres

ſur

ſur ce plus ou ce moins qu'ils deſireroient, & l'abandonnent, ne fut-ce qu'à cauſe de l'impoſſibilité de l'expliquer.

Je ſai ce qui a le plus nui à M. de la Motte. Il prenoit ſouvent ſes idées dans des ſources aſſez éloignées de celle de l'Hippocréne, dans un fond peu connu de réflexions fines & délicates, quoique ſolides; en un mot, car je ne veux rien diſſimuler, dans la Métaphyſique même, & dans la Philoſophie. Quantité de gens ne ſe trouvoient pas en pays de connoiſſance, parce qu'ils ne voyoient plus Flore & les Zéphirs, Mars & Minerve, & tous ces autres agréables & faciles riens de la Poëſie ordinaire. Un Poëte ſi peu frivole, ſi fort de choſes, ne pouvoit pas être un Poëte; accuſation plus injurieuſe à la Poëſie qu'à lui. Il s'eſt répandu depuis un tems un eſprit Philoſophique preſque tout nouveau, une lumiere qui n'avoit guéres éclairé nos ancêtres; & je ne puis nier aux ennemis de M. de la Motte, qu'il n'eût été vivement frapé de cette lumiere, & n'eût ſaiſi avidement cet eſprit. Il a bien ſû cueillir les fleurs du Parnaſſe; mais il y a cueilli auſſi, ou plutôt il y a fait naître des fruits, qui ont plus de ſubſtance que ceux du Parnaſſe n'en ont communément. Il a mis beaucoup de raiſon dans ſes Ouvrages, j'en conviens,

mais il n'y a pas mis moins de feu, d'élévation, d'agrément, que ceux qui ont le plus brillé par l'avantage d'avoir mis dans les leurs moins de raiſon.

Parlerai-je ici de cette foule de Cenſeurs que ſon mérite lui a fait? Seconderai-je leurs intentions en leur aidant à ſortir de leur obſcurité? Non, MESSIEURS, non, je ne puis m'y réſoudre; leurs traits partoient de trop bas pour aller juſqu'à lui. Laiſſons-les jouir de la gloire d'avoir attaqué un grand nom, puiſqu'ils n'en peuvent avoir d'autre; laiſſons-les jouir du vil profit qu'ils en ont eſperé, & que quelques-uns cherchoient à accroître par un retour réglé de critiques injurieuſes. Je ſai cependant que même en les mépriſant, car on ne peut s'en empêcher, on ne laiſſe pas de recevoir d'eux quelques impreſſions, on les écoute, quoiqu'on ne l'oſe le plus ſouvent, du moins ſi on a quelque pudeur, qu'après s'en être juſtifié par convenir de tous les titres odieux qu'ils méritent. Mais toutes ces impreſſions qu'ils peuvent produire, ne ſont que très-paſſageres; nulle force n'égale celle du vrai. Le nom de M. de la Motte vivra, & ceux de ſes injuſtes Cenſeurs commencent déja à ſe précipiter dans l'éternel oubli qui les attend.

Quand on a été le plus avare de louan-

ges sur son sujet, on lui a accordé un premier rang dans la Prose, pour se dispenser de lui en donner un pareil dans la Poësie; & le moyen qu'il n'eût pas excellé en Prose, lui qui avec un esprit nourri de réflexions, plein d'idées bien saines & bien ordonnées, avoit une force, une noblesse, & une élégance singuliere d'expression, même dans son discours ordinaire?

Cependant cette beauté d'expression, ces réflexions, ces idées, il ne les devoit presque qu'à lui-même. Privé dès sa jeunesse de l'usage de ses yeux & de ses jambes, il n'avoit pû guéres profiter, ni du grand commerce du monde, ni du secours des Livres. Il ne se servoit que des yeux d'un Neveu, dont les soins constans & perpétuels pendant vingt-quatre années, qu'il a entiérement sacrifiées à son Oncle, méritent l'estime, & en quelque sorte la reconnoissance de tous ceux qui aiment les Lettres, ou qui sont sensibles à l'agréable spectacle que donnent des devoirs d'amitié bien remplis. Ce qu'on peut se faire lire ne va pas loin; & M. de la Motte étoit donc bien éloigné d'être savant; mais sa gloire en redouble. Il seroit lui-même, dans la dispute des Anciens & des Modernes, un assez fort argument contre l'indispensable nécessité dont on prétend que soit la

grande connoiſſance des Anciens, ſi ce n'eſt qu'on pourroit fort légitimement répondre qu'un homme ſi rare ne tire pas à conſéquence.

Dans les grands hommes, dans ceux ſurtout qui en méritent uniquement le titre par des talens, on voit briller vivement ce qu'ils ſont; mais on ſent auſſi, & le plus ſouvent ſans beaucoup de recherche, ce qu'ils ne pourroient pas être: les dons les plus éclatans de la Nature ne ſont guéres plus marqués en eux, que ce qu'elle leur a refuſé. On n'eût pas facilement découvert de quoi M. de la Motte étoit incapable. Il n'étoit ni Phyſicien, ni Géométre, ni Théologien; mais on s'appercevoit que pour l'être, & même à un haut point, il ne lui avoit manqué que des yeux & de l'étude. Quelques idées de ces différentes Sciences qu'il avoit recueillies çà & là, ſoit par un peu de lecture, ſoit par la converſation d'habiles gens, avoient germé dans ſa tête, y avoient jetté des racines, & produit des fruits, ſurprenans par le peu de culture qu'ils avoient couté. Tout ce qui étoit du reſſort de la raiſon étoit du ſien; il s'en emparoit avec force, & s'en rendoit bientôt maître. Combien ces talens particuliers, qui ſont des eſpéces de priſons, ſouvent fort étroites, d'où un génie ne peut

ſortir, ſeroient-ils inférieurs à cette raiſon univerſelle, qui contiendroit tous les talens, & ne ſeroit aſſujettie par aucun, qui d'elle-même ne ſeroit déterminée à rien, & ſe porteroit également à tout?

L'étendue de l'eſprit de M. de la Motte embraſſoit juſqu'aux agrémens de la converſation, talent dont les plus grands Auteurs, les plus agréables même dans leurs Ouvrages, ont été ſouvent privés, à moins qu'ils ne redevinſſent en quelque ſorte agréables par le contraſte perpétuel de leurs Ouvrages, & d'eux-mêmes. Pour lui, il apportoit dans le petit nombre de ſes Societés une gayeté ingénieuſe, fine & féconde, dont le mérite n'étoit que trop augmenté par l'état continuel de ſouffrance où il vivoit.

Il n'y a jamais eu qu'une voix à l'égard de ſes mœurs, de ſa probité, de ſa droiture, de ſa fidélité dans le commerce, de ſon attachement à ſes devoirs; ſur tous ces points la louange a été ſans reſtriction, peut-être parce que ceux qui ſe piquent d'eſprit ne les ont pas jugés aſſez importans, & n'y ont pas pris beaucoup d'intérêt. Mais je dois ajouter ici, qu'il avoit les qualités de l'ame les plus rarement unies à celles de l'eſprit dans les plus grands Héros des Lettres. Ils ſont ſujets, ou à une baſſe

jaloufie qui les dégrade, ou à un orgueil qui les dégrade encore plus en les voulant trop élever. M. de la Motte approuvoit, il louoit avec une fatisfaction fi vraie, qu'il fembloit fe complaire dans les talens d'autrui. Il eût acquis par là le droit de fe louer lui-même, fi on pouvoit l'acquérir. Ce n'eft pas que les défauts lui échapaffent; & comment l'auroient-ils pû? Mais il n'étoit pas touché de la gloire facile, & pourtant fi recherchée, de les découvrir, & encore moins de celle d'en publier la découverte. Sévere dans le particulier pour inftruire, il étoit hors de-là très-indulgent pour encourager. Il n'avoit point établi dans fa tête fon ftyle pour régle de tous les autres ftyles; il favoit que le Beau ou l'Agréable font rares, mais non pas uniques; ce qui étoit le moins, felon fes idées particulieres, n'en avoit pas moins droit de le toucher, & il fe préfentoit à tout, bien exempt de cette injuftice du cœur, qui borne & qui refferre l'efprit. Auffi étoit-ce du fond de fes fentimens qu'il fe répandoit fur fes principaux Ecrits une certaine odeur de vertu, délicieufe pour ceux qui en peuvent être frapés. Qu'un Auteur qui fe rend aimable dans fes Ouvrages, eft au-deffus de celui qui ne fait que s'y rendre admirable!

Un des plus célébres incidens de la que-

relle ſur Homere, fut celui où l'on vit paroître dans la Lice, d'un côté le Savoir, ſous la figure d'une Dame illuſtre; de l'autre l'Eſprit, je ne veux pas dire la Raiſon, car je ne prétens point toucher au fond de la diſpute, mais ſeulement à la maniere dont elle fut traitée. En vain le Savoir voulut ſe contraindre à quelques dehors de modération, dont notre ſiécle impoſe la néceſſité, il retomba malgré lui dans ſon ancien ſtyle, & laiſſa échaper de l'aigreur, de la hauteur, & de l'emportement. L'Eſprit au contraire fut doux, modeſte, tranquille, même enjoué, toujours reſpectueux pour le vénérable Savoir, & encore plus pour celle qui le repréſentoit. Si M. de la Motte eût pris par art le ton qu'il prit, il eût fait un chef-d'œuvre d'habileté; mais les efforts de l'art ne vont pas ſi loin, & ſon caractére naturel eut beaucoup de part à la victoire complette qu'il remporta.

Je ſens bien, MESSIEURS, que je viens de faire un Eloge peu vrai-ſemblable, & je ne crains pas cependant que l'amitié m'ait emporté au-delà du vrai; je crains ſeulement qu'elle ne m'ait pas inſpiré aſſez heureuſement, ou ne m'ait engagé à un trop long diſcours. Si M. de la Motte étoit encore parmi nous, & que je me fuſſe échapé à parler auſſi long-temps, je le prierois de

terminer la Séance, ſelon ſa coutume, par quelqu'une de ſes productions, & vous ne vous ſeriez ſéparés qu'en applaudiſſant, ainſi que vous avez fait tant de fois. Mais nous ne le poſſedons plus, & il faut bien que nous nous attendions à le regretter ſouvent.

ERRATA

ERRATA du Tome I.

Portrait de M. la Motte, par Mᵉ. de Lambert.

Page 4. ligne 27. Et nous, *lisez* Et vous
Page 134. Vers 13. un regard d'un soupir, *lisez* un regard, un soupir

Second Volume des Odes.

Page 397. ligne 13. Souffre en, *lisez* Souffres en
Page 313. ligne 12. eux-mêmes, *lisez* d'eux-mêmes

L'Iliade.

Livre premier, page 155. ligne 26. ne, *lisez* digne
Livre III. page 187. ligne derniere, égale nature, *lisez* égale la nature

Réflexions sur la Critique.

Page 184. ligne 9. en qui, *lisez* en quoi
Page 217. ligne 19 Morceaux, *lisez* Monceaux
Page 282. ligne 5. les, *lisez* le
Page 356. Vers 11. Tout, *lisez* Tant

Oedipe en Prose.

Page 23. lig. prem. M'adressai-je, *lis.* M'adresserai-je
Page 56. ligne 31. aveu, *lisez* aviez
Page 108. ligne 28. mes, *lisez* nos
Page 123. ligne 10. *effacez* sept, cinq.
Page 341. ligne 4. j'euse, *lisez* je pense
Page 358. ligne 33. s'il en part, *ôtez* en.

L'Europe Galante.

Page 361. Vers 20. Ne me, *ôtez* me.

Cantates.

Page 60. Vers 10. jours, *lisez* Ours
Page 273. Jeux Floraux, *lisez* Françoise.
Page 117. *après le Vers 5.* Dans l'affreux désert que j'habite, *lisez* Je te vois seul, je te médite ;

Préface des premieres Editions d'Inès.

Page 2. ligne 2. m'empresse, *lisez* m'en presse.

d

Discours sur la Fable. Tome IX.

Page 28. ligne premiere. Par, *lisez* Pour
Page 264. Vers 21. formées, *lisez* fortunées
Page 312. Vers 16. doit, *lisez* doint.
Page 348. Vers dernier. Est, *lisez* Et

Avis important.

Page 319. Prologue de la Fable de la Justice & de l'Intérêt, qui ne se trouve qu'à la page 361.
Page 363. Vers 2. Vôtre, *lisez* Nôtre
Page 368. Vers 12. Neveu, *lisez* Neveux

Pour le Tome VI.

Page 195. Le Prologue de Scanderberg est de M. *de la Serre*, M. *de la Motte* n'en avoit point fait, & cet Opera ne fut joué qu'après sa mort. Le cinquiéme Acte n'est pas non plus tel que l'avoit fait l'Auteur, & le même M. *de la Serre* y fit beaucoup de changemens. Si l'on donne un Supplément à cette Edition des Oeuvres de M. *de la Motte*, on pourra y mettre ce cinquiéme Acte tel qu'on l'a trouvé dans le Manuscrit de l'Auteur.

Page 251. Les Ages, Comédie-Ballet, *ôtez* Comédie dans cette page, & dans la 257.

Page 253. Ce Prologue a été mis en musique par M. *de Mondonville*, & placé à la tête de son Opera de *Titon & l'Aurore*.

Page 295. Le titre de Comédie ne convient pas mieux au Ballet des *Fées* qu'à celui des *Ages*, aussi n'étoit-il point dans le Manuscrit.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, cette Edition des *Oeuvres de Monsieur de la Motte.* L'empressement avec lequel le Public la demandoit depuis long-tems, prouve assez son estime pour l'Auteur ; & je crois qu'elle l'augmentera encore. A Paris, le trois Janvier 1754. *Signé*, TRUBLET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé LAURENT-FRANÇOIS PRAULT fils, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titres : *Histoire des Incas*, *Oeuvres de la Motte*, *Mérope*, *Tragédie*, *Lettres sur l'Esprit*, & *Observations sur l'Histoire*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de douze années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changemens ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des

contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel desdites Présentes; que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France: le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-septiéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent quarante-quatre. Et de notre Regne le vingt-neuviéme. Par le Roi en son Conseil. Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre onze de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Num. 293. Fol. 247. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 22 Février 1723. A Paris le 21 Avril 1744.

Signé, SAUGRAIN, Syndic.

TABLE DES PIECES

Contenues dans le Tome premier.

PREMIERE PARTIE.

ODES PINDARIQUES.



O D E
A MESSIEURS
DE
L'ACADEMIE
FRANÇOISE.


IEU des vers, pourrai-je suffire
A ce que tu viens m'inspirer ?
Dois-tu confier à ma lyre
Tes Favoris à célébrer ?
Par eux les Filles de mémoire
Aux mortels dispensent la gloire :
Que peut pour eux tout l'art humain ?
Conduis toi-même mon ouvrage :
Ils en desavoüeroient l'hommage,
S'ils n'y reconnoissoient ta main.

Malgré l'Envie & l'Ignorance,
C'est toi qui sous le nom d'ARMAND,
Pris le soin d'embellir la France
De son plus durable ornement.
Tu t'élevas un Sanctuaire,
Où loin du profane vulgaire,
Tes Nourrissons furent admis;
Et réunis par cette grace,
Merveille inouïe au Parnasse,
Les Rivaux devinrent amis.



Depuis plus de quatorze lustres,
Que j'y vois de Héros divers!
Quelle foule de noms illustres
Demande place dans mes vers!
D'un poids égal dans la balance,
Leurs travaux, pour la préférence,
Tinrent les esprits suspendus;
Et le mien incertain encore,
En les admirant tous, ignore
Ceux qu'il doit admirer le plus.



Les uns à qui Clio révéle (a)
Les faits obscurs & reculés,
Nous tracent l'image fidelle
De tous les siécles écoulés.
Des Etats la sombre origine,
Les progrès, l'éclat, la ruine,
Repassent encor sous nos yeux;
Et présens à tout, nous y sommes
Contemporains de tous les hommes,
Et Citoyens de tous les lieux.

Les autres du secours des fables, (b)
Apuyant leurs instructions.
Ont orné les faits mémorables
D'ingénieuses fictions.
Notre âge retrouve un Homere,
Dans ce Poëme (c) salutaire,
Par la Vertu même inventé;
Les Nimphes de la double cime,
Ne l'affranchirent de la Rime,
Qu'en faveur de la Verité.

(a) Les Historiens.
(b) Les Poëtes épiques.
(c) Télémaque.

Des deux (*a*) Souverains de la Scene
L'aſpect a frapé mes eſprits :
C'eſt ſur leurs pas que Melpomene
Conduit ſes plus chers favoris.
L'un plus pur, l'autre plus ſublime,
Tous deux partagent notre eſtime,
Par un mérite différent :
Tour à tour, ils nous font entendre
Ce que le cœur a de plus tendre,
Ce que l'eſprit a de plus grand.

D'un art encor plus difficile,
Mais du peuple moins reſpecté,
Souvent plus d'une main habile
Nous a fait ſentir la beauté.
Peintres (*b*) de l'humaine folie,
C'eſt vous qui prêtez à Thalie
Le maſque qui couvre ſon front ;
C'eſt vous dont l'heureux artifice,
En nous expoſant notre vice,
Fait nos plaiſirs de notre affront.

(*a*) Corneille. Racine.
(*b*) Les Comiques.

Un nouveau (*a*) Spectacle m'appelle,
Qui dans l'Italie inventé,
Ici, doit servir de modéle,
A ceux dont il fut imité.
J'y vois quelle gloire mérite
Cet (*b*) Auteur dont le stile invite
La musique à s'y marier :
Ses vers sont riches, mais sans faste ;
Et la matiere n'en est vaste,
Que par l'art de la varier.

Mais écoutons ; ce Berger (*c*) jouë
Les plus amoureuses chansons ;
Du fameux Pasteur de Mantoüe,
Il imite les tendres sons.
Un autre (*d*) à des chansons si belles,
En oppose de plus nouvelles,
Entre eux j'aime à me partager :
Et Pan, l'inventeur de la flute,
Arbitre de cette dispute,
N'ose, lui-même, les juger.

(*a*) L'Opera.
(*b*) Quinaut.
(*c*) Segrais.
(*d*) M. de Fontenelle.

Au gré de ce nouvel Esope, (a)
Les animaux prennent la voix;
Sous leurs discours, il envelope
Des leçons même pour les Rois.
Une douceur simple, élégante,
En riant, par tout y présente
La nature & la verité.
De quelle grace il les anime !
Oui, peut-être que le sublime
Cede à cette naïveté.



Ici, du Censeur du Parnasse,
Je ne crains point d'être repris :
Au poids dont se servoit Horace,
Il sçait peser tous les écrits.
Il connoît, critique équitable,
Quel est l'ornement convenable,
Que chaque auteur doit employer;
Et toi-même fils de Latonne,
Dans les préceptes qu'il nous donne,
Tu ne trouvas rien à rayer.

(a) La Fontaine.



Par lui, la Muſe ſatyrique
En nos jours, parut ſans défaut.
Par d'autres (*a*) le panegyrique
Ne s'eſt pas élevé moins haut.
Art pénible ! prodige étrange !
Ils nous plûrent par la louange ;
Source ordinaire de l'ennui :
La Satyre eut bien moins de peine
A charmer la malice humaine ;
Avide des affronts d'autrui.

Quel agrément, quelle harmonie,
Dans ces (*b*) écrits ingénieux,
Où l'Hyperbole & l'Ironie
Diſputent à qui plaira mieux !
Ces diſcours privés qu'on s'adreſſe,
Tribut d'eſtime & de tendreſſe,
Y brillent des plus heureux traits.
Par une ſeconde préſence,
C'eſt ainſi qu'en trompant l'abſence
On en ſuſpendoit les regrets.

(*a*) Les Panegyriſtes.
(*b*) Lettres de Balzac & de Voiture.



Les Vers, les éloquens Ouvrages
M'enyvroient de leur doux poison :
J'en oubliois presque ces Sages (a)
Amis de l'exacte raison.
Sur mille erreurs, fruits de l'enfance,
Sur la nature & sa puissance,
Ils s'efforcent d'ouvrir nos yeux :
Et (b) tel d'entre eux, avec les Graces,
Nous fait parcourir sur ses traces,
Tout l'espace effrayant des Cieux.

Ici, trop de clarté me blesse : (c)
Je vois ces esprits dont l'ardeur
Va de la Divine sagesse,
Sonder l'immense profondeur.
Confidens du souverain être,
Ils sçavent par tout le connoître,
Du joug des sens débarassés.
Ces Dieux dont j'ornois ma matiére,
Devant cette pure lumiére,
Sont des phantômes éclipsés.

(a) Les Philosophes.
(b) Les Mondes de M. de Fontenelle.
(c) Les Theologiens.



Long-tems l'Antiquité ſçavante (*a*)
Nous recela mille Ecrivains ;
Mais des beautés qu'elle nous vante,
Nous avons lieu d'être auſſi vains.
Les Plines & les Démoſthenes,
Les travaux de Rome & d'Athenes,
Deviennent nos propres travaux ;
Et ceux qui nous les interprétent,
Sont moins par l'éclat qu'ils leur prêtent,
Leurs Traducteurs que leurs Rivaux.

Ariſtote ſous un nuage,
Cachant un ſens trop peu rendu,
Même en parlant notre langage,
N'étoit pas encore entendu :
Mais un Œdipe (*b*) infatigable
Nous a de ce Sphinx reſpectable,
Découvert le ſens le plus beau :
Sur les obſcurités antiques,
Ses laborieuſes critiques
Ont cent fois porté le flambeau.

(*a*) Les Traducteurs.
(*b*) M. Dacier.



Après tant d'œuvres renommées,
Dont notre siécle est anobli,
La langue qui les a formées,
Peut-elle redouter l'oubli ?
Non, sur cette langue chérie,
L'Ignorance & la Barbarie
Ne verseront point leur poison ;
Et tous les peuples d'âge en âge,
Y respecteront l'assemblage
Des Graces & de la Raison.

Soutenez-nous, rapides Aigles ; (a)
Pour nous voir prendre votre essor,
A l'exemple ajoutez des régles,
Qui le facilitent encor.
D'une langue en vos mains fertile,
Fixez l'usage difficile,
Travail toujours trop peu vanté !
D'autant plus digne de mémoire,
Qu'on y semble immoler sa gloire,
A la publique Utilité.

(a) Le Dictionnaire & la Grammaire.

Vous, que diſtingue la Naiſſance,
Ou l'éclat d'un illuſtre Rang,
Soyez jaloux de la ſéance
Qu'ici le ſeul Mérite prend.
Venez-y proteger Minerve;
Le prix qu'elle vous en réſerve,
Eſt un nom vainqueur du trépas.
Loin les diſtinctions ſerviles:
Il eſt beau qu'avec les Virgiles,
Se confondent les Mécénas.



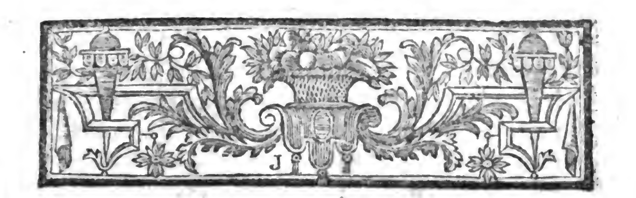
Jouis, Aſſemblée immortelle,
D'honneurs tous les jours augmentés;
Et ſois la ſource & le modéle
Des ſçavantes Societés.
Sans perdre l'éclat dont tu brilles,
Tendre mere, prête à tes filles
Des Ornemens & des Appuis.
C'eſt ton exemple qui les fonde;
Et les derniers âges du monde,
T'en devront encore les fruits.



Que pour ton Protecteur Auguſte,
Ton zêle éclate à chaque inſtant :
De la loüange la plus juſte,
Tu lui dois l'hommage conſtant.
Mais non, pour mieux ſervir ſa gloire,
Ne mêle point à ſon hiſtoire,
Un art ſouvent deſavoüé :
De quel ſecours lui peut-il être ?
Tu n'as qu'à le faire connoître,
Et tu l'auras aſſez loüé.

Approuve que j'oſe te faire
Une offrande de ces Ecrits,
Où l'ambition de te plaire,
A mis peut-être quelque prix.
Si de plus ſublimes ouvrages,
Ils te paroiſſent les préſages,
Tu pourrois d'un mot généreux....
Arrête, Déſir chimérique,
Et malgré l'orgueil Poëtique,
Cachons de téméraires Vœux.





DISCOURS

Sur la Poësie en général, & sur l'Ode en particulier.

AVANT que de parler de l'Ode, qui paroît ici mon premier sujet, j'ai crû devoir dire un mot de la Poësie en général, pour lui réconcilier ceux qui sont trop prévenus contre elle, & les convaincre du moins, qu'elle n'est pas toujours dangereuse. J'exposerai ensuite mes conjectures sur l'Ode, & sur les beautés qui lui conviennent. J'examinerai cet Enthousiasme, ce beau désordre qu'on exige sur-tout dans l'Ode héroïque, & même le Sublime qui en doit être toujours l'objet; & enfin comme une partie de cet Ouvrage consiste en des imitations des anciens Poëtes lyriques, j'en prendrai occasion de dire un mot de leur caractére; à quoi je n'ajouterai que quelques réflexions sur les Poëtes François qui ont travaillé dans le même genre. Voilà tout l'ordre que je me suis proposé dans ce Discours.

Au reſte j'y prens la liberté de dire ce que je penſe. Il ſeroit à ſouhaiter que chacun en usât de même. Après quelques contradictions qui en naîtroient, les ſentimens raiſonnables prendroient toujours le deſſus; au lieu qu'un Reſpect outré pour les opinions établies, ne ſert qu'à en éterniſer les erreurs.

LA POESIE a eu de tout tems ſes Cenſeurs & ſes Panégyriſtes. Les uns ont cru qu'elle n'étoit propre qu'à corrompre l'eſprit; les autres qu'elle avoit pour fin de l'inſtruire: mais les uns & les autres, au lieu de l'examiner en elle-même, ſe ſont fondés ſur l'uſage différent que les hommes en ont fait.

Ses Panégyriſtes citent la morale & les ſolides inſtructions qui ſont répanduës dans les Poëtes: ils s'appuïent des Odes de Pindare, & même de ces Cantiques divins que les Ecrivains ſacrés nous ont laiſſés ſur la grandeur & les bienfaits de Dieu.

Ses Cenſeurs ſe récrient au contraire ſur les fauſſes idées que les Poëtes ſe ſont formées de la vertu, & ſur les fables extravagantes qu'ils ont debitées des Dieux.

Tout cela n'eſt point la Poëſie; & cette maniére d'en juger, eſt une ſource infinie de contradictions. Il n'y a qu'à établir préciſément en quoi elle conſiſte, & régler enſuite là-deſſus, le Jugement qu'on en doit faire.

Elle n'étoit d'abord différente du Discours libre & ordinaire, que par un arrangement mesuré des paroles, qui flata l'oreille à mesure qu'il se perfectionna. La Fiction survint bientôt avec les Figures ; j'entens les Figures hardies, & telles que l'Eloquence n'oseroit les employer. Voilà, je crois, tout ce qu'il y a d'essentiel à la Poësie.

C'est d'abord un préjugé contre elle que cette singularité ; car le but du Discours n'étant que de se faire entendre, il ne paroît pas raisonnable de s'imposer une contrainte qui nuit souvent à ce dessein, & qui exige beaucoup plus de tems pour y réduire sa pensée, qu'il n'en faudroit pour suivre simplement l'ordre naturel de ses idées.

La Fiction est encore un détour qu'on pourroit croire inutile ; car pourquoi ne pas dire à la lettre ce qu'on veut dire, au lieu de ne présenter une chose, que pour servir d'occasion à en faire penser une autre ?

Pour les Figures, ceux qui ne cherchent que la vérité, ne leur sont pas favorables ; & ils les regardent comme des piéges que l'on tend à l'esprit pour le séduire.

C'est sur ces principes que les anciens Philosophes ont condamné la Poësie. Cependant malgré tous ces préjugés, elle n'a rien de mauvais que l'abus qu'on en peut

fie, ce qui lui eſt commun avec l'Eloquence. On voit ſeulement que ſon unique fin eſt de plaire. Le nombre & la Cadence chatouillent l'oreille ; la Fiction flate l'imagination ; & les Paſſions ſont excitées par les Figures.

Ceux qui ſe ſervent de ces avantages pour enſeigner la vertu, lui gagnent plus ſûrement les cœurs, à la faveur du plaiſir ; comme ceux qui s'en ſervent pour le vice, en augmentent encore la contagion par l'agrément du Diſcours.

Mais ce choix ne tombe point ſur la Poëſie ; il caractériſe ſeulement les différens Poëtes, & non pas leur art, qui de lui-même eſt indifférent au bien & au mal.

Il eſt vrai que comme cet art demande beaucoup d'imagination, & que c'eſt ce caractére d'eſprit qui détermine le plus ſouvent à s'y appliquer, on ne ſuppoſe point aux Poëtes un jugement ſûr, qui ne ſe rencontre gueres avec une imagination dominante. En effet les beautés les plus fréquentes des Poëtes conſiſtent en des images vives & détaillées, au lieu que les raiſonemens y ſont rares, & preſque toujours ſuperficiels.

Ils ont laiſſé le Dogmatique aux Philoſophes ; & ils s'en ſont tenus à l'imitation, contens de l'avantage de plaire, tandis que les autres aſpiroient à l'honneur d'inſtruire.

Je sçais que de grands hommes ont supposé à presque tous les genres de Poësie, des vûës plus hautes & plus solides : ils ont cru que le but du Poëme épique étoit de convaincre l'esprit d'une vérité importante ; que la fin de la Tragédie étoit de purger les passions, & celle de la Comédie de corriger les mœurs. Je crois cependant, avec le respect que nous devons à nos Maîtres, que le but de tous ces Ouvrages n'a été que de plaire par l'imitation.

Soit que l'imitation, en multipliant en quelque sorte les événemens & les objets, satisfasse en partie la curiosité humaine ; soit qu'en excitant les passions, elle tire l'homme de cet ennui qui le saisit toujours, dès qu'il est trop à lui-même ; soit qu'elle inspire de l'admiration pour celui qui imite ; soit qu'elle occupe agréablement par la comparaison de l'objet même avec l'image ; soit enfin, comme je le crois, que toutes ces causes se joignent & agissent d'intelligence ; l'esprit humain n'y trouve que trop de charmes, & il s'est fait de tout tems des plaisirs conformes à ce goût qui naît avec lui.

Les Poëtes ont senti ce penchant en eux-mêmes, & l'ont remarqué dans les autres. Ainsi certains de plaire en s'y abandonnant, ils ont imité des événemens & des objets, ce que leur humeur particuliére leur en a fait juger le plus agréable.

Les imaginations tranquilles & touchées des agrémens de la vie champêtre, ont inventé la Poësie pastorale. Les imaginations vives & turbulentes qui ont trouvé de la grandeur dans les Exploits militaires & dans la fortune des Etats, ont donné naissance au Poëme épique.

C'est d'une humeur triste & compatissante aux malheurs des hommes que nous est venuë la Tragédie ; comme au contraire, c'est d'une humeur enjouée, maligne, ou peut-être un peu philosophique, que sont nées la Comédie & la Satyre. Mais encore une fois, dans tous ces différens ouvrages, je pense qu'on n'a eu communément d'autre dessein que de plaire, & que s'il s'y trouve quelque instruction, elle n'y est qu'à titre d'ornement.

On a prétendu prouver qu'Homere s'étoit proposé d'instruire dans ses deux Poëmes : que l'Iliade ne tendoit qu'à établir que la discorde ruïne les meilleures affaires ; & que l'Odissée faisoit voir combien la présence d'un Prince est nécessaire dans ses Etats. Mais ces vérités se sentent peut-être mieux dans la simple exposition que j'en fais, que dans l'Iliade & l'Odissée entiéres, où elles me paroissent noyées dans une variété infinie d'événemens & d'images.

Je suis contraire en cela, à des Auteurs d'un si grand poids, que je n'expose mon

ſentiment qu'avec défiance, quoique j'aye Platon pour moi. Il banniſſoit Homere & tous les Poëtes de ſa République. Pithagore même ne lui pouvoit pardonner non plus qu'à Héſiode, d'avoir parlé indignement des Dieux ; & il les croyoit éternellement punis dans le Tartare. Si les Apologiſtes du Poëme épique avoient raiſon, Homere eût dû tenir le premier rang dans les vûës de Platon ; mais ce Philoſophe ne trouva dans la Poëſie qu'un plaiſir ſouvent dangereux ; & il crut que la morale y étoit tellement ſubordonnée à l'agrément, qu'on n'en pouvoit attendre aucune utilité pour les mœurs.

Pour moi j'avoüe que je ne regarde pas les Poëmes d'Homere comme des Ouvrages de morale, mais ſeulement comme des ouvrages où l'Auteur s'eſt propoſé particuliérement de plaire ; excellens dans leur genre, par rapport aux circonſtances où ils ont été faits ; comme la ſource de la Fable & de toutes les idées Poëtiques ; en un mot, comme des chef-d'œuvres d'imagination, remplis de ſaillies heureuſes & d'une éloquence vive, où les Grecs & les Latins ont puiſé, & que les Modernes ſe font encore honneur d'imiter.

Voilà ce que je penſe auſſi à proportion de la plûpart des Ouvrages de Poëſie qui nous ſont reſtés. Les Auteurs y ont vou-

ſu plaire, & ils ont atteint leur but. Ce n'eſt pas que dans ces ſortes d'Ouvrages on ne pût mettre le vice & la vertu dans tout leur jour, & inſpirer ainſi pour l'un & pour l'autre l'amour ou la haine qu'ils méritent: mais les Poëtes ont eu rarement cette attention. Au lieu de ſonger à réformer les fauſſes idées des hommes, ils y ont la plûpart accommodé leurs fictions; & ſur ce principe ils ont donné ſouvent de grands vices pour des vertus, contens de décrier les penchans les plus honteux & les paſſions les plus groſſiéres.

Mais enfin, quelque uſage qu'on ait fait communément de la Poëſie, elle n'en eſt pas moins indifférente en elle-même, & il dépendra toujours d'un Auteur vertueux de la rendre utile. Ainſi Ménandre réduiſit à une peinture innocente des mœurs, la Comédie où régnoit auparavant la médiſance. Ainſi Virgile, le ſage imitateur d'Homere, ſoutint mieux que lui la majeſté des Dieux, & imagina un Héros, je ne dis pas plus agréable, mais plus digne d'imitation qu'Achille. Ainſi Pindare dans ce qui nous eſt reſté de lui, fit ſervir à une ſaine morale, l'Ode qui juſques-là avoit ſervi ſouvent à la volupté & à la débauche.

Quelques perſonnes ſe ſcandaliſent de cette indifférence où je laiſſe la Poëſie. Ils la déterminent uniquement à inſtruire; &

si on refuse de la confondre comme eux avec la Philosophie, leur zéle ira bientôt jusqu'à en faire la Théologie la plus sublime. Voici leurs raisons. Les premiers Vers ont été employés à la loüange des Dieux. Les Poëtes ont été les premiers Philosophes. Je reçois volontiers ces faits, sans en admettre les conséquences. On pouvoit loüer les Dieux en prose, & se servir du langage ordinaire pour enseigner la vérité. Ces matiéres ne sont donc point essentielles à la Poësie, qui n'est par elle-même qu'un moyen de les rendre agréables. Les premiers Théologiens comme les premiers Philosophes, ont eu raison de s'en servir pour intéresser les hommes par l'agrément, à ce qu'ils vouloient leur apprendre. Il est toujours certain qu'entant que Poëtes, ils ne se sont proposé que de plaire; les autres vûës qu'ils avoient, leur méritoient d'autres noms.

On insiste, & l'on dit encore d'après les Anciens, que la Poësie est un art, & que tout art a nécessairement une fin utile. Ce qu'il y a de clair dans cette proposition, c'est que tous les Arts ont une fin: l'utile qu'on ajoute ne sert qu'à rendre la proposition équivoque; à moins que sous ce nom vague d'utile, on ne veuille aussi comprendre le plaisir, qui est en effet un des plus grands besoins de l'homme.

Qui peut nier, par exemple, que la Mu-

ſique ne ſoit un art ; & qui cependant, s'il ne veut ſubtiliſer, pourroit y trouver d'autre utilité que le plaiſir ? La Peinture a auſſi ſes régles, quoiqu'elle ne tende qu'à flater les ſens par l'imitation de la Nature. Les actions vertueuſes qu'elle repréſente quelquefois, ne lui ſont pas plus propres que les licentieuſes, qu'elle met auſſi ſouvent ſous les yeux. Le Carache n'eſt pas moins peintre dans ſes tableaux ciniques, que dans ſes tableaux chrétiens ; & de même, pour revenir à la Poëſie, la Fontaine n'eſt pas moins Poëte dans ſes Contes que dans ſes Fables ; quoique les uns ſoient dangéreux & que les autres ſoient utiles.

On dira peut-être que je ne penſe pas aſſez noblement de mon art. Le mérite n'eſt pas à penſer noblement des choſes ; mais à les voir comme elles ſont, ſans ſe les affoiblir, ni ſe les exagérer. Je ne cherche à faire honneur à mon art, qu'en l'employant à mettre en jour la vérité & la vertu. C'eſt ce que je me ſuis propoſé dans ces Odes : ſur-tout, dans celles où l'imitation ne m'a pas fait violence.

CEUX qui ont pris parti pour l'Ode, & qui lui donnent le premier rang dans la Poëſie, s'imaginent qu'elle ne doit chanter que les loüanges des Dieux & des Héros ; & ils

tirent de ces sujets mêmes à quoi ils la bornent, une preuve de sa dignité.

Mais il faut convenir que cette idée n'a point de fondement solide : elle vient sans doute comme mille autres erreurs sur les ouvrages d'esprit, de ce qu'on a pris pour l'essence de l'Ode, la matiére de celles qui ont eu d'abord le plus de succès.

Le Public qui outre tout, & qui n'entre jamais dans aucun détail, croit d'ordinaire que l'ouvrage qui lui plaît le plus dans un genre, est la perfection de ce genre-là, & il ne veut plus rien approuver dans la suite, que sur le modéle de ce qui a saisi une fois son admiration.

Ainsi s'établirent les régles du Poëme épique, d'après Homere; celles de la Tragédie, d'après Sophocle; celles de l'Eglogue, d'après Théocrite; & celles de l'Ode, d'après Pindare : Régles utiles & judicieuses, pourvû qu'on n'exigeât pas pour elles un respect aveugle; & que sans se révolter contre les exceptions qu'on y peut faire, on fût toujours prêt d'admettre ce qu'on y peut encore ajouter.

Pindare ne pouvoit choisir d'occasion plus éclatante pour ses vers, ni plus utile pour lui, que les Jeux Olympiques. Il y pouvoit recevoir en un seul lieu les suffrages de toute la Gréce; & les vainqueurs excités à la libéralité par leur propre gloi-

re, payoient les loüanges avec profusion. Ainsi Pindare qui étoit né intéressé (c'est un défaut qu'on lui reproche, & dont il se vante lui-même) s'appliqua à célébrer ces vainqueurs. Mais comme leur mérite trop borné & trop uniforme, ne fournissoit pas de lui-même assez d'étenduë au Discours, il se jetta souvent à l'écart sur la loüange des Héros, dont prétendoient descendre les siens, & sur celle des Dieux qui protégeoient, ou qui avoient fondé la Ville d'où ils étoient.

Voilà la matiére des Odes qui nous sont restées de Pindare: mais si nous n'avions perdu ses Odes amoureuses & Bachiques, où peut-être étoit-il plus passionné que Sapho, & plus gracieux qu'Anacréon, on croiroit aujourd'hui l'amour & la bonne chere, des matiéres essentielles à l'Ode, avec autant de raison que la loüange des Dieux & des Héros.

Horace qui se fit un caractére original d'une imitation composée de Pindare & d'Anacréon, ne borna sa lyre à aucun sujet; & il fit voir par une variété toujours élégante, que rien n'est indigne de la noblesse de l'Ode. Il descendoit souvent des sujets les plus sublimes aux moins sérieux; & il se sçavoit sans doute aussi bon gré de la grace qu'il donnoit aux uns, que de la force qu'il donnoit aux autres.

J'aurai occasion dans la suite de parler

plus

plus au long de Pindare & d'Horace. Il me suffit à présent de remarquer qu'Horace n'a pas cru qu'il y eût de sujets particuliers à l'Ode. Les siennes roulent indifféremment sur les loüanges des Dieux & des Héros, sur la galanterie, la table, la morale, & même la satyre. Voilà l'Ode en possession de tout; & l'on juge aisément de-là, que ce ne sont point les sujets qu'elle traite, qui forment son caractére particulier.

Ce n'est pas que le choix des sujets soit indifférent. Ils ont plus de véritables beautés les uns que les autres; ils rendent les ouvrages plus ou moins estimables, quoiqu'ils n'en changent pas la nature.

Ce que l'Ode a d'essentiel, est précisément sa forme; j'entens ce nombre & cette cadence, différente selon les langues, mais qui dans quelque langue que ce soit, lui est toujours particuliére.

Cette mesure chez les Grecs n'étoit pas uniforme; elle varioit selon les chants sur lesquels on composoit: car toutes les Odes se chantoient alors. Le terme d'Ode ne signifie même que chanson. Il y avoit aussi chez les Latins plusieurs mesures; mais il n'est pas certain que toutes les Odes s'y chantassent.

Parmi nous, elles ne se chantent point; & leur harmonie consiste seulement dans l'égalité des stances, dans le nombre & l'ar-

rangement des rimes, & dans certains repos mesurés qu'on doit ménager exactement dans chaque strophe. Il s'ensuit de cette harmonie que l'Ode n'est pas faite pour être lûë seulement; & qu'on n'en peut sentir toute la grace, qu'en la récitant avec une attention exacte à sa cadence & à ses repos.

Cependant cette mesure ne remplit pas tout le caractére de l'Ode. Il y faut ajouter la hardiesse du langage, qui ne lui est commune qu'avec le Poëme épique, lorsqu'il ne fait pas parler ses personnages. Le Poëte y est Poëte de profession, au lieu que dans les autres ouvrages, il emprunte, pour ainsi dire, un esprit & des sentimens étrangers; & il doit se contenter alors de toute l'élégance du langage ordinaire, sans y laisser sentir d'étude ni d'affectation.

Les Poëtes tragiques même qui s'abandonnent quelquefois à l'enflure, doivent toujours être en garde contre l'excès de l'expression. Comme ils ne font point parler des Poëtes, mais des hommes ordinaires, ils ne doivent qu'exprimer les sentimens qui conviennent à leurs acteurs; & prendre pour cela les tours & les termes que la passion offre le plus naturellement. Racine n'a presque jamais passé ces bornes, que dans quelques descriptions où il a affecté d'être Poëte: comme dans celle de la mort d'Hip-

polite, où l'on croit plutôt entendre l'Auteur que le personnage qu'il fait parler. Corneille sort aussi quelquefois de cette vraisemblance, sur-tout dans ce qu'il a imité de Lucain. On voit bien à plus forte raison, que le Poëte comique & le pastoral doivent se réduire à une naïveté élégante, & mettre tout leur mérite dans l'exactitude de l'imitation.

Mais les Poëtes lyriques, j'entens les auteurs d'Odes, peuvent & doivent même étaler toutes les richesses de la Poësie. Ils peuvent, sans nuire néanmoins à la clarté, parler autrement que le commun des hommes; & pourvû que le sens soit fort, & que les images soient vives, à proportion de la hardiesse du langage, ils auront d'autant plus atteint la perfection de leur art, qu'ils auront plus heureusement hazardé.

Ce Vers de Racine,

Le flot qui l'apporta, recule épouvanté:

est excessif dans la bouche de Théramene. On est choqué de voir un homme accablé de douleur, si recherché dans ses termes, & si attentif à sa description. Mais ce même Vers seroit beau dans une Ode, parceque c'est le Poëte qui y parle, qu'il y fait profession de peindre, qu'on ne lui suppose point de passion violente qui partage son attention, & qu'on sent bien enfin, quand

il se sert d'une expression outrée, qu'il le fait à dessein, pour suppléer par l'exagération de l'image, à l'absence de la chose même.

C'EST ici le lieu d'examiner quel est & quel doit être cet Enthousiasme dont on fait tant d'honneur aux Poëtes, & qui doit faire en effet une des plus grandes beautés de l'Ode.

On sçait qu'Enthousiasme ne signifie autre chose qu'inspiration; & c'est un terme qu'on applique aux Poëtes, par comparaison de leur imagination échauffée avec la fureur des Prêtres, lorsque leur Dieu les agitoit, & qu'ils prononçoient les Oracles.

Voilà donc précisément l'idée de l'Enthousiasme: c'est une chaleur d'imagination qu'on excite en soi, & à laquelle on s'abandonne; source de beautés & de défauts, selon qu'elle est aveugle ou éclairée. Mais c'est le plus souvent un beau nom qu'on donne à ce qui est le moins raisonnable.

On a passé sous ce nom-là beaucoup d'obscurités & de contretems. On faisoit grace aux choses en faveur des expressions & des manièers; mais ce n'est pas toujours par cette fougue, que les Auteurs sont le plus dignes d'imitation. Enthousiasme tant qu'on voudra, il faut qu'il soit toujours gui-

dé par la raison, & que le Poëte le plus échauffé se rappelle souvent à soi, pour juger sainement de ce que son imagination lui offre.

Un Enthousiasme trop dominant ressemble à ces yvresses qui mettent un homme hors de lui, qui l'égarent en mille images bizarres & sans suite, dont il ne se souvient point quand la raison a repris le dessus. Au contraire, un Enthousiasme réglé est comme ces douces vapeurs, qui ne portent qu'assez d'esprits au cerveau pour rendre l'imagination féconde, & qui laissent toujours le jugement en état de faire, de ses saillies, un choix judicieux & agréable.

La plûpart de ceux qui parlent de l'Enthousiasme, en parlent comme s'ils étoient eux-mêmes dans le trouble qu'ils veulent définir. Ce ne sont que grands mots, de fureur divine, de transports de l'ame, de mouvemens, de lumiéres, qui mis bout à bout dans des phrases pompeuses, ne produisent pourtant aucune idée distincte. Si on les en croit, l'essence de l'Enthousiasme est de ne pouvoir être compris que par les esprits du premier ordre, à la téte desquels ils se supposent, & dont ils excluent tous ceux qui osent ne les pas entendre. Voilà pourtant tout le mystére, une imagination échauffée. Si elle l'est avec excès, on extravague ; si elle l'est modérément, le juge-

ment y puiſe les plus grandes beautés de la Poëſie & de l'Eloquence.

C'EST de cet Enthouſiaſme que doit naître ce beau déſordre dont M. Deſpréaux a fait une des régles de l'Ode. J'entens par ce beau déſordre, une ſuite de penſées liées entr'elles par un rapport commun à la même matiére, mais affranchies des liaiſons grammaticales, & de ces tranſitions ſcrupuleuſes qui énervent la Poëſie Lyrique, & lui font perdre même toute ſa grace. Dans ce ſens, il faut convenir que le déſordre eſt un effet de l'art : mais auſſi il faut prendre garde de donner trop d'étendue à ce terme. On autoriſeroit par-là tous les écarts imaginables. Un Poëte n'auroit plus qu'à exprimer avec force toutes les penſées qui lui viendroient ſucceſſivement & au hazard : il ſe tiendroit diſpenſé d'en examiner le rapport, & de ſe faire un plan dont toutes les parties ſe prêtaſſent mutuellement des beautés. Il n'y auroit ni commencement, ni milieu, ni fin dans ſon ouvrage ; & cependant l'Auteur le croiroit d'autant plus ſublime, qu'il ſeroit moins raiſonnable.

Mais que produiroit une pareille compoſition dans l'eſprit du lecteur ? Elle n'y laiſſeroit qu'un étourdiſſement cauſé par la magnificence & l'harmonie des paroles, ſans y faire naître que des idées confuſes, qui

ſe chaſſeroient l'une l'autre, au lieu de concourir enſemble à fixer & à éclairer l'eſprit.

Pour moi je crois indépendamment des exemples, qu'il faut de la méthode dans toutes ſortes d'ouvrages ; & l'art doit régler le déſordre même de l'Ode, de maniére que les penſées ne tendent toutes qu'à une même fin ; & que malgré la variété & la hardieſſe des Figures qui donnent l'ame & le mouvement, les choſes ſe tiennent toujours par un ſens voiſin dont l'eſprit puiſſe ſaiſir le rapport ſans trop d'étude & de contention.

Nous avons d'un des maîtres de l'art une Ode pindarique, où il n'a pas mis un autre déſordre que celui que je reconnois ici pour une beauté. L'Auteur n'y ſort pas un moment de ſa matiére, & il n'a pas jugé à propos d'imiter Pindare juſques dans ces digreſſions, où il étoit forcé par la ſécchereſſe de ſes ſujets.

Qu'il me ſoit permis de le dire ; les grands eſprits qui ſont tellement frappés de l'obligation qu'on a aux Anciens, qu'ils imputent à ingratitude d'y trouver quelques défauts, tombent ordinairement dans une eſpéce de contradiction. Ils trouvent d'un côté des raiſons ingénieuſes pour juſtifier les Anciens de ce qu'on leur reproche, tandis que de l'autre ils ſe gardent bien d'imiter ce qu'ils loüent. La reconnoiſſance & l'admi-

ration leur imposent, quand il s'agit des Anciens ; le bon goût & l'exacte raison les éclairent, quand il ne s'agit plus que d'eux-mêmes.

Cet Enthousiasme qu'on exige dans l'Ode, doit briller dès le début même. Elle est opposée en cela à l'usage du Poëme épique, où l'on exige un commencement simple & modeste.

Horace raille le début d'un Poëme de son tems, qui commençoit par ces mots : *Je chanterai la fortune de Priam, & toute la fameuse guerre de Troye.* Monsieur Despréaux condamne aussi ce commencement de l'Alaric :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Et ces deux grands Critiques après avoir donné un exemple du ridicule, proposent pour modéle de la perfection, l'un, le début de l'Odissée : *Muse, raconte-moi les avantures de cet homme, qui après la prise de Troye, vit tant de pays & tant de mœurs différentes* ; l'autre, ce commencement de l'Enéïde : *Je chante cet homme qui contraint de fuir les rivages de Troye, aborda enfin en Italie.*

Mais supposons un moment que ces quatre propositions soient des commencemens d'Ode. Il faudra changer la critique ; & en condamnant celles d'Homere & de Virgile,

comme trop ſimples, propoſer les deux autres, comme le modéle de la pompe qui convient à l'Ode. Pourquoi ce caprice apparent? tâchons de découvrir les raiſons, s'il y en a, d'une oppoſition ſi marquée.

On dit contre les commencemens de Poëme trop enflés, qu'un exorde doit être ſimple, & que cette régle eſt générale: mais ſi elle étoit auſſi générale qu'on le prétend, le début des plus belles Odes ſeroit vicieux, on y promet toujours des miracles. Dira-t-on que ces ſortes d'ouvrages n'ont point d'Exorde? Ils en ont la plûpart, ſi l'on appelle Exorde le commencement d'un ouvrage, lorſqu'on peut l'en ſéparer, ſans en tronquer le véritable ſujet. Il faut donc convenir que ce précepte de la ſimplicité de l'Exorde, ne regarde pas toutes ſortes de Poëſies.

D'un autre côté, pour juſtifier la pompe ordinaire dans le début de l'Ode, on ſe ſert de la comparaiſon d'un Palais, dont le portique doit être riche & ſuperbe. C'eſt Pindare lui-même qui commence la ſixiéme de ſes Odes olimpiques par cette éclatante comparaiſon. Mais ne prendroit-on pas droit de-là d'être moins ſimple dans le commencement du Poëme? & ne peut-on pas lui appliquer la comparaiſon du Palais, du moins auſſi juſtement qu'à l'Ode?

On dira peut-être que le Poëte lyrique

ſe donne la plûpart du tems pour inſpiré ; & qu'ainſi la timide précaution de ne point trop promettre, ne conviendroit pas à ſa ſuppoſition. Mais cette raiſon tombe encore ; car le Poëte épique ne donne pas non plus ſon ouvrage comme un travail humain, mais comme la révélation de quelque Muſe.

Pour moi, je n'imagine qu'une raiſon de la différence dont il s'agit ; c'eſt que le Poëme étant un ouvrage de longue haleine, il eſt dangereux de commencer d'un ton difficile à ſoutenir ; au lieu que l'Ode étant reſſerrée dans d'étroites bornes, on ne court aucun riſque à échauffer d'abord le lecteur, qui n'aura pas le tems de ſe refroidir par la longueur de l'ouvrage. Ainſi un homme qui auroit à faire une longue courſe, devroit ſe ménager d'abord, pour ne pas épuiſer trop tôt ſes forces ; & au contraire celui qui n'auroit à fournir qu'une petite carriére, pourroit par un premier effort augmenter ſa légéreté naturelle, & en achever plus rapidement ſa courſe.

ON voit aſſez par tous ces uſages, que l'Ode tend particuliérement au Sublime. Ainſi les Poëtes lyriques ne ſçauroient s'appliquer avec trop de ſoin à le connoître & à le chercher.

Mais je ne ſçais ſi la nature du Sublime

est encore bien éclaircie. Il me ſemble que juſqu'à préſent on en a plutôt donné des exemples que des définitions. Il eſt néanmoins important d'en fixer l'idée ; car les exemples ne ſont que des moyens de comparaiſon, ſujets à mille erreurs ; au lieu que les définitions font juger des choſes par un principe invariable, ſans avoir recours à des Analogies toujours très-imparfaites.

J'oſerai donc expoſer là-deſſus ma conjecture, qui ne peut être qu'utile, quand elle ne feroit qu'exciter quelqu'un à en trouver le faux, & à lui oppoſer la vérité. Je crois que le Sublime n'eſt autre choſe que le vrai & le nouveau réünis dans une grande idée, exprimés avec élégance & préciſion. J'entens par le vrai, une vérité poſitive, comme dans ces paroles de Moyſe : *Dieu dit que la lumière ſe faſſe, & la lumiére ſe fit* ; ou ſeulement une vérité de convenance & d'imitation, comme dans ce ſentiment d'Ajax :

Grand Dieu, rens-nous le jour, & combats contre nous.

où ſur le caractére de ce Guerrier une fois connu, on voit qu'il a dû penſer ce qu'Homere lui fait dire. J'entens par le nouveau, la nouveauté des choſes en elles-mêmes ; ou du moins celle de la maniére de les ordonner & de les dire.

J'entens enfin par grande idée, les pen-

ſées qui étonnent l'eſprit, ou qui flatent l'orgueil humain.

J'ajoute l'élégance & la briéveté, ſans leſquelles tout cet aſſemblage manqueroit encore ſon effet : mais en les y joignant, où raſſemblera-t-on ces trois qualités que je viens de dire, qu'on n'y ſente auſſi-tôt le Sublime ? Et au contraire, où le ſentira-t-on, ſi quelqu'une de ces qualités manque ?

Tout le monde convient aujourd'hui que ſans le vrai, il ne peut y avoir de ſolide beauté, ni par conſéquent de Sublime. On peut bien ſéduire quelquefois ſans lui; mais l'illuſion ſe diſſipe bientôt, & l'on traite de puérilité, ce que l'on avoit d'abord trouvé grand. Les pointes & les jeux de mots qui avoient été inventés pour ſuppléer au défaut du vrai, ont ceſſé de plaire, dès qu'il a reparu. Il a réuni tous les goûts, ceux même qui ne le connoiſſent pas, le demandent, & n'applaudiſſent qu'à ce qu'ils prennent pour lui.

La nouveauté n'eſt pas moins néceſſaire au Sublime ; car il eſt de ſon eſſence de faire une impreſſion vive ſur les eſprits, & de les frapper d'admiration. Le moyen ſans nouveauté de produire ces grands effets ? ce qui eſt familier à l'eſprit, n'y ſçauroit plus faire qu'une impreſſion languiſſante. Il eſt vrai qu'en remontant au tems & aux

circonſtances, où une choſe ſublime a été dite, on reconnoît bien qu'elle a dû étonner alors ; & on l'admire ſoi-même, en la regardant dans ſon origine : mais l'imitateur qui la répete, ne peut plus que ſurprendre l'eſtime de ceux qui l'ignorent, & qui prennent ſa mémoire pour du génie.

La plûpart des Ecrivains devroient rechercher un peu plus la nouveauté, au péril de donner moins d'Ouvrages. Ils penſent que pour copier ce qu'ont dit de grands hommes, ils ſont eux-mêmes de grands hommes. Mais le Public ne s'y trompe pas comme eux ; & il ſçait mépriſer des Auteurs qui ne lui diſent que ce qu'il a cent fois admiré.

Qu'on ne diſe pas qu'il n'y a plus de penſées nouvelles, & que depuis que l'on penſe, l'eſprit humain a imaginé tout ce qui ſe peut dire. Je trouverois auſſi raiſonnable de croire que la Nature s'eſt épuiſée ſur la différence des viſages, & qu'il ne peut plus naître d'homme à l'avenir qui ne reſſemble préciſément à quelqu'autre qui ait été. L'expérience ne prouve que trop qu'avec cette reſſemblance générale que les hommes conſerveront toujours entr'eux, ils ne laiſſeront pas d'avoir des différences conſidérables. Je crois de même que nos penſées, quoiqu'elles roulent toutes ſur des idées qui nous ſont communes, peu-

vent cependant par leurs circonſtances, leur tour & leur application particuliére, avoir à l'infini quelque choſe d'original.

Les grandes idées ſont encore eſſentielles au Sublime; car ce n'eſt pas aſſez qu'il plaiſe, il doit élever l'eſprit, & c'eſt préciſément cet effet qui le caractériſe. Il faut donc de grands objets & des ſentimens extraordinaires. La deſcription d'un hameau peut bien plaire par la naïveté & la grace; mais Neptune calmant d'un mot les flots irrités, Jupiter faiſant trembler les Dieux d'un clin d'œil; ce n'eſt qu'à de pareilles images qu'il appartient d'étonner & d'élever l'imagination. Pour les ſentimens, on peut bien être touché des plus foibles & de ceux qui nous ſont les plus familiers: mais nous n'admirons que ceux qui ſont au-deſſus des foibleſſes communes, & qui par une certaine grandeur d'ame qu'ils nous communiquent, augmentent en nous l'idée de notre propre excellence.

Au reſte, comme je l'ai dit, c'eſt à l'élégance & à la préciſion à mettre le Sublime dans tout ſon jour. C'eſt même quelquefois la briéveté qui fait la plus grande force des traits qui paſſent pour merveilleux; & il ne faut au contraire qu'un mot ſuperflu pour énerver la penſée la plus vive, & la dégrader du Sublime.

Les Poëtes lyriques doivent ſe faire une

loi de cette précision. Le style diffus peut convenir aux Orateurs : Il leur est permis d'étendre leurs raisons, & de les offrir sous diverses faces, pour suppléer par cette abondance, à ce qui peut échapper aux Auditeurs. On le doit passer quelquefois par la même raison aux Poëtes de Théatre, qui peuvent encore par ce moyen prolonger des mouvemens & des passions agréables. Mais il n'en est pas de même des Odes. Le Poëte y doit compter sur toute l'attention du Lecteur ; & tâcher toujours d'exercer son esprit par un grand sens, que la superfluité des mots ne fasse pas languir.

Que vous ayez réveillé quelque idée, ou quelque image ; si ce que vous ajoutez, ne produit pas un nouvel effet, l'esprit du Lecteur tombe aussi-tôt dans l'inaction, & son oreille même n'est plus flatée de ce qu'il sent d'oisif dans votre ouvrage.

Les Epithétes dans les Poëtes médiocres contribuent beaucoup à cette lâcheté de style ; comme elles sont aux bons Auteurs un moyen de force & de précision. En effet, rien n'abrége tant le discours, & ne multiplie tant le sens, qu'une Epithéte bien choisie : elle tient lieu presque toujours d'une Phrase entiére : elle fait une impression vive & inattenduë ; & outre l'agrément de la briéveté, quelques Lecteurs sentent encore, ce qui fait une partie de leur plaisir, la

peine & le mérite qu'il y a de s'exprimer aussi heureusement, malgré toute la contrainte des Vers.

Je sçais bien qu'en outrant cette briéveté, on devient nécessairement obscur, & qu'un Poëte tombe d'autant plus aisément dans ce défaut, que ce qu'il a dit, réveillant en lui l'idée de ce qu'il a voulu dire, il supplée toujours au défaut de son expression, sans s'appercevoir qu'elle ne suffit pas par elle-même, à exprimer toute sa pensée.

Le meilleur reméde à cela est de consulter des oreilles sçavantes, sans trop s'inquiéter pour satisfaire ceux à qui la langue & les idées Poëtiques ne sont pas assez familiéres; car enfin un Poëte ne prétend parler qu'aux gens d'esprit; & à moins que d'en dire trop pour eux, il n'en dira jamais assez pour les autres.

Voilà les réflexions que j'ai faites sur ce qui peut convenir à l'Ode; sur-tout à l'Ode héroïque. J'ai travaillé d'après ces idées le plus exactement que j'ai pû; & je soûmets également à la décision des Sçavans, & les réflexions & l'ouvrage.

JE dois présentement parler des Auteurs que j'ai eu la hardiesse d'imiter, pour donner une foible idée des Odes Grecques & Latines. J'ai choisi les Poëtes les plus cé-

lébres dans ce genre, Anacréon, Pindare & Horace. Ils avoient tous trois un génie fort différent; & je vais tâcher d'en faire connoître la diverſité, en rendant raiſon des moyens que j'ai pris pour imiter leurs Ouvrages.

Du caractére dont Anacréon ſe peint dans ſes Odes, on ne devoit pas attendre de lui d'autres ouvrages que ceux qu'il nous a laiſſés. Il aimoit paſſionnément le plaiſir; & comme il n'imaginoit rien pour l'homme au delà de la vie préſente, il en mettoit le bon uſage à en conſacrer tous les inſtans à la volupté. La Pareſſe eſt une ſuite naturelle de ce principe; ainſi Anacréon qui vivoit conſéquemment, ne ſe fatiguoit pas à méditer ni à arranger de longs ouvrages; il ſe contentoit de mettre en œuvre quelques idées qui s'offroient d'elles-mêmes, & qui s'arrangeoient peut-être encore par ſentiment plus que par réflexion. Partagé qu'il étoit entre l'amour & la bonne chere, il n'a preſqu'écrit que pour nous le dire. Le Plaiſir étoit ſon occupation: la Lyre n'étoit que ſon délaſſement.

Un Auteur de ce caractére ne fournit pas d'ordinaire de gros volumes, mais ſouvent auſſi ce qu'il donne en a l'air moins inégal & plus naturel. Telles ſont les Odes d'Anacréon; courtes, ſa pareſſe n'en eût pas ſouffert d'autres; naïves, il n'écrivoit que ce

qu'il ſentoit ; toujours remplies de tour & d'élégance, il attendoit les momens heureux de ſon imagination, & ne faiſoit proprement qu'obéir à ſon génie.

La plûpart de ſes Odes ſont de petites chanſons qui paroiſſent dictées par l'Amour & par Bacchus. On les a aſſez heureuſement imitées de nos jours, & peut-être ſans deſſein ; car comme chaque paſſion a ſon génie, ſes tours & ſes expreſſions, l'amour & la bonne chere peuvent encore inſpirer aujourd'hui ce qu'Anacréon penſa de ſon tems : & je crois qu'en effet nous avons beaucoup de chanſons de ſon goût, dont les Auteurs n'ont jamais lû leur prétendu modéle.

Pour moi, j'ai tâché véritablement de lui reſſembler dans les Odes que j'appelle Anacréontiques ; j'ai voulu y donner une idée de ſon eſprit, de ſes mœurs & même de ſon ſtyle. Je me ſerois peut-être contenté pour cela de traduire quelques-unes de ſes Odes, ſi elles n'étoient déja toutes traduites par des Auteurs que je reſpecte, & que je ne me ſerois pas flaté d'égaler. J'ai mieux aimé, pour faire au moins quelque choſe de nouveau, imaginer quelques fictions du genre de celles d'Anacréon, les traiter à ſa maniére, & chercher ſelon mes forces, cette douceur & cette facilité de ſtyle, qui ſont un de ſes plus grands charmes.

Chacune de mes Odes a un rapport particulier à quelqu'une de celles d'Anacréon. Par exemple, il ſouhaite dans une des ſiennes de devenir tout ce qui ſert à ſa maitreſſe : j'en fais une, où je ſouhaite d'être tout ce qui plaît à une maitreſſe que j'imagine exprès pour cela ; car ſans maitreſſe, le moyen d'imiter Anacréon ?

Il décrit pluſieurs ſonges agréables, malheureuſement interrompus : pour l'imiter, je ſubſtitue à la narration la choſe même, & je me ſuppoſe dans l'illuſion d'un ſonge qu'on détruit en me réveillant. Il dit dans ſa premiére Ode que ſa Lyre ne veut chanter que les Amours, & il raconte que, quoiqu'il l'eût remontée de cordes nouvelles pour chanter les actions des Héros, elle ne rendoit cependant que d'amoureux accords. J'exécute ce qu'Anacréon raconte, & en voulant célébrer la gloire de Mars, je me laiſſe inſenſiblement entraîner à une digreſſion ſur ſes amours avec Vénus, d'où je ne puis revenir au ſujet que je m'étois propoſé.

C'eſt ainſi que je tâche de reſſembler à Anacréon : j'ai imité même juſqu'à ſa morale & à ſes paſſions que je déſavoüe. J'avertis que dans ces Odes Anacréontiques, je parle toujours pour un autre, & que je ne fais qu'y joüer le perſonnage d'un Auteur, dont j'envierois beaucoup plus le

tour & les expreſſions que les ſentimens.

J'ai voulu donner auſſi une idée de Pindare dans les Odes que j'ai imitées de lui. C'eſt un caractére tout différent de celui d'Anacréon, des ſentimens religieux, l'éloge conſtant de la vertu, une aigre cenſure des vices, de l'élevation dans les penſées, de l'énergie & ſouvent même de l'excès dans l'expreſſion. Voilà les traits principaux de Pindare; voilà ce qui lui a acquis la primauté entre les Poëtes lyriques. Les Sçavans, de ſiécle en ſiécle, lui ont confirmé cet honneur; & l'on ne peut ſans témérité réſiſter à tant de ſuffrages ajoutés à l'admiration de ſes contemporains.

Il eſt vrai qu'aujourd'hui peu de gens ſont capables de l'étudier dans ſa langue; que ceux même qui le liſent dans la traduction latine, avoüent la plûpart ingénument, qu'ils ne le trouvent pas encore trop intelligible, & que nos plus habiles Ecrivains auroient peine à en faire une traduction françoiſe, exacte & en même tems agréable.

Mais cette difficulté n'eſt pas tout-à-fait la faute de Pindare. L'obſcurité de ſes penſées s'eſt accrüe à meſure que les circonſtances qui y avoient rapport, ſe ſont effacées, ou que ſa langue eſt devenuë moins familiére. Ces longues digreſſions qu'on lui a tant reprochées, étoient, comme je l'ai

déja fait voir, l'inconvénient inévitable de ses sujets; & d'ailleurs les fables qu'il y racontoit des Dieux, intéressoient alors les peuples autant qu'elles nous sont aujourd'hui indifférentes.

Ces Figures quelquefois si excessives, ces maniéres de parler aussi obscures qu'emphatiques, étoient du goût de son siécle. Les Grecs les affectoient sur-tout dans leurs dithyrambes: ce qui fit naître ce Proverbe: *cela s'entend moins qu'un dithyrambe.* On prétend même qu'Aristophane a voulu railler ces Poëtes, & particuliérement Pindare, dans cet endroit où il fait dire à Socrate, en parlant des nuées: *Ce sont elles qui nourrissent les Philosophes, les Médecins, les Devins, les Amans & les Poëtes lyriques.* Mais enfin, autant qu'on le peut, il faut distinguer dans les Auteurs les défauts de leur tems d'avec leurs défauts particuliers.

Pour donner une idée de Pindare avec moins de risque d'ennuyer, j'ai substitué des Héros de nos jours aux Vainqueurs des jeux olympiques, & la flûte que nous connoissons, à celle que décrit Pindare, & qui n'est plus en usage.

J'ai développé quelquefois ses pensées; & j'y ai ajouté quelques transitions, pour ne pas trop heurter notre goût. A cela près, j'ai conservé autant que j'ai pû ses idées, son

ordre, son esprit de narration, la hardiesse de son style, & quelquefois son excès, surtout dans l'Ode où je le fais parler lui-même, & dont je ne dis rien ici pour ne pas répéter l'argument qui la précéde.

Horace est le premier, comme il le dit lui-méme, qui ait fait entendre aux Latins la Lyre des Grecs; il pouvoit dire encore qu'il l'avoit perfectionnée; personne ne lui eût contesté cette gloire.

Il avoit sur l'avenir les mêmes principes qu'Anacréon, qu'il a peut-être un peu trop rebattus dans ses Odes: mais il avoit en même tems un naturel heureux, soutenu de la meilleure éducation; & à la réserve de certains penchans qui à la honte de son pays & de son siécle n'y étoient pas aussi odieux qu'ils auroient dû l'être, on peut regarder Horace comme un des plus honnêtes hommes de l'Antiquité. Il avoit l'esprit étendu, varié, délicat & fleuri. Né également pour la satyre & pour la loüange, ses railleries pénétroient d'autant plus qu'elles étoient moins grossiéres; & ses loüanges dégagées de cet air de flaterie qui rebute, pouvoient plaire même à ceux à qui elles ne s'adressoient pas.

Exact & riche dans ses descriptions, il y mêle toujours de ces traits naïfs qui mettent presque les objets sous les yeux. Enjoüé dans sa morale, il instruit d'ordinaire sans

paroître y penser ; & hors quelques occasions où il s'emporte contre les vices des Romains avec la véhémence d'un Censeur, ses préceptes sont toujours accompagnés d'un agrément qui ne contribue pas peu à les faire goûter. Enfin Horace a presque traité tous les sujets, toujours d'une maniére nouvelle, avec des figures & des expressions également heureuses & hardies.

J'ai osé traduire quelques-unes de ses Odes, où je serai demeuré sans doute fort au-dessous de mon original : mais comme il n'y en a point encore de traduction publique en vers François, qu'il n'en a couru de tems en tems dans le monde que de simples imitations, & même la plûpart en vers irréguliers, je me suis encore laissé gagner à la nouveauté.

J'ai donc traduit cinq de ses Odes en strophes réguliéres, où j'ai tâché de rendre toutes ses idées, presque toujours dans le même nombre de vers, qu'elles sont rendues dans l'original. J'ai étendu quelquefois ses fables, & fait entrer, pour ainsi dire, le commentaire dans le texte ; parce que ce qui s'entendoit à demi mot du tems d'Horace, n'est pas aujourd'hui aussi connu ; & il me semble que dans une traduction où l'on veut plaire, le traducteur doit suppléer ainsi à la distance des tems, & tâcher toujours de rendre l'équivalent, aussi bien pour les faits que pour les pensées.

C'eſt par cette raiſon que je n'ai pas traduit littéralement l'endroit de l'Ode à Mécénas, où Horace parle des Lapites, de l'yvreſſe d'Hylée & de la révolte des Géans. J'ai ſuivi une excellente remarque de Monſieur Dacier. Il prétend que toutes ces fables qu'Horace raſſemble ne ſont qu'une alluſion aux guerres civiles, à la défaite d'Antoine & aux victoires d'Auguſte, ſans quoi le Poëte n'auroit pas eu raiſon de confondre ces fables avec des événemens de la République, & de les propoſer enſemble à Mécénas comme le ſujet de ſon hiſtoire. Le ſens caché d'Horace s'entendoit aiſément par les Romains, & ce détour même rendoit la loüange beaucoup plus délicate, & faiſoit une véritable beauté; mais aujourd'hui il n'y a plus dans les paroles d'Horace que l'apparence d'un contre-tems; ainſi j'ai cru devoir mettre à la place de l'alluſion, les choſes qu'elle faiſoit penſer, afin de rendre ma traduction auſſi claire que l'Ode pouvoit l'être du tems d'Horace.

J'ai pris encore en quelqu'autre endroit la liberté de changer le tour & la penſée d'Horace, pour un ſens qui m'a paru plus agréable. Voilà un aveu un peu téméraire; mais on nous doit pardonner ces hardieſſes, pourvû qu'elles ne ſoient pas fréquentes. Rien ne refroidit tant le génie qu'un reſpect ſuperſtitieux pour l'original. Il eſt cauſe ordinairement

dinairement

dinairement qu'un traducteur idolâtre, pour vouloir rendre trop exactement toutes les beautés de son Auteur, n'en rend en effet aucune; car il est impossible, sur-tout en vers, que toutes les circonstances d'une pensée passent avec un bonheur égal d'une langue dans une autre. Il faut opter. On doit quelquefois négliger les mots les moins importans, pour enchérir, s'il se peut, sur les essentiels, afin de rendre par ces compensations, plutôt le génie & l'agrément général, que le détail scrupuleux des phrases, toujours languissant & sans grace. C'est par-là qu'un Traducteur peut être excellent; c'est par-là qu'un Lecteur équitable doit juger de son mérite.

Il m'a paru, en examinant les Odes d'Horace, qu'il ne connoissoit pas, non plus que les Grecs ses modéles, ou pour mieux dire, qu'il négligeoit aussi bien qu'eux un art que les Lyriques modernes ont observé, & dont ils ont abusé même assez souvent; c'est d'arranger tellement ses pensées dans chaque strophe, qu'il y ait une gradation de sens, & qu'elles finissent toujours par ce qu'il y a de plus vif, & de plus ingénieux.

L'abus de cette méthode a produit les pointes, où l'on ne cherchoit qu'à surprendre & à éblouïr l'esprit; mais aussi en la négligeant, on perd un des plus surs moyens

de plaire. Une bonne chose ne le paroît presque pas après une meilleure ; au lieu qu'en changeant d'ordre, elles font l'une & l'autre leur impression ; & l'esprit parvenu ainsi par degrés à un sens complet & digne de son attention, se repose naturellement, avant que de passer à un autre.

C'est ce repos que suppose la séparation des strophes ; & l'on comprend assez par-là qu'il y faut autant que l'on peut, & sans préjudice du bon sens, ménager une espéce de chûte capable de causer quelque surprise, & de donner quelque exercice à l'esprit.

C'est dans cette vûë que j'ai osé prêter quelques vers à Horace, pour fermer les strophes un peu plus à notre maniére : car comme je l'ai déja dit, toujours attentif à s'exprimer proprement & avec délicatesse, il ne s'embarrassoit pas d'ailleurs de cette gradation dont je parle ; il ne finissoit pas même toujours son sens avec la strophe, & il étoit obligé d'enjamber sur la suivante.

J'ai peine à croire que ce ne fût pas-là un vrai défaut ; car la mesure de chaque strophe avoit sans doute été ordonnée pour l'agrément, & cette mesure étoit violée, lorsqu'un sens suspendu obligeoit d'y ajouter de nouveaux nombres ; ou si l'on ne faisoit aucune violence à la mesure, ce devoit être une fatigue pour l'esprit de se sentir arrêté

ſur un ſens interrompu. Ce qui me confirme dans ma penſée, c'eſt qu'Horace eſt plus retenu ſur cet uſage, qu'il ne l'auroit été, s'il l'eût cru ſans conſéquence.

Je n'ai rien dit de Sapho ni d'Alcée, parce que leur caractére eſt déja aſſez peint dans une des Odes que j'ai traduites d'Horace. Ainſi il ne me reſte qu'à dire un mot de l'Ode Françoiſe, & des Auteurs qui ont acquis le plus de réputation dans ce genre.

JE ne remonterai que juſqu'à Ronſard; peut-être eſt-ce déja trop. Ses ouvrages ne ſont plus lûs, & je ne crois pas que beaucoup de gens veuillent juger par leurs yeux de ce que j'en vais dire.

Cependant j'oſerai avancer qu'il a imité Pindare, en homme qui connoiſſoit ſon modéle; juſques-là que ce qu'il emprunte d'Horace devient Pindarique entre ſes mains. On retrouve par-tout dans ſes Odes ces images pompeuſes, ces graves ſentences, ces métaphores & ces expreſſions audacieuſes, qui caractériſent le Poëte Thébain. Il paroît même aſſez ſaiſi de cet Enthouſiaſme qui entraînoit Pindare; & le mauvais ſuccès de l'imitateur vient moins d'avoir mal ſuivi ſon modéle, que de n'avoir pas connu le génie de la Langue Françoiſe.

Ronſard ne laiſſa pas d'être l'admiration

de son siécle: mais sa gloire ne lui survêcut gueres, & il est enfin tombé dans un oubli, dont il n'y a pas d'apparence qu'il se relé-ve. Il est vrai que Pindare eut à peu près la même fortune; & au rapport d'Athenée, du tems d'Eupolis le Comique qui vivoit cent ans après ce Poëte, sa muse étoit déja tombée dans le mépris; mais elle reprit bientôt l'Empire, que personne depuis n'a osé lui contester.

Il n'y a pas lieu d'espérer une pareille révolution pour Ronsard; & d'autant moins, qu'il a été suivi d'un Poëte pour qui le bon goût a réuni tous les suffrages, & plus digne sans comparaison de servir de modéle à l'Ode Françoise.

Malherbe nous a fait connoître dans les siennes le prix des pensées raisonnables, & des expressions propres & naturelles; car pour ne pas entrer dans un trop grand détail, je laisse Mainard & Racan, quoique dans les Odes du dernier il y ait beaucoup de noblesse; & dans celles de l'autre beaucoup de netteté. C'est en quoi sur-tout excella Malherbe. Son sens se présente de lui-même; & le tour heureux de ses phrases met pour l'ordinaire sa pensée dans tout son jour.

Quoique nourri des beautés des Anciens, il en a rarement paré ses ouvrages: content de s'en être servi à se perfectionner le goût,

il ſemble avoir ſongé dans la ſuite à les égaler plutôt qu'à les imiter. Ses deſcriptions ſont vives, ſes comparaiſons juſtes & choiſies, ſes figures variées ; mais il ne s'en permet jamais de trop hardies ; & ſage juſques dans ſes emportemens, comme l'a dit un grand Critique, il a preſque toujours fait voir qu'on peut être raiſonnable, ſans être froid.

Je ſuis ſurpris cependant qu'après ſes Stances ſur les larmes de ſaint Pierre, imitation où il paroît adopter avec plaiſir les mauvaiſes pointes de ſon original, il ait pû revenir ſi-tôt au judicieux & au vrai. Je ſçais bien que dans ſes Stances amoureuſes, il en eſt encore ſorti plus d'une fois ; mais l'amour étoit alors, & a été long-tems après, l'écueil des Poëtes. Au lieu de ſentimens naturels, ils n'employoient que des penſées ſubtiles & tirées qui n'éffleuroient pas ſeulement le cœur. Voiture même n'eſt plus Voiture dans ſes lettres amoureuſes. Les Auteurs de ſon tems ne ſçavoient que donner la préférence à leurs maitreſſes ſur l'Aurore & ſur le Soleil ; preſque tous les Ouvrages de Poëſie rouloient ſur cette ſeule idée ; & je ne comprens pas comment on a pû remanier tant de fois une penſée qui devoit ennuyer dès la premiére.

Malherbe en matiére d'amour, dit ſouvent des choſes auſſi outrées. Je déſeſpére

de l'atteindre dans ses Odes héroïques ; mais je ne voudrois pas l'imiter dans ses Odes amoureuses : car j'appelle Odes ce qu'il n'a appellé que Stances. Il croyoit apparemment que l'Ode ne convenoit qu'à de grands sujets.

On pourroit encore reprocher à Malherbe un défaut qui lui est commun avec la plûpart des Auteurs : c'est de s'être loüé lui-même aussi fortement qu'il méritoit d'être loüé par les autres. Cet usage a commencé avec les Poëtes, & on diroit qu'ils se sont copiés depuis les uns les autres, pour célébrer leur mérite & se couronner de leur propre main. Ils félicitent le siécle qui les a vû naître ; ils joüissent d'avance de l'admiration de la postérité, & leurs ouvrages ne craignent que les ruïnes du monde. Cela est presque devenu le style de l'Ode : les bons & les mauvais Auteurs l'employent également ; & moi-même, à proportion, je suis tombé là-dessus dans les plus grands excès. Mais je reconnois de bonne foi ma faute ; & je tâcherai à l'avenir de faire mieux, & de m'en piquer moins.

A en juger de sens froid, je ne sçaurois croire que l'orgueil soit une bienséance de la Poësie. S'il met quelque feu dans un ouvrage, & s'il fait regarder à de certaines gens les Poëtes comme des hommes inspirés, il les avilit à des yeux plus philoso-

phes, qui les regardent comme des fous yvres de leur art & d'eux-mêmes. Si cependant le mérite peut excuser ce defaut, Malherbe est assez justifié, puisque tout le monde est convenu avec lui de la perfection de ses vers : mais sa gloire en seroit-elle moins grande, quand on ne le compteroit pas lui-même au nombre de ses Admirateurs ?

De quelque beauté pourtant que fussent les vers de Malherbe, ils ne laissérent pas de donner encore beaucoup de prise à la critique. L'Académie examina ses Stances pour le Roi allant en Limosin : il n'y en eut qu'une qu'elle admira toute entiére. Les autres furent toutes convaincuës de quelques défauts ; & rien ne prouve mieux, dit M. Pélisson, que les vers ne sont jamais achevés.

J'avois intérêt de rapporter cette circonstance ; & je voudrois en effet que le Lecteur s'en souvînt à chaque faute qu'il remarquera dans mes Odes ; il en feroit plus disposé à me faire grace.

Eh ! le moyen que la mesure des vers, la tyrannie de la rime, jointe sur-tout à la contrainte de l'Ode, ne nous arrachent quelquefois un mot que nous sentons bien n'être pas le plus juste, mais que nous nous pardonnons en faveur de quelque beauté que nous serions obligés de sacrifier avec lui ?

C'eſt la meilleure excuſe que je puiſſe donner à des perſonnes que j'honore & qui m'ont fait des critiques judicieuſes, dont je n'ai pû profiter. J'oſe les aſſûrer que ce n'eſt ni obſtination, ni pareſſe ; mais l'impuiſſance du Poëte, & peut-être auſſi celle de l'Art.

Au reſte je ne ferai point ici d'avance l'apologie de mes Odes ; le Public n'en jugeroit pas plus favorablement. Je n'ai à le prévenir que ſur deux choſes.

La premiére eſt une contradiction apparente ſur la fin du Poëme épique, entre mon Ode du Parnaſſe & cette diſſertation même. J'ai avancé au commencement de ce diſcours que le Poëme n'avoit eſſentiellement d'autre fin que de plaire ; au lieu que dans l'Ode je lui ſuppoſe le deſſein d'inſtruire. Mais il s'agiſſoit là de célébrer les Muſes, j'y devois adopter des préjugés qui leur ſont honneur ; ajoutez que la choſe eſt quelquefois véritable, & qu'il y a des Poëmes où l'on s'eſt propoſé l'inſtruction. Mais j'ai dû dire ici les choſes précifément comme elles ſont, ou du moins comme je les penſe.

La ſeconde choſe ſur laquelle j'ai à prévenir le Lecteur, eſt mon audace Poëtique dans l'Ode de l'Emulation. Quelques gens pourroient croire d'abord que j'y manque de reſpect aux Anciens, & j'avoüe que

cela me siéroit moins qu'à aucun autre. Mais qu'on y prenne garde, je me tiens toujours dans de justes bornes : je releve les obligations qu'on a aux Anciens, & je me contente d'animer les Modernes à une émulation que je crois nécessaire, & sans laquelle le génie refroidi se contenteroit toujours du médiocre.

J'évite même d'entrer dans cette question si fameuse qui a fait une espéce de schisme dans les lettres. Je laisse à décider aux Sçavans, qui l'emporte des Anciens ou des Modernes. Ma hardiesse ne va qu'à poser pour principe la possibilité de surpasser nos maîtres ; & il me semble qu'on est enfin parvenu à en convenir : mais quand cette idée seroit aussi fausse qu'elle est vraie, l'illusion ne laisseroit pas d'avoir encore ses avantages. On fera toujours d'autant plus d'efforts pour atteindre les Anciens, qu'on désespérera moins de les passer.

Je conviens que qui ne sçait pas les admirer où ils sont admirables, n'écrira jamais rien que de médiocre. Aussi n'est-ce pas contre une admiration éclairée que je m'éleve, mais contre un sentiment aveugle que l'on s'impose sur la foi d'autrui, qui ne discerne point comment & jusqu'où les choses sont belles, & qui prodigue aux défauts mêmes les éloges qui ne sont dûs qu'aux vraies beautés. En un mot ce n'est point un

préjugé légitime que je condamne, c'est un *joug* que je secouë ; & j'ai cru que cette expression devoit lever seule tous les scrupules.

Qu'on me pardonne encore cette réflexion : ce qui choque le plus les partisans des Anciens dans le jugement qu'on porte en faveur des Modernes, c'est l'orgueil qu'ils en croyent la source. Ils regardent ceux qui portent ce jugement comme idolâtres d'eux-mêmes, & s'attribuant, au mépris des Anciens, une force de raison & une supériorité de génie, qu'ils n'avoient pas. Tant pis pour ceux qui se séduiront si grossiérement : pour moi je comprens qu'on peut être modeste, en espérant de passer les Anciens. Il resteroit encore assez de raisons de l'être pour ceux qui les passeroient en effet. Nous avons un avantage qui manquoit aux Anciens, puisqu'ils sont nos maîtres, & qu'ils n'en ont pas eu, du moins d'aussi parfaits. Un génie médiocre, formé sur leurs exemples, peut tenir lieu du génie excellent qu'ils ont eu sans autre secours ; & enfin la perfection des ouvrages pourroit être de notre côté, que l'avantage du mérite personnel seroit encore du leur. L'émulation peut donc subsister avec la modestie, & je demande seulement qu'on nous la permette à cette condition.

Je n'ai rien à dire sur mes autres Odes,

ſinon que je les ai arrangées pour la variété. Ainſi je finis en me faiſant honneur auprès du Public, du ſuccès qu'ont déja eu pluſieurs des Ouvrages que je lui offre. Le Parnaſſe, les Fanatiques, Aſtrée, l'Homme, le Poëme des Apôtres, & celui du Plaiſir ſont déja connus par le jugement qu'en a porté l'Académie des Jeux Floraux ; & l'Ode de la Gloire & du Bonheur du Roi dans les Princes ſes enfans, & celle de la Sageſſe du Roi ſupérieure à tous les événemens, ont auſſi pour elles le jugement de l'Académie Françoiſe. Les ſuffrages de Juges auſſi éclairés entraînent toujours l'approbation générale. Je crains cependant d'être l'exception de cette régle.

Je mets à la ſuite de mes Ouvrages deux Odes Françoiſes où l'on me louë, & quelques traductions Latines où l'on m'embellit. Il y a un air de vanité à expoſer ainſi au Public des témoignages ſi flateurs pour moi ; & c'eſt là-deſſus que j'ai cru devoir me juſtifier.

Je ne prétens point me défendre d'une ſenſibilité raiſonnable : j'ai tâché d'y réduire les premiers mouvemens que m'auroient pû cauſer des éloges exagérés ; & c'eſt dans cette diſpoſition jointe à la reconnoiſſance, que je les imprime. La plûpart ont déja couru dans le monde. On pourroit m'accuſer d'une indifférence ſuperbe, ſi j'évitois de

m'en faire honneur. Peut-être même jugera-t-on sur ces Ouvrages, que jai eu moins à combatre la crainte de paroître vain, que celle d'être effacé par ceux qui me loüent. C'est un risque que je cours avec plaisir; & la reconnoissance d'un Auteur ne sçauroit gueres aller plus loin.





LE *DEVOIR.*

ODE

AU ROI.



UI, Grand Roi, je cede à mon zéle ;
C'eſt à lui de me ſoûtenir :
J'oſe encor plus hardi qu'Apelle,
Peindre LOUIS à l'avenir.
J'ai cru que les Muſes laſſées,
Sur tes vertus tant retracées,
N'avoient plus rien à nous dicter ;
Mais celle qu'aujourd'hui j'écoute,
Me montre une nouvelle route,
Où mon ardeur va m'emporter.



Qu'au bruit de tes Armes terribles,
D'autres étonnent l'Univers;
Tes faits guerriers, tes ſoins paiſibles,
Ne ſont point l'objet de mes vers.
Je peins cette ame plus qu'humaine,
Sur qui la Raiſon ſouveraine
Exerça toujours ſon pouvoir;
Et d'un cœur qu'inſtruit la Prudence,
Cette héroïque Indifférence,
Que détermine le Devoir.



On a vû d'heureux Téméraires
Affronter les fureurs de Mars;
On a vû des Rois débonnaires
Protéger Thémis & les Arts:
Le Devoir étoit-il leur guide?
D'un ſang pareſſeux ou rapide,
Ils ſuivoient les impreſſions;
Et malgré l'erreur où nous ſommes,
Souvent les vertus des Grands-hommes
N'ont été que des paſſions.



L'ardeur d'une gloire frivole,
Quelquefois enflâme un grand cœur;
Alors la paſſion s'immole
Au vain phantôme de l'Honneur;
Yvres d'une douce fumée,
Notre amour pour la Renommée,
Nous arrache plus d'un effort:
La ſoif de l'Eſtime future,
Peut même, malgré la Nature,
Prêter des charmes à la Mort.



Ce n'eſt pas là l'impure ſource
De tes vertus, ni de tes faits;
Vanté du Midi juſqu'à l'Ourſe,
Ce bruit ne t'occupa jamais:
Tu ne ſuis l'orgueil, ni la haine,
Comme ces vains Héros * qu'Hélene
Attira ſur le Simoïs;
Et l'avenir le plus ſévere,
Dans ce que LOUIS a dû faire,
Verra l'hiſtoire de LOUIS.

* Achille & Agamemnon



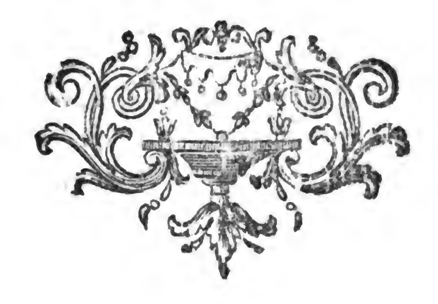
En vain Rivale de Bellone,
La Paix t'étale ſes appas ;
Si-tôt que le Devoir l'ordonne,
La France enfante des ſoldats.
Pallas te prête ſon Egide :
Tu ſçais ſage autant qu'intrépide ;
Combattre & protéger les Rois :
Sans témérité, ſans allarmes,
Tu comptes pour prendre les armes,
Non tes ennemis, mais tes droits.



Mais au mépris de la victoire,
Et malgré ſes dons prodigués,
A peine du ſein de ta gloire,
Vois-tu tes ſujets fatigués ;
De l'Olive tu ceins leurs têtes,
Tu rachetes de tes conquêtes,
L'amour de l'ennemi domté :
Tandis que ton Peuple moins ſage,
Privé du prix de ton courage,
Murmure contre ta bonté.



Pourſuis, fais les plus grands prodiges,
Par un principe encor plus grand ;
Puiſſe marcher ſur tes veſtiges,
Tout Roi paiſible ou conquérant.
Aux cœurs que leur penchant domine,
Fais aimer cette loi divine,
Que les Rois doivent reſpecter ;
Et négligeant juſqu'à l'eſtime,
Que ton exemple magnanime
Les inſtruiſe à la mériter.



ASTRÉE.

ODE

A SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS.

TOI que la loüange importune,
Qui ne veux que la mériter ;
PRINCE, plus grand que ta fortune,
Un moment daigne m'écouter.
ASTRE'E, elle-même m'inspire
L'hommage que te rend ma Lyre,
Elle a décidé de mon choix :
Elle veut qu'en toi je révére
Un cœur grand, modeste & sincére,
Tel qu'elle en formoit autrefois.



DESCEND du ciel, divine ASTRÉE;
Ramene-nous ces jours heureux,
Où des Mortels ſeule adorée,
Seule tu comblois tous leurs vœux.
Mais ſous tes ſaintes loix, croirai-je
Que l'homme ait eu le privilége
De fixer jadis les plaiſirs?
Ou ce Régne ſi favorable,
N'eſt-il qu'un phantôme agréable,
Né de nos impuiſſans déſirs.



La Terre féconde & parée,
Marioit l'Automne au Printemps;
L'ardent Phœbus, le froid Borée
Reſpectoient l'honneur de ſes champs:
Par-tout les dons brillans de Flore,
Sous ſes pas, s'empreſſoient d'éclore,
Au gré du Zéphyr amoureux?
Les moiſſons inondant les plaines,
N'étoient ni le fruit de nos peines,
Ni le prix tardif de nos vœux.



Mais pour le bonheur de la vie,
C'étoit peu que tant de faveurs;
Thrésors bien plus dignes d'envie,
Les vertus habitoient les cœurs:
Peres, Enfans, Epoux sensibles,
Nos devoirs, depuis si pénibles,
Faisoient nos plaisirs les plus doux;
Et l'Egalité naturelle,
Mere de l'amitié fidéle,
Sous ses lois nous unissoit tous.



Pourquoi fuis-tu, chere Innocence?
Quel destin t'enleve aux mortels?
Avec la Paix & l'Abondance,
Disparoissent tes saints autels:
Déja Phœbus brûle la terre;
Borée à son tour la resserre;
Son sein épuise nos travaux:
Sourde à nos vœux qu'elle dédaigne,
Il faut que le soc la contraigne
De livrer ses biens à la faulx.



Chacun du commun héritage,
Avide, sépara ses champs;
Et ce fut ce premier partage,
Qui fit les premiers mécontens.
Contre l'air variant sans cesse,
Le Besoin pere de l'Adresse,
Eleva les murs & les toits;
Et pour tout reste de justice,
L'homme contre son propre vice,
Forma le frein honteux des loix.



Aux cris de l'Audace rebelle,
Accourt la guerre au front d'airain;
La rage en ses yeux étincelle,
Et le fer brille dans sa main:
Par le faux honneur qui la guide,
Bientôt dans son art parricide,
S'instruisent les peuples entiers;
Dans le sang on cherche la gloire,
Et sous le beau nom de victoire,
Le meurtre usurpe les lauriers.



Que vois-je ? en une frêle barque,
Quels inſenſés fendent les eaux !
A ce ſpectacle, en vain la Parque
S'arme de ſes mortels ciſeaux ;
En vain ſe ſouleve Neptune,
Et par une ligue commune,
Tous les vents ont troublé les airs,
Malgré la foudre qui l'effraye,
L'avarice obſtinée eſſaye,
De domter les vents & les mers.

C'eſt toi, Furie inſatiable,
Qui mets le comble à tous nos maux ;
Par toi, l'Eſpoir infatigable
Embraſſe les plus durs travaux.
Du ſein de la terre entr'ouverte,
Chers inſtrumens de notre perte,
L'argent & l'or ſont arrachés ;
On les tire de ces abîmes,
Où ſage & prévoyant nos crimes,
La Nature les a cachés.



Fureur, Trahiſon mercénaire,
L'Or vous enfante, j'en frémis !
Le frere meurt des coups du frere,
Le pere de la main du fils !
L'Honneur fuit, l'Intérêt l'immole;
Des loix que par-tout on viole,
Il vend le ſilence, ou l'appui;
Et le crime ſeroit paiſible,
Sans le remords incorruptible
Qui s'éleve encor contre lui.



Viens calmer ce déſordre extrême,
Aſtrée, exauce mes ſouhaits;
Je cherche l'homme en l'homme même;
Il a perdu ſes plus beaux traits;
Qu'à ton retour tout ſe répare,
Des cœurs que l'intérêt ſépare,
Viens reſſerrer les doux liens;
Et ſans la premiére abondance,
Rens-nous ſeulement l'innocence,
Elle tient lieu de tous les biens.



LE
PARNASSE.
ODE
A MONSEIGNEUR
LE CHANCELIER.

QUELLE est cette fureur soudaine !
Le mont sacré m'est dévoilé ;
Et je vois jaillir l'Hypocréne,
Sous le pied du cheval aîlé.
Un Dieu, car j'en crois cette flâme
Que son aspect verse en mon ame,
Dicte ses loix aux chastes Sœurs ;
L'immortel laurier le couronne,
Et sous ses doigts sçavans résonne
Sa Lyre Maîtresse des cœurs.



De

De la ſuperbe (*a*) Calliope,
La trompette frape les airs.
Que vois-je ! elle me dévelope
Les ſecrets du vaſte Univers.
(*b*) Les Cieux, les Mers, le noir Cocyte ;
L'Elyſée où la paix habite,
A ſon gré s'offrent à mes yeux.
(*c*) Sa voix enfante les miracles,
Et pour triompher des obſtacles,
Diſpoſe du pouvoir des Dieux.



Sous ces myſtérieux prodiges,
Muſe, tu caches tes leçons ;
(*d*) Tu nous inſtruis, tu nous corriges,
Par tes héroïques chanſons.
L'Homme trop ami du menſonge,
Souvent ſéduit par un vain ſonge,
Du vrai ne ſent pas la beauté ;
Mais malgré ce penchant coupable,
Tu ſçais ſous l'appas de la Fable,
Lui faire aimer la vérité.

(*a*) Le Poëme épique.
(*b*) Les deſcriptions.
(*c*) Le merveilleux.
(*d*) La fin du Poëme épique.



Melpoméne (*a*) les yeux en larmes,
De cris touchans vient me fraper;
Quel art me fait trouver des charmes
Aux pleurs que je ſens m'échaper?
La Pitié la ſuit gémiſſante,
La Terreur toujours menaçante,
La ſoûtient d'un air éperdu.
Quel infortuné faut-il plaindre?
Ciel! quel eſt le ſang qui doit teindre
Le fer qu'elle tient ſuſpendu?



Mais tes ris, aimable (*b*) Thalie,
Me détournent de ces horreurs;
D'un ſiécle en proye à la folie,
Tu peins les ridicules mœurs.
Impoſteurs, Avares, Prodigues,
Tout craint tes naïves intrigues;
On s'entend, on ſe voit agir.
Tu bleſſes, tu plais tout enſemble;
Et d'un maſque qui nous reſſemble,
Ton art nous fait rire & rougir.

(*a*) La Tragédie. | (*b*) La Comédie.



(a) Quelle autre avec plus d'amertume,
Ajoute les noms aux portraits ?
Le fiel découle de sa plume,
La Colére éguise ses traits.
Je la vois qui pleine d'audace,
Chassant mille Auteurs du Parnasse,
De lauriers dépoüille leur front ;
Et ce revers les laisse en proye
Au ris, à la maligne joye
Plus cruelle encor que l'affront.

Qu'entens-je ? (b) Euterpe au pied d'un hêtre,
Chantant les troupeaux, les jardins,
Du son d'une flûte champêtre,
Réveille les échos voisins.
(c) Deux Bergers que sa voix enchante ;
Des biens tranquilles qu'elle chante,
Viennent étudier le prix ;
Et tous deux osent après elle,
Sur une musette fidelle,
Redire ce qu'ils ont appris.

(a) La Satyre.
(b) L'Eglogue.
(c) Théocrite & Virgile.



(a) Mais ici ſous des cyprès ſombres,
Une Nymphe l'œil égaré,
Redemande au Tyran des ombres
Un amant trop tôt expiré.
Querellant la Parque perfide,
Le pâle Chagrin qui la guide,
Lui creuſe un tombeau ſous ſes pas.
L'Amour approuve ſes allarmes,
Et vainqueur tendre, il plaint des larmes
Qui ſans lui ne couleroient pas.



(b) Quelle Muſe de fleurs nouvelles
Qu'aſſemble un choix ingénieux,
Fait des guirlandes immortelles,
Ornement des Rois & des Dieux?
Elle chante au gré de ſon zéle,
Le fils enjoüé de Sémele,
Ou l'aveugle fils de Vénus;
Et quelquefois dans les allarmes,
Elle oſe pour le Dieu des armes,
Négliger l'Amour & Bacchus.

(a) L'Elégie. | (b) L'Ode.



C'eſt Polhimnie, à tant de graces,
Qui peut méconnoître tes chants?
Autrefois ſous le nom d'Horace,
Tu fis tes airs les plus touchants.
Aujourd'hui le Dieu qui m'inſpire,
A daigné me prêter ta Lyre
Pour célébrer le double mont.
Si j'en ai ſoutenu la gloire,
Muſe, viens payer ma victoire,
D'un laurier digne de mon front.



C'eſt fait; pour prix de mon audace,
J'entens qu'on décerne à mon nom
Tous les honneurs de ce Parnaſſe
Dont (*a*) PONTCHARTRAIN eſt l'Apollon.
Des loix ſouverain interpréte,
Toi de qui la ſageſſe prête
Aux Muſes, l'appui de Thémis;
Phœbus veut que ſous tes auſpices,
Je conſacre ici les prémices (*b*)
Des triomphes qu'il m'a promis.

(*a*) Protecteur de l'Académie des Jeux Floraux.

(*b*) Premiére Ode de l'Auteur couronnée à Toulouſe.



LA NAISSANCE
DE MONSEIGNEUR
LE DUC DE BRETAGNE.
ODE
AU ROI.

GRAND ROI, la Fortune asservie,
De tout tems a comblé tes vœux ;
Mais de la plus heureuse vie,
Voici le jour le plus heureux.
De ton petit-fils vient de naître
UN PRINCE, après lui notre maître,
Et le présage de la paix.
Ainsi le juste ciel déclare
Quelle est la vertu la plus rare,
Par le plus rare des bienfaits.



Que cette fleur qui vient d'éclore,
Promet de fruits à nos neveux !
Nous benissons déja l'Aurore
Du jour qui doit luire sur eux.
Par-tout les temples retentissent
Des chants dont nos cœurs applaudissent
Au ciel si prodigue pour toi.
Goûte, témoin de notre zéle,
Dans l'amour d'un Peuple fidéle,
Le plus digne plaisir d'un Roi.



Joüis de ces sincéres fêtes
Que l'amour vient nous inspirer,
Telles que tes justes conquêtes
En ont fait cent fois célébrer.
Lorsque le soleil se retire,
Il semble que sur ton empire
Un autre se leve, & nous luit;
Et notre joye ingénieuse,
Malgré son absence ennuyeuse,
Fait un nouveau Jour de la Nuit.



Par-tout de ces lances ardentes
Que ſuit le Regard curieux,
Naiſſent mille Etoiles brillantes
Qui font pâlir celles des Cieux.
Par-tout réſonne l'Art d'Orphée :
Les Jeux triomphans de Morphée,
Ont pris la place du Repos;
Et de tous côtés ſur leurs traces
Les Ris dançans avec les Graces,
Foulent aux pieds ſes froids pavots.



Qu'en ce Prince un jour ſe conſomme
Tout ce qu'on oſe en eſpérer!
Il eſt ton fils, mais il eſt homme;
Sa jeuneſſe peut s'égarer :
Sous tes yeux, juſqu'à ſon automne,
Qu'il ſe prépare à la couronne :
Pour ce vœu nous nous uniſſons.
Rens-le digne de ſa naiſſance ;
Et ce qu'en lui le Sang commence,
Acheve-le par tes leçons.



Que ta ſage valeur l'inſpire ;
Modére en ce futur vainqueur,
Le ſoin d'étendre ſon Empire,
Ordinaire écueïl d'un Grand Cœur.
Maître de tout, que la Juſtice
Elle ſeule l'aſſujetiſſe ;
Qu'il y ſçache tout rapporter.
Qu'aimé d'un Peuple qui doit naître,
Il faſſe ſon plaiſir de l'être,
Sa gloire de le mériter.



L'Hiſtoire a ſoupçonné qu'Auguſte
D'un ſouci jaloux combatu,
Vouloit qu'un Succeſſeur injuſte
Servît de luſtre à ſa vertu.
Moins eſclave de ta mémoire,
Tu formes tes fils à la gloire,
Par tes leçons & tes exploits ;
Content, ſi plus grands que toi-même,
Ils t'enlevoient l'honneur ſuprême
D'être le Modéle des Rois.



Mais non, eux ſeuls mieux que nos veilles,
Mieux que tout l'effort d'Apollon,
Peuvent par leurs propres merveilles,
Aſſurer l'honneur de ton nom.
Leurs faits ſeront le témoignage
De ces prodiges que notre âge
Te voit ſans ceſſe exécuter.
Au mépris même de l'Hiſtoire,
L'Avenir n'oſeroit les croire,
S'il ne les voyoit imiter.



LA GLOIRE
ET LE BONHEUR
DU ROI,
DANS LES PRINCES SES ENFANS.
ODE
A MONSEIGNEUR.

L'ASTRE fécond qui nous éclaire,
Devant qui les autres ont fui,
Confond le regard téméraire
Qui s'ose élever jusqu'à lui ;
Mais, quand dans la nuë éclatante,
Où lui-même il se représente,
Sa fidelle image nous luit,
Notre œil que ce prodige attire,
D'un regard tranquille l'admire,
Dans l'Astre nouveau qu'il produit.



Tel, d'un trop vif éclat m'étonne,
L'amas des vertus de LOUIS:
De la gloire qui l'environne,
Les yeux mortels sont éblouïs.
C'est dans sa glorieuse Race,
Qui seule à nos yeux le retrace,
Que j'ose aujourd'hui l'admirer:
Muse, en ses vivantes images,
Je veux lui rendre mes hommages:
Pourriez-vous ne pas m'inspirer?



O Toi, (a) la premiére espérance
D'un empire qu'il fait fleurir;
Toi dont la tendre obéïssance
Vaut mieux que l'art de conquérir:
Quand il veut t'armer de sa foudre,
Tu sçais mettre les murs en poudre,
Tu suffis aux plus hauts projets;
Mais digne fils d'un si Grand Maître,
Ta grandeur est de sçavoir n'être
Que le premier de ses sujets.

(a) Monseigneur le Dauphin.



Quel prix ne dois-tu pas attendre
De ce zéle ardent pour ton Roi ?
Ta postérité te va rendre
Ce que LOUIS reçoit de toi.
Vois tes fils, ces jeunes Alcides,
Comme toi, justes, intrépides,
Par toi aimés & triomphans.
Ainsi de la vertu d'un pere,
La récompense la plus chere
Est la vertu de ses enfans.



Si l'Ibére admire PHILIPPE,
S'il voit tant de dons en lui seul,
Il en reconnoît le principe
Dans son Pere & dans son Ayeul :
Heureux que le choix le plus sage
Fasse à jamais couler le Tage
Sous de si favorables loix ;
Il voudroit pour le bien du Monde,
Qu'un jour dans ta Race féconde,
La Terre choisît tous ses Rois.



Regarde au milieu des allarmes,
Le Héros vainqueur de Brisac?
Vois ses défenseurs sous nos armes;
Tomber en foule au triste Lac:
Que d'emploi pour la Renommée!
Déja la victoire charmée
Le comble des honneurs guerriers;
Mais toujours fiére, elle s'étonne
De voir un front qu'elle couronne,
Si modeste sous ses lauriers.



Pour se délasser, il cultive
Les Muses, les paisibles Arts;
Et de Minerve il joint l'olive
Aux pénibles lauriers de Mars.
Triomphant d'un âge rebelle,
Ce n'est qu'à l'ardeur d'un saint zéle
Que son cœur se laisse enflâmer:
Le juste ciel l'en récompense,
Et de son sang donne à la France
Un fils que LOUIS va former.



Vain eſpoir qu'un inſtant renverſe !
Sort cruel ! ce PRINCE n'eſt plus.
GRAND ROI, Dieu tour à tour exerce
Et récompenſe tes vertus.
Sûr de ta Piété ſolide
Au chaſte ſein d'ADELAÏDE,
Il va réparer ces revers ;
Et par une ſuite de Princes,
Durable appui de nos Provinces,
Te rendre plus que tu ne perds.



Tout me garantit ce préſage ;
Les ſanglans Duels abolis ;
L'Héréſie en proye à la rage,
Pleurant ſes temples démolis :
J'en crois ton exacte Juſtice,
Fléau de la fraude & du vice ;
Pour la paix tes déſirs conſtans ;
Certain de cet oracle auguſte,
Que le Thrône où régne le Juſte,
Ne craint point l'outrage des tems.



Que ces Princes qu'en un autre âge,
Nos fils verront régner ſur eux,
Faſſent ſous toi l'apprentiſſage
Du grand art de les rendre heureux :
Qu'au-deſſus de leur grandeur même,
Ils préférent au Diadême
La gloire de le mériter ;
Et qu'à te ſuivre auſſi fidelle,
Leur Race, aux Rois qui naîtront d'elle,
Enſeigne encore à t'imiter.



LE DESIR D'IMMORTALISER SON NOM.

ODE.

OUI, mortels, de ce que nous sommes
Nous voulons de nombreux témoins,
Et l'estime des autres hommes
Est un de nos plus grands besoins.
Nous ne sçaurions nous satisfaire
D'un mérite trop solitaire;
Nous cherchons un destin plus beau;
Sans cesse avides de paroître,
Nous croyons agrandir notre être,
En gagnant un témoin nouveau.



C'eſt peu, cette ſuperbe envie
S'affranchit des loix du trépas ;
Elle veut qu'avec notre vie
Notre nom ne périſſe pas.
De nous-mêmes ſauvons ce reſte ;
Au fond du cœur le plus modeſte
Ce déſir n'eſt jamais vaincu ;
Et nous voulons, malgré la Parque,
Laiſſer une éternelle marque
Que du moins nous avons vécu.



O toi, trop triſtement ſolide,
Philoſophique vérité,
Ne viens point nous montrer le vuide
D'une fauſſe immortalité.
Plus cruelle que ſalutaire,
Ton funeſte flambeau n'éclaire
Que pour répandre un froid poiſon.
Laiſſe-nous ce goût pour l'eſtime,
Et reſpecte un inſtinct ſublime,
Plus utile que la raiſon.



La Raiſon n'a qu'un foible empire,
Ses triſtes autels ſont deſerts ;
L'inſtinct qu'elle veut contredire
Eſt le moteur de l'Univers.
Mieux qu'elle il ſçait au fond des ames
Allumer d'héroïques flammes,
C'eſt à lui ſeul de nous régir.
Elle n'arrache à ſes captives
Que des réflexions oiſives ;
L'inſtinct plus puiſſant fait agir.



Quelle lumiére me fait lire
Dans le cœur de ce ſouverain, (a)
Dont le délicieux empire
Fit les plaiſirs du Genre Humain?
Ami zélé de la Juſtice,
Par le charme impoſteur du vice,
Ne fut-il jamais combatu ?
Cent fois ; mais l'amour de la gloire,
Le ſoin conſtant de ſa mémoire
Fut le ſoûtien de ſa vertu.

(a) Titus.



J'ose approfondir ce grand homme (a)
De qui la magnanimité,
Digne même d'étonner Rome,
Tente notre incrédulité.
Pour qui vient de s'ouvrir ce gouffre ?
Victime d'un peuple qui souffre,
Il y court ; quel est son appui ?
La mort à ses yeux n'est point belle ;
Mais il n'envisage au lieu d'elle,
Que le nom qu'il laisse après lui.



A qui devons-nous ces ouvrages,
Brillans d'utiles agrémens,
Qui respectés dans tous les âges,
En verront les derniers momens ?
Aux inventeurs de ces merveilles,
La soif d'éterniser leurs veilles,
Tenoit lieu d'un cœur généreux.
Ils nous auroient laissé séduire ;
Et dédaignant de nous instruire,
Ils n'auroient pensé que pour eux.

(a) Curtius.



Non, que cet inſtinct que je loüe,
Nous prépare un ſolide bien:
Même en la cherchant, je l'avoüe,
Cette immortalité n'eſt rien.
De ce que cette Enchantereſſe
Peut arracher à la pareſſe,
Nos neveux eux ſeuls jouiront.
Rien ne nous ſuit qu'un ſon frivole;
Qu'importe! un grand cœur s'en conſole
Par le fruit qu'ils en tireront.



Vous, hardis ſcrutateurs des choſes,
Peuple idolâtre du ſçavoir,
Qui voulez dans le ſein des cauſes
Tout approfondir & tout voir,
La vérité vous le révele;
L'ardeur d'une gloire immortelle
N'eſt qu'une aveugle impreſſion;
Mais pour agir avec courage,
Elle-même, elle vous engage
De vous rendre à l'illuſion.



Le ſage qui par connoiſſance
Se livre à cet inſtinct flateur,
S'aſſocie à la Providence,
Suit le deſſein du Créateur.
Pour ſervir la race future,
C'eſt l'aiguillon que la Nature
A mis en nous pour nous preſſer.
Ne ſoyons pas plus prudens qu'elle;
Et que notre Raiſon rebelle
Ne cherche plus à l'émouſſer.



Souverain arbitre du monde,
Quelle eſt ta grandeur! Je la vois
Dans la ſimplicité féconde
De tes invariables loix.
Si du mouvement la loi ſage
De tous les corps ſoûtient l'ouvrage;
Dans l'ordre que tu lui preſcris;
La ſociété n'eſt durable
Que par cet inſtinct immuable
Dont tu ſçais mouvoir les eſprits.



L'ACADEMIE DES SCIENCES.

ODE A MONSIEUR L'ABBÉ BIGNON.

QUEL est ce mortel que j'obſerve ?
L'humble vertu lui ſert d'appui ;
A ſes côtés marche Minerve :
L'ignorance fuit devant lui.
Mais quel prodige ! ſur ſes traces,
Le Sçavoir raſſemble les Graces,
Lui qui ſi ſouvent les bannit ;
Ah ! je ſçais qui je vois paroître ;
Pourrois-je encor le méconnoître ?
C'eſt BIGNON qui les réunit.



Prête l'oreille à mon audace,
D'un regard viens me ſecourir :
J'oſe célébrer ce Parnaſſe
Que tes ſoins ont fait refleurir.
J'y vois l'adroite Mécanique ;
Ingénieuſe, elle s'applique
A mille prodiges nouveaux ;
Elle force tous les obſtacles,
Et fait ſervir à ſes miracles,
L'Air, le Feu, les Vents, & les Eaux.



Uranie aux Céleſtes Voutes
Elevant ſes hardis regards,
Parcourt les inégales routes,
Que tiennent les Aſtres épars ;
Prévoit quel corps dans leur carriére
Doit nous dérober leur lumiére,
Et nous en prédit les inſtans :
Sçait leur diſtance, leur meſure,
Et tous les rangs que la Nature
Leur a preſcrits dans tous les Tems.



La

La Géométrie eſt le guide
Qui ſans ceſſe éclairant leurs pas,
Leur prête le ſecours ſolide
De ſa Régle & de ſon Compas.
Ses ſœurs avec elle infaillibles,
Bien-tôt dans leurs ſentiers pénibles,
S'égareroient ſans ſa clarté.
Toutes ſes démarches ſont ſûres,
Et ſa main à nos conjectures
Met le ſceau de la vérité.



Mieux qu'elle encor l'exacte Algébre,
Ce grand art aux magiques traits,
Auſſi négligé que célébre,
Pénétre les plus hauts ſecrets.
La Vérité, des yeux vulgaires
A beau reculer ſes myſtéres,
Il s'obſtine à les dévoiler;
Et par un artifice extrême,
En l'interrogeant elle-même,
Il la force à ſe déceler.



Moins haute, & non moins instructive,
L'Anatomie en ses emplois,
Du corps, où notre ame est captive,
Examine toutes les loix.
Elle suit ce secret Méandre
Que la Nature y sçut répandre,
Dans tous les détours de son lit.
En sa recherche osons la suivre;
Eh! n'est-il pas honteux de vivre,
A qui ne sçait pas comme il vit?



Mais hélas! que de maux nous cause
Ce corps si souvent abbatu!
Quel art à ses douleurs oppose
Des plantes l'obscure vertu?
La Botanique secourable
Va d'un regard infatigable
Observer leur diversité;
Et toujours sçavamment surprise,
De la main qui les organise,
Adore la fécondité.



Je vois la Chimie attachée
A ſervir encor ſon deſſein ;
De la Nature trop cachée,
Seule elle ſçait ouvrir le ſein :
Voit par quels ſecrets aſſemblages,
Elle a varié ſes ouvrages,
Animaux, Plantes, Minéraux ;
Et ſçait en mille expériences,
Faire à ſon gré les alliances
Et les divorces des Métaux,



Sçavantes Sœurs, ſoyez fidelles
A ce que préſagent mes vers :
Par vous de cent beautés nouvelles,
Les Arts vont orner l'Univers.
Par les ſoins que vous allez prendre,
Nous allons bien-tôt voir s'étendre
Nos jours trop prompts à s'écouler ;
Et déja ſur la ſombre Rive,
Atropos en eſt plus oiſive,
Lachéſis a plus à filer,



L'HOMME.

ODE

A MONSIEUR DE FIEUBET.

MON cœur d'une guerre fatale
Soutiendra-t-il toujours l'effort ?
Remplira-t-elle l'intervale
De ma Naiſſance & de ma Mort ?
Pour trouver ce calme agréable,
Des Dieux partage inaltérable,
Tous mes empreſſemens ſont vains.
En ont-ils ſeuls la joüiſſance ?
Et le Déſir & l'Eſpérance
Sont-ils tous les biens des Humains ?



Oui, d'une vie infortunée
Subiſſons le joug rigoureux:
C'eſt l'arrêt de la deſtinée,
Qu'ici l'homme ſoit malheureux.
L'eſpoir impoſteur qui l'enflamme,
Ne ſert qu'à mieux fermer ſon Ame
A l'heureuſe Tranquillité.
C'eſt pour ſouffrir, qu'il ſent, qu'il penſe;
Jamais le Ciel ne lui diſpenſe
Ni Lumiére, ni Volupté.



Impatient de tout connoître,
Et ſe flatant d'y parvenir,
L'Eſprit veut pénétrer ſon Etre,
Son Principe & ſon Avenir;
Sans ceſſe il s'efforce, il s'anime;
Pour ſonder ce profond abîme,
Il épuiſe tout ſon pouvoir:
C'eſt vainement qu'il s'inquiette,
Il ſent qu'une force ſecrette
Lui défend de ſe concevoir.



Mais cet obſtacle qui nous trouble,
Lui-même ne peut nous guérir :
Plus la nuit jalouſe redouble,
Plus nos yeux tâchent de s'ouvrir.
D'une ignorance curieuſe
Notre ame eſclave ambitieuſe,
Cherche encor à ſe pénétrer.
Vaincuë, elle ne peut ſe rendre,
Et ne ſçauroit ni ſe comprendre,
Ni conſentir à s'ignorer.



Volupté, douce enchantereſſe,
Fais enfin ceſſer ce tourment :
Qu'une délicieuſe yvreſſe
Répare notre aveuglement.
A nos vœux ne ſois plus rebelle ;
Et du cœur humain qui t'appelle,
Daigne pour jamais te ſaiſir.
Eloignes-en tout autre Maître ;
Que l'ambition de connoître
Céde à la douceur du plaiſir.



Mais tu fuis, la voute azurée
Pour jamais t'enferme en son sein.
Parmi nous ne t'es-tu montrée
Que pour t'y faire aimer en vain ?
Il n'est point de vœux qui t'attirent;
Tu souffres que nos cœurs expirent,
Lentes Victimes de l'Ennui :
Ou sous ton masque délectable,
Le Crime caché nous accable
Du Remords qu'il traîne après lui.



Tel qu'au séjour des Euménides,
On nous peint ce fatal Tonneau,
Des sanguinaires Danaïdes
Châtiment à jamais nouveau :
En vain ces Sœurs veulent sans cesse
Remplir la Tonne vengeresse,
Mégere rit de leurs travaux;
Rien n'en peut combler la mesure,
Et par l'une & l'autre ouverture
L'Onde entre, & fuit à flots égaux.



Tel eſt en cherchant ce qu'il aime,
Le Cœur des Mortels impuiſſans;
Supplice aſſidu de lui-même,
Par ſes vœux toujours renaiſſans.
Ce Cœur qu'un vain eſpoir captive,
Pourſuit une paix fugitive,
Dont jamais nous ne joüiſſons;
Et de nouveaux plaiſirs avide,
A chaque moment il ſe vuide
De ceux dont nous le rempliſſons.



Toi que de la miſére humaine
Tes vertus doivent excepter;
FIEUBET, *plains l'eſpérance vaine*
Dont j'avois oſé me flater.
Mon zéle me faiſoit attendre
Un plaiſir ſolide à te rendre
Cet hommage que je te dois;
Mais je n'ai, malgré mon attente,
Qu'une crainte reconnoiſſante
Qu'il ne ſoit indigne de toi.



Aussi sévére qu'équitable,
Tu veux un sens dans nos Ecrits,
Elevé, nouveau, véritable,
Dont le tour augmente le prix.
Jaloux d'obtenir ton suffrage,
J'ai tâché d'orner cet ouvrage
De traits dignes de te toucher;
Mais je crains qu'en mes hardiesses,
Tu ne découvres les foiblesses,
Que mon orgueil sçait m'y cacher.



LA PUISSANCE
DES VERS.
O D E.

MUSE, ſi quelquefois tu ſçus à mes penſées
Unir d'agréables accords,
Viens encor ſous le joug des rimes cadencées
Aſſervir mes nouveaux transports.



Ne ſouffre point de vers que puiſſe un jour détruire
L'oubli, l'injurieux mépris ;
Qu'ils ſoient tels qu'à jamais on s'empreſſe à s'inſtruire
Du langage où je les écris.



Ainsi, Grecs & Romains, à votre décadence
Votre langage a survêcu :
Le tems a sans effort détruit votre puissance ;
Mais vos ouvrages l'ont vaincu.



Ces images ensemble obscures & brillantes,
Où Pindare aime à s'égarer,
Sont encor aujourd'hui des énigmes charmantes
Qu'on s'intéresse à pénétrer.

De la vive Sapho, de l'intrépide Alcée,
(*a*) Du Poëte aux graves accens ;
Et des chants douloureux du citoyen de Cée (*b*)
Les seuls restes ont notre encens.

Semblables à ces Dieux que la suite des âges
A mutilés sur leurs autels ;
Ce que la faux du tems laisse de leurs images
En devient plus cher aux Mortels.

(*a*) Stesicore. (*b*) Simonide.



Qu'Horace connut bien l'élégance Romaine !
Il met le vrai dans tout ſon jour ;
Et l'Admiration eſt toujours incertaine
Entre la penſée & le tour.



Sublime, familier, ſolide, enjoüé, tendre,
Aiſé, profond, naïf & fin :
Digne de l'Univers, l'Univers pour l'entendre
Aime à redevenir Latin.



Eterniſons ainſi par des travaux ſublimes
L'honneur du langage François.
Le ſens de nos diſcours, l'agrément de nos rimes,
Le ſert autant que nos exploits.



LES
FANATIQUES.
ODE
A MONSEIGNEUR
L'EVÊQUE DE NISMES.

AU ſortir de ta Main puiſſante,
Grand Dieu, que l'homme étoit heureux!
La vérité toujours préſente
Se livroit à ſes premiers voeux.
Mais une Epouſe parricide,
Organe du ſerpent perfide,
Contre toi ſouleva ſon cœur;
Et ce cœur, depuis ſon offenſe,
Fut eſclave de l'Ignorance,
Et tributaire de l'Erreur.



Bien-tôt une foule d'idoles
Uſurpa l'encens des Mortels ;
Dieux ſans force, ornemens frivoles
De leurs ridicules Autels.
Amoureux de ſon eſclavage,
Le Monde offrit un fol hommage
Aux monſtres les plus odieux :
L'inſecte eut des demeures ſaintes,
Et par ſes Déſirs & ſes Craintes,
L'homme aveugle compta ſes Dieux.



Si tu veux de cette licence
Sauver tes élûs égarés,
Le faux zéle prend la défenſe
Des crimes qu'il a conſacrés.
Par lui les Tyrans ſe ſoulevent,
De nombreux échaffaux s'élevent,
D'un tel culte dignes ſoutiens.
C'eſt ce zéle dont les caprices
Inventérent ces longs ſupplices,
Que briguoient jadis les Chrétiens.



Vous, inhumains, dont nos campagnes
Sentent la rebelle fureur ;
Avez-vous fait de vos montagnes,
L'indigne asyle de l'Erreur ?
Offrez-vous tant de morts tragiques,
Aux Divinités chimériques
Qu'adora long-tems l'Univers ?
Par vos efforts & vos exemples
Voulez-vous rétablir des temples
A des Dieux qu'ont mangé les vers.



Non, mais pour quelle autre chimére
Le fer brille-t-il dans vos mains ?
Et quel Dieu vous osez-vous faire,
Altéré du sang des humains ?
Des Dieux de métal ou de plâtre
Font moins de honte à l'idolâtre,
Que les crimes déïfiés ;
Et par le meurtre & l'incendie,
Cruels, c'est à la perfidie,
Qu'aujourd'hui vous sacrifiez.



Que vois-je? quel monſtre farouche,
Les cheveux d'horreur hériſſés,
L'œil en feu, l'écume à la bouche,
Fixe vos regards empreſſés?
Vous l'écoutez; & dans ſa rage,
Il exige un ſanglant hommage
Pour le Dieu qu'il croit l'agiter.
Eſt-ce l'ordre du Dieu ſuprême?
Non, l'idée en eſt un blaſphême;
Quel crime de l'exécuter!



Ici, par des meres mourantes
En vain vous êtes implorés;
A leurs yeux, de vos mains ſanglantes,
Leurs enfans meurent déchirés.
Dans les bras d'un fils qu'il embraſſe,
Ce vieillard fuyoit ſa diſgrace;
Un ſeul coup les perce à la fois.
Là, dans les débris & la flamme,
Les freres, l'époux & la femme
Brûlent écraſés ſous leurs toits.



Ah! du moins, troupe impitoyable,
Que le Temple ſoit reſpecté ;
C'eſt la demeure redoutable
D'un Dieu déja trop irrité.
Mais Ciel! à vous-mêmes contraires,
Vous oſez troubler des myſtéres
Que l'on y célébre pour vous.
J'y vois le miniſtre fidéle,
Plein du Dieu que ſon ſein recéle,
Tranquille, s'offrir à vos coups.



Je le vois ſous le glaive impie
Se courber, Martyr glorieux ;
Mais c'eſt peu que ſa mort expie
Sa foi, ſacrilége à vos yeux.
Sans le ſpectacle déteſtable
D'une douleur vive & durable,
Votre rage ne s'éteint pas ;
Vous cherchez, affamés de crimes,
L'art de fixer pour vos victimes,
Le moment affreux du trépas.



Cessez; sous ces traits véritables
Honorez la Divinité:
Laissez consacrer dans les Fables,
La fureur & la cruauté.
De votre parricide audace,
Espérez encore la grace,
Le remords peut tout effacer.
LOUIS armé malgré lui-même,
Pleure en secret un sang qu'il aime,
Et qu'il est contraint de verser.



FLE'CHIER, ferme dans cet orage,
Tu t'opposas à sa fureur;
Ton Eloquence, ton Courage
Calma la publique Terreur.
Pasteur zélé pour tes Oüailles,
Leurs maux déchiroient tes entrailles;
Ton cœur eût voulu tout souffrir.
Je t'en dois le tableau fidéle;
Et ton nom prévenant mon zéle,
De lui-même est venu s'offrir.



LE TEMPLE DE MEMOIRE, OU *L'ACADEMIE* DES MÉDAILLES.

A MONSEIGNEUR LE COMTE *DE PONTCHARTRAIN*.

DOCTE Fureur, divine Yvresse,
En quels lieux m'as-tu transporté ?
C'est ici qu'avec la Sagesse,
Préside l'Immortalité.
De l'Edifice que je chante,
Une moitié paroît brillante
Des plus superbes ornemens ;
Tandis que l'autre encore nue,
Pour s'embellir à notre vûe,
N'attend que les Evénemens.

Le tems qu'en un long esclavage
Minerve retient en ce lieu ;
Ce vieillard au double visage,
Du Temple occupe le milieu :
Il voit sur la Pierre immortelle,
Mille exploits qu'un Cizeau fidéle
A sauvés de ses attentats ;
Et là, sur le Marbre & le Cuivre,
Les Arts à ses yeux font revivre
Des Dieux dont il vit le trépas.

Nouvel ordre ! chaque Colonne,
Ouvrage des mains d'Apollon,
Au lieu d'Acanthe, se couronne
Des rameaux du sacré Vallon :
Sur la frise, autour des portiques,
Par-tout, cent médailles antiques
Frappent les regards empressés ;
Mais ici, quels faits mémorables
Cachent ces débris vénérables,
Mutilés, & presque effacés ?

Pénétrons dans ce ſanctuaire
Conſacré par un noble orgueil ;
Que d'énigmes pour le vulgaire ,
Et pour les ſçavans quel écueil !
Ambiguité des paroles ,
Langue inconnue , obſcurs ſymboles ,
Indices incertains d'un nom :
Combien l'abus de ces myſtéres ,
Eterniſe-t-il de chimeres ,
Que dément en vain la Raiſon ?

❦

O vous , que l'Univers contemple ,
Qui par les ſoins de PONTCHARTRAIN ,
Exercez dans ce vaſte Temple
Le Miniſtere ſouverain :
Vous devant qui vont fuir les ombres ,
Et qui des ſiécles les plus ſombres ,
Percez la ténébreuſe horreur ;
Sages confidens de l'Hiſtoire ,
Venez défendre la Mémoire
Des entrepriſes de l'Erreur.

❦

Sur ces myſtérieux Ouvrages,
C'eſt à vous d'éclairer nos yeux;
Dites-nous de quelles images,
Les vertus ont orné ces lieux:
Mais c'eſt peu que de l'Edifice,
Par vous chaque objet s'éclairciſſe;
De nouveaux doivent l'embellir:
Diſpenſateurs des places vuides,
La Gloire à vos Travaux ſolides,
Commet le ſoin de les remplir.

Mais quel eſt ce Héros, ce Sage!
Je vois le paſſé ſe ternir
Par ſes faits, l'honneur de notre âge,
L'étonnement de l'avenir;
Ici vangeur de la juſtice,
LOUIS ſemble enchaîner le vice
Qu'à ſes pieds il tient abbatu;
Et là, pour obſcurcir ſa vie,
Le Sort complice de l'Envie,
Lutte en vain contre ſa vertu.

Que par vous la derniére race
Vienne ici compter ses exploits ;
Et vous-mêmes prenez-y place,
Juges des Héros & des Rois :
Désignez-vous par l'Hyacinthe,
Fleur qui jadis reçût l'empreinte
Du nom d'un (*a*) vainqueur d'Ilion ;
Et que pour exacte devise,
L'Univers à jamais y lise :
Avec moi s'accroît un grand nom.

Toi, par qui de ce temple auguste,
Les fondemens sont plus certains ;
La gloire me montre ton buste,
Qu'elle couronne de ses mains ;
PONTCHARTRAIN, viens t'y reconnoître ;
Ton zéle digne de ton Maître,
Aura tous les tems pour témoins :
Il n'est point d'exploits que Minerve
Avec plus d'ardeur y conserve,
Que le souvenir de tes soins.

(*a*) *Ajax.*

LES POETES AMPOULÉS.

ODE

A MONSIEUR LE MARQUIS DE DANGEAU.

DANGEAU, *Censeur juste & sincere,*
Ton goût que la science éclaire,
N'applaudit qu'à la vérité.
Tout notre Art n'a rien qui te trompe,
Tu cherches à travers sa pompe,
Et la justesse, & la clarté.

Pour

Pour trouver le ſens, le Génie,
D'une faſtueuſe Harmonie
Tu ſçais dépoüiller les Auteurs.
Lis, je te ſoûmets ma cenſure
Contre le faux goût & l'enflure
Des Poëtes & des Lecteurs.



JUSQU'A-QUAND bruyantes paroles,
Agencement de ſons frivoles,
Séduirez-vous tous les Eſprits?
Pourquoi prodiguant ſon eſtime,
Se hâter de trouver ſublime
Ce qu'on n'a pas encor compris?



Un Poëte s'enfle, ſe guinde,
Et ſe croit au ſommet du Pinde
Pour de grands mots vuides de ſens;
Sans la Métaphore à deux faces,
Sans l'Hyperbole & ſes échaſſes,
Ses vers ramperoient languiſſans.



Profcrivant les termes vulgaires,
Son difcours de mots téméraires
N'eft qu'un affemblage importun.
De raifon, de jufteffe avare,
Pour une extravagance rare,
Il dédaigne le fens commun.



Dans fes phrafes fans retenuë,
Les collines heurtent la nuë;
Les Cieux font preffés par l'ormeau:
Et mentant fans art & fans voiles,
Il ofe inonder les étoiles
Des flots du plus humble jet d'eau.



L'Enfant après de triftes ombres,
Au fortir des entrailles fombres
De la Mere qui l'a porté,
Quand fon premier foleil l'éclaire,
Au moindre objet qu'il confidere,
Soudain s'écrie épouvanté.



C'eſt des Rimeurs le ſort burleſque;
A leurs yeux tout eſt Giganteſque;
Ce qu'ils peignent eſt monſtrueux.
Tandis qu'admirant leur emphaſe,
Et la bouche ouverte d'extaſe,
Nous nous égarons avec eux.

Marchons ſur de plus ſûrs veſtiges;
Malgré l'éclat de leurs preſtiges,
L'Erreur n'eſt jamais de ſaiſon.
Dans le bon ſens ſoyons plus fermes;
Et n'employons jamais les termes
Qu'avec l'aveu de la Raiſon.

Voyez cette Nymphe brillante;
Plus fraîche qu'une fleur naiſſante,
Elle ſort des bras du ſommeil.
L'Art n'a point formé ſa parure;
C'eſt à la ſincere Nature
Qu'elle doit tout ſon appareil.



Mais non contente de ſes charmes,
Elle va chercher d'autres armes,
Dans les impoſtures de l'Art;
Et bien-tôt ſa beauté naive
Languit ignorée & captive,
Sous le maſque imprudent du fard.



Ainſi la Raiſon ſçait nous plaire;
Par-tout elle charme, elle éclaire
L'eſprit avide qui la ſuit.
Mais une Poëſie outrée
N'en fait qu'une beauté platrée;
Et voulant l'orner, la détruit.



LA PEINTURE.

ODE

A MONSIEUR

L'ABBÉ REGNIER.

PEINTURE, dont la main sçavante
De ton triomphe orne ces (a) lieux,
C'est peu qu'un Peuple entier te vante;
Reçois un prix plus glorieux.
Tu le sçais, c'est la Poësie
Qui d'une loüange choisie
Seule dispense la douceur;
Et quelques honneurs qu'on te rende,
Ta plus magnifique guirlande
Doit sortir des mains de ta sœur.

(a) La Galerie du Louvre.



Exerce ce pouvoir magique
Qui nous charme en nous abuſant ;
Tu ſçais du tems le plus antique,
Nous faire un ſpectacle préſent.
Ces Dieux que conçûrent les fables,
Jadis phantômes vénérables,
Exiſtent au moins ſous tes traits :
Tu donnes du corps à ces ſonges ;
Et l'on diroit que les menſonges
A ton ordre, deviennent vrais.



Comme on voit l'amante volage
Du thim, de la roſe & du lis,
Former ſon ſavoureux ouvrage
Des ſucs qu'elle en a recuellis ;
Ainſi de ſources différentes,
Tes mains avec choix inconſtantes,
Tirent un chef-d'œuvre nouveau :
Rien n'échappe à ton induſtrie ;
Hiſtoire, Fable, Allégorie,
Tout s'anime ſous ton pinceau.



Quel soufle divin, quelle flamme
Donne la vie à tous tes traits!
Dans les yeux tu dévoiles l'Ame;
Tu peins ses plus profonds secrets.
Sous les couleurs obéïssantes,
Tu rends les passions vivantes,
L'espoir, la crainte, le désir;
Et d'un trait, ta main assurée
Donne aux figures qu'elle crée,
De la douleur, ou du plaisir.



Ici d'une affreuse avanture
Tu m'exposes toute l'horreur;
A cette naïve imposture,
Je me sens frappé de terreur.
Là, des jeux tu traces l'image,
Et mon cœur abusé partage
Les plaisirs que tu me fais voir;
Là, j'envie un amour paisible;
Et par-tout, la toile insensible
Semble émuë, & sçait émouvoir.



Mais d'où vient qui'ci me ſurprennent
Ces (*a*) prez, ces bois, & ces vallons
Mes regards au loin s'y promenent
A travers de vaſtes ſillons :
Je vois les fontaines riantes,
Coulant des roches blanchiſſantes,
Abreuver les champs altérés.
Par quel art un ſi court eſpace
Que ma main touche & qu'elle embraſſe,
Laſſe-t-il mes yeux egarés ?

Pourſuis, qu'un nouveau feu te guide :
Malgré le cizeau d'Atropos,
Conſerve à l'avenir avide
Et les Sçavans & les Héros.
Répare l'ennuyeuſe abſence ;
Qu'un ami (*b*) par ton aſſiſtance,
En reſſente moins les rigueurs ;
Et que par ton ſecours les Belles,
Juſqu'aux climats ignorés d'elles,
Aillent aſſujettir les cœurs.

(a) Le Païſage. | (b) Le Portrait.



Mais toi, dont ce Palais étale
Un travail non moins respecté,
SCULPTURE, immortelle Rivale
De l'Art que mes vers ont chanté;
Ne te plains pas si mes ouvrages
Lui vont obtenir des hommages,
Au delà des portes du jour:
Célébrée aussi par ma veine,
Tu vas de la Terre incertaine
Partager l'estime & l'amour.



Avant les siécles la Matiere
Impuissante & sans mouvement,
N'étoit qu'une masse grossiere
Où se perdoit chaque élément.
Mais malgré ce désordre extrême,
Tout s'arrange, & l'Etre suprême
D'un mot débroüille ce Cahos:
Dans l'instant même qu'il l'ordonne,
Au dessous du feu, l'Air couronne
La Terre qu'embrassent les flots.



Ainsi des carrieres s'éleve
Le marbre, sans forme à nos yeux,
Dur cahos, où ton art acheve
Ses miracles ingénieux.
Image du Maître du Monde,
Tu rends cette masse féconde,
Tu l'asservis à ton dessein;
Et lorsque ton cizeau commande,
Tous les objets qu'il lui demande,
Naissent aussi-tôt de son sein.

DOCTE ABBE', *pour qui Phœbus même*
Réserve ses plus doux regards;
Tu te plais à tout ce qu'il aime,
Ton goût embrasse tous les arts:
Tu trouvas que d'une main sûre
Je peignois ici la Peinture,
Et tu daignas m'en applaudir.
Si je t'offre aujourd'hui l'ouvrage,
Souviens-toi que c'est ton suffrage
Qui m'y vint lui-même enhardir.



LA DÉCLAMATION. ODE A MADEMOISELLE DU CLOS.

GRECE, ne vantez plus les frivoles miracles
D'un théatre encore grossier ;
Eschile (*a*) vainement par ses hideux spectacles
Réussit à vous effrayer.

Par les objets outrés d'une scéne fantasque,
Il vous inspiroit la terreur :
Mais d'un fantôme peint, d'un ridicule masque,
Que peut l'immobile fureur ?

(a) Poëte Tragique.

Un âge plus ſenſé, de ces muettes feintes
Dédaigna les illuſions :
Ce n'eſt plus aujourd'hui par des paſſions peintes
Que s'émeuvent nos paſſions.

On imite l'amour, l'ambition, la rage,
Et l'eſpoir qui vient la calmer ;
Mais ſans l'aide du maſque, on confie au viſage
Le ſoin de les bien exprimer.

Qui mieux que toi, DUCLOS, actrice inimitable,
De cet art connut les beautés ?
Qui ſçût donner jamais un air plus véritable
A des mouvemens imités ?

Ah ! que j'aime à te voir en amante abuſée,
Le viſage noyé de pleurs,
Hors l'inflexible cœur du parjure Theſée,
Toucher, emporter tous les cœurs.

Ou lorſque regrettant la mort de Curiace,
En proye à ton reſſentiment,
Tu forces par tes cris la main même d'Horace
A te rejoindre à ton amant.

❦

Mais quel nouveau ſpectacle! ah! c'eſt Phedre elle-même,
Livrée aux plus ardens tranſports.
Theſée eſt ſon époux, & c'eſt ſon fils qu'elle aime;
Dieux! quel amour! mais quels remords!

❦

De tous nos mouvemens es-tu donc la maîtreſſe?
Tiens-tu notre cœur dans tes mains?
Tu feins le déſeſpoir, la haine, la tendreſſe;
Et je ſens tout ce que tu feins.

❦

Du ſeul ſon de ta voix les graces pénétrantes
Ont preſque aſſez de leur pouvoir:
A peine eſt-il beſoin de paroles touchantes,
Qui l'aident à nous émouvoir.

❦

A tes gestes choisis une vûë attentive
De tes desseins suivroit le cours,
Et dans ton action aussi juste que vive,
On entend déja tes discours,

Auteurs, pour nous charmer, pour ravir nos suffrages,
C'est peu de votre art séducteur;
Si vous charmez l'esprit par vos sçavans ouvrages,
L'action parle mieux au cœur.

Après tous vos efforts, croyez qu'à l'imposture
L'acteur a la meilleure part;
Un regard d'un soupir poussé par la nature,
Peut souvent plus que tout votre art.

Ce secours embellit les plus hautes merveilles;
Les sentimens, le choix des mots:
Le Théatre languit, s'il ne prête aux Corneilles
Des Champmélés & des Duclos,

LA POESIE FRANCOISE.

ODE

A MESSIEURS DE L'ACADEMIE DES JEUX FLORAUX.

JUGES éclairés du Parnasse,
Neuf fois ma poëtique audace
Cueillit vos immortelles fleurs ;
Si le Dieu des vers ne m'abuse,
Au gré de mes desirs, ma Muse
Va vous rendre honneurs pour honneurs.

Puis-je douter qu'il ne m'inſpire?
Non, c'eſt vous qui dans cet Empire,
Raſſemblâtes ſes nourriſſons: (*a*)
Et par vous s'anima ce zele,
Qui ſur une lyre nouvelle
Leur fit chercher de nouveaux ſons.

❧

C'eſt peu de la cadence auſtere
Dont jadis, afin de mieux plaire,
La raiſon voulut s'enchaîner:
La rime encor plus infléxible,
De ſon joug aimable & pénible
Vint l'aſſujettir & l'orner.

❧

Malgré leur mes-intelligence,
Vous en formâtes l'alliance;
Par-tout vous les fîtes régner:
(*b*) L'Eſpagne, humble enſemble & jalouſe,
Vint chercher juſques dans Toulouſe,
Vos diſciples pour l'enſeigner.

(a) L'an 1323. | (b) Jean Roy d'Arragon.

Vos mains ouvertes au mérite,
D'une couronne gratuite
Ornérent Baïf & Ronſard :
Et c'eſt peu-être à ces hommages,
Que la France doit les ouvrages
Où depuis s'éleva notre art.

Vous regardez la Poëſie
Comme la céleſte ambroiſie
Dont ſe nourriſſent les eſprits :
Je connois quelle en eſt la grace;
Et je puis même, après Horace,
En faire ſentir tout le prix.

Le Tems, de tout ſouverain maître,
Fait périr tout ce qu'il voit naître :
Il n'épargne que les beaux vers.
Vainqueur des vents & des orages,
Phœbus ne craint pour ſes ouvrages
Que la chûte de l'Univers.

Le Chantre d'Achille & d'Ulisse,
Le Thébain (*a*) qu'au bout de la lice
On vit célébrer les vainqueurs,
Le sage auteur de l'Enéïde,
L'aisé, l'ingénieux Ovide,
Sont encor les Maîtres des cœurs.

Les siécles n'ont point fait d'outrage
A cet élégant badinage,
Né du loisir d'Anacréon :
Encor même aujourd'hui respire
L'amour que jadis à sa lyre
Commit l'amante (*b*) de Phaon.

Vous que la victoire couronne,
Ne croyez pas qu'ainsi Bellone
Vous sauve de l'oubli jaloux :
Sans le secours des doctes Fées,
La mémoire de vos trophées
Est ensevelie avec vous.

(a) Pindare. | (b) Sapho.

Combien de Rois, de grands courages,
Dignes d'atteindre aux derniers âges,
Précédérent Agamemnon !
Mais euſſent-ils fait plus qu'Achille;
Vains exploits, valeur inutile,
Homere manquoit à leur nom.

❧

Pour les Héros, pour les Monarques,
La Muſe ſçait fléchir les Parques,
Et ſauve les noms du Léthé :
Quelquefois même à ſa puiſſance
Les hauts faits doivent leur naiſſance,
Comme leur immortalité.

❧

L'eſpoir d'obtenir ſon hommage
A ſoutenu plus d'un courage,
Que la molleſſe eût abbatu :
Et cette ſoif de la louange,
Peut-être du vainqueur du Gange
Fut ſeule toute la vertu.

❧

Vous à qui la docte harmonie
La rime à la raison unie,
Doivent leurs utiles douceurs :
Jusqu'où s'étendra votre gloire !
Vos bienfaits à votre mémoire
Ont intéressé les neuf Sœurs.

Ne pensez pas qu'en cet ouvrage,
Mon esprit fier de son hommage,
Ait cru vous immortaliser :
Sans moi vous vaincrez le silence.
Ce n'est que ma reconnoissance
Que j'y voulois éterniser.



LA SAGESSE

DU ROI

Supérieure à tous les événemens.

ODE.

VERITE' qui jamais ne changes,
Et dont les traits toujours chéris,
Seuls aux plus pompeuses loüanges
Donnent leur véritable prix ;
C'est toi qu'aujourd'hui j'interroge ;
LOUIS ne souffre point d'éloge
Que tu ne puisses garantir.
Dicte moi des vers qu'il approuve,
Où son cœur modeste ne trouve
Rien dont il m'ose démentir.

On a vû dès son premier âge,
Ses Etats chaque jour accrus,
Et ses voisins par son courage
Humiliés ou secourus;
A sa voix l'Erreur fugitive,
Le progrès des arts qu'il cultive,
Ses vaisseaux souverains des flots;
Mais malgré ces hautes images,
Tout cet éclat n'est pour les Sages
Que l'apparence du Héros.

D'où vient que de cet apparence
Nos foibles yeux trop éblouïs,
Avec la gloire de la France
Confondoient celle de LOUIS?
Juges aveugles que nous sommes,
Sur le mérite des grands hommes
Le Sort régle nos jugemens;
Sous son empire illégitime,
Nous abandonnons notre estime
Au hazard des événemens.

Les champs de Pharſale & d'Ardelle
Ont vû triompher deux Vainqueurs,
L'un & l'autre digne modéle
Que ſe propoſent les grands cœurs.
Mais le ſuccès a fait leur gloire,
Et ſi le ſceau de la Victoire
N'eût conſacré ces demi-Dieux,
Alexandre aux yeux du vulgaire,
N'auroit été qu'un téméraire,
Et Céſar qu'un ſéditieux.

LOUIS, ce douteux avantage
Sur mon eſprit n'a point de droits;
Et pour t'admirer j'enviſage
Tes vertus plus que tes exploits.
Quelque pompe qui t'environne,
Du vif éclat de ta couronne
Ma raiſon tempere l'excès;
Je ne te cherche qu'en toi-même:
C'eſt-là qu'eſt ta gloire ſuprême,
Indépendante de ſuccès.

Tu sçûs vaincre & braver l'envie,
Mais de tes ennemis vaincus
Quand l'audace fut asservie,
Tu sçûs, GRAND ROI, ne vaincre plus:
Laissant des palmes toutes prêtes,
Tu résistas à tes conquêtes,
Triomphe ignoré des Guerriers;
Vainqueur, toi-même tu te domptes,
Et de ce seul instant tu comptes
Avoir mérité tes lauriers.

❦

Ainsi respectant les limites
Que te prescrivoit l'Equité,
Cent fois à ces bornes prescrites
Ton courage s'est arrêté:
Mais le Dieu que ton cœur adore,
En toi vouloit donner encore
Un autre exemple à l'Univers;
Et pour t'ouvrir une carriere
Où s'exerçât ton ame entiere,
Le Ciel te devoit des revers.

❦

Il semble que la Providence,
Toujours jalouse de ses droits,
Ait voulu tromper ta prudence
Qu'elle seconda tant de fois.
Tout paroissoit à nos armées,
Par cent triomphes animées,
Assûrer des honneurs nouveaux :
Prodige ! fatale méprise !
Je vois la Victoire surprise
S'égarer (a) sous d'autres drapeaux.

Drapeaux trop étrangers pour elle !
Déja sa faveur se dément ;
LOUIS, ta vertu la rappelle
De ce honteux égarement.
Les Cohortes Hesperiennes
Qu'enflammoit l'exemple des tiennes,
L'ont vûë expier son erreur ;(b)
A tes loix désormais renduë,
Dans le parti qui l'a perduë
Elle a renvoyé la terreur.

(a) Hoogstet, Ramillie, Turin. (b) A la bataille d'Almanza.

Toi, qui des vertus immortelles
Fais voir en LOUIS tous les traits;
GRAND DIEU, que tes faveurs nouvelles
Couronnent tes propres bienfaits.
Par toi, son cœur inébranlable
Du sort contraire ou favorable
Sçut éviter le double écueil;
Soutiens toujours cette sagesse
Qui voit les revers sans foiblesse,
Et la victoire sans orgueil.



REMERCIMENT A L'ACADEMIE FRANÇOISE.

ODE.

Du prix des doctes chants ſeuls arbîtres
ſuprêmes,
Qui de l'art hâtez le progrès,
En daignant couronner de vos éleves mêmes
Ceux qui vous ſuivent de plus près.

Vos ſuffrages unis ont redoublé mon zéle;
Sans l'eſpoir d'un prix ſuperflu,
Je tire pour vous plaire une force nouvelle
Du bonheur de vous avoir plu.

Chargés du nom fameux du plus grand des Monarques,
Seuls dignes de le publier,
Au ſoin de l'affranchir de l'Empire des Parques,
Vous daignez nous aſſocier.

Tel un fleuve qu'on voit d'une rapide courſe
A l'Ocean porter ſes eaux,
Mêle encor au tribut que lui fournit ſa ſource
Le tribut de mille ruiſſeaux.

Ah! que n'ai-je plutôt ſignalé mon audace
Au noble emploi qu'on nous commet;
Par ce ſecours, GRAND ROI, m'élevant au Parnaſſe,
J'en aurois atteint le ſommet.

Peut-être mon génie, à ta gloire fidelle,
Eût vaincu mes plus fiers rivaux;
Apollon m'eût dicté de ſa bouche immortelle
Des Vers dignes de tes travaux.

J'aurois peint le Duel que la vengeance implore,
Monstre par l'orgueil élevé,
Expirant sous tes coups, & regrettant encore
Le sang dont tes loix l'ont privé.

L'humble Religion par tes sacrés exemples
Y verroit ses honneurs accrus;
Et l'Erreur téméraire y pleureroit ses Temples,
Sous la poussiére disparus.

Du Guerrier (a) malheureux on y verroit l'asyle
Construit par ton prodigue soin;
Et sous des yeux (b) prudens l'innocence tranquille,
Ravie aux conseils du Besoin.

Les (c) Nations de l'Inde, où malgré la distance,
Ton nom vainqueur s'est répandu;
Et leur hommage, exempt de crainte & d'espérance,
A la Vertu seule rendu.

(a) Les Invalides.
(b) S. Cyr.
(c) Ambassadeurs de Siam.

Tes Fils par tes leçons formés à la Victoire,
Dignes Eleves de leur Roi,
Dont les Exploits un jour justifieront l'Histoire
De ce qu'elle aura dit de toi.

Toi-même infatigable au milieu des allarmes,
Achevant de vastes projets,
Moins redoutable encor par l'effort de tes armes,
Que par l'amour de tes sujets.

J'aurois au nom de Grand, dont l'Univers te nomme,
Joint un nom plus intéressant;
Europe, quel bonheur que le plus honnête homme
Se soit trouvé le plus puissant!

Il semble qu'en ses mains les Villes, les Provinces
Soient les ôtages de la Paix,
En désarmant son bras, il les rend à leurs Princes,
Et ses Traités sont des bienfaits.

Son cœur, loin d'applaudir lui-même à sa victoire,
Veut en diminuer le bruit,
Et bravant les périls qui précédent la gloire,
Dédaigne l'éclat qui la suit.

Au milieu de la France, Athénes fortunée
Renaît par ton soin liberal;
Désormais à côté de Bellone étonnée,
Les Arts marchent d'un pas égal.

Jusques dans ton Palais les Muses ont leur place,
Et, seul objet de leurs chansons,
Tu ne les sers pas moins sur ce nouveau Parnasse
Par tes exploits, que par tes dons.

Vous qui de vos talens n'employez la puissance
Qu'à reconnoître ses faveurs,
Et qui brûlez de voir votre reconnoissance
Enflammer pour lui tous les cœurs,

Dans l'éloge ébauché que je viens d'entreprendre
Recevez mon Remerciment :
Heureux ! si de vous-même un jour je puis apprendre
A l'achever plus dignement.



L'OMBRE D'HOMERE.

ODE.

HOMERE, l'honneur du Permesse ;
Toi, qui par de sublimes airs
Assûras aux Dieux de la Gréce
L'immortalité de tes Vers ;
Parois, sors du Royaume sombre ;
Et dérobe un moment ton Ombre
A la foule avide des morts ;
Céde à l'innocente magie
De la poëtique énergie,
Et des graces de mes accords.

Oui ma Muſe aujourd'hui t'évoque ;
Non pas que nouvel (*a*) Appion,
Je brûle de ſçavoir l'époque
Du débris fameux d'Ilion.
Non, pour ſçavoir ſi ton génie
Fut Citoyen de Mæonie,
Ou de l'Iſle heureuſe d'Yo ;
Tu peux d'un éternel ſilence
Voiler ton obſcure naiſſance,
Echappée aux yeux de Clio.

Un déſir plus noble m'anime,
Et ſans en craindre le danger,
Je veux forcer ton chant ſublime
D'animer un lut étranger.
Je veux ſous un nouveau langage
Rajeunir ton antique ouvrage,
Viens toi-même, viens m'exciter ;
Seconde, régle mon yvreſſe,
Et ſi ta gloire t'intéreſſe ;
Dis-moi comme il faut t'imiter.

(*a*) Appion évoqua l'Ombre d'Homere pour ſçavoir le lieu de ſa naiſſance.

Effet ſurprenant de ma Lyre !
Divin Homere, je te vois;
Tu ſors brillant du ſombre Empire;
J'écoute, impoſe-moi tes loix.
Loin cette aveugle obéiſſance,
Dit-il, pour m'imiter, commence
A bannir ces reſpects outrés;
Sur mes pas qu'un beau feu te guide,
Je réprouve l'eſprit timide,
Dont mes Vers ſont idolâtrés.

Homme, j'eûs l'humaine foibleſſe;
Un Encens ſuperſtitieux,
Au lieu de m'honorer, me bleſſe;
Choiſis, tout n'eſt pas précieux.
Prens mes hardieſſes ſenſées,
Et du fonds vif de mes penſées,
Songe toujours à t'appuyer;
Du reſte je te rends le maître;
A quelque prix que ce puiſſe être,
Sauve-moi l'affront d'ennuyer.

Mon ſiécle eut des Dieux trop bizarres,
Des Héros d'orgueil infectés ;
Des Rois indignement avares ;
Défauts autrefois reſpectés.
Adoucis tout avec prudence ;
Que de l'exacte bienſéance
Ton ouvrage ſoit revêtu ;
Reſpecte le goût de ton âge,
Qui, ſans la ſuivre davantage,
Connoît pourtant mieux la vertu.

Ne borne pas la reſſemblance
A des traits ſtériles & ſecs ;
Rens ce nombre, cette cadence
Dont jadis je charmai les Grecs.
Sois fidéle au ſtyle héroïque,
Au grand ſens, au tour pathétique,
Enfans d'un travail aſſidu.
Qu'en ce choix la raiſon t'éclaire,
Je plaiſois, ſi tu ne ſçais plaire,
Crois que tu ne m'as pas rendu.

Ose imaginer que la Parque,
Démentant ses sévéres loix,
Permet à la fatale barque
De me remettre aux bords François:
Dans leur sobre & modeste langue,
Crois que de plus d'une harangue
J'abrégerois mes longs combats;
Mes Héros dignes de leur gloire,
Impatiens de la victoire,
Vaincroient, & ne se loüeroient pas.

Du faux merveilleux de la Fable
Mes Vers se seroient garantis,
Et j'y tiendrois au vrai-semblable
Les Dieux mêmes assujettis.
De Vulcain la main trop sçavante,
Par une gravure mouvante,
N'orneroit pas un bouclier;
D'Achille, par une autre image,
Il animeroit le courage,
Et sçauroit le justifier.

Tu m'entends ; Pluton me rappelle ;
L'Ombre diſparoît à ces mots.
Enflammés d'une ardeur nouvelle,
Peignons les Dieux & les Héros.
Je vois au ſein de la Nature,
L'idée invariable & ſûre,
De l'utile beau, du parfait.
Homere m'a laiſſé ſa Muſe,
Et ſi mon orgueil ne m'abuſe,
Je vais faire ce qu'il eût fait.



LE DEUIL DE LA FRANCE.

ODE.

PRINCE, (a) que de ses mains sacrées
A formé la Religion,
Loin de toi les douleurs outrées,
Fruits amers de la Passion.
Tes yeux pleuroient encor un Pere,
Et des jours d'une Epouse chere
Tu viens de voir trancher le fil :
Mais de la Foi sublime Eleve,
Dans l'instant qui te les enleve,
Tu vois la fin de leur exil.

(a) Le commencement de cette Ode a été fait après la mort de Madame la Dauphine, & adressé à Monseigneur le Dauphin, avant que la France l'eût perdu.

L'un & l'autre a fourni sa course
Prescrite par l'ordre éternel ;
Tous deux rappellés à leur source,
Dieu leur ouvre un sein paternel.
Jamais notre mort n'est trop prompte,
Quand les jours que le Ciel nous compte,
A ses yeux sont assez remplis ;
Il mesure nos destinées,
Non par le nombre des années,
Mais par les devoirs accomplis.

Ainsi l'Auteur de ta naissance,
L'amour de l'Empire François,
Fut donné par la Providence
Pour modéle aux enfans des Rois.
Respectueux, fidéle & tendre,
Tous ses jours ont dû leur apprendre
Ce qu'est un Pere couronné :
D'un zéle aussi rare que juste
Il est long-temps l'exemple auguste,
Et meurt, quand l'exemple est donné.

Ainſi cette Epouſe cherie
Que tu pris des mains de la Paix,
A de ſa nouvelle patrie
Comblé les plus ardens ſouhaits:
C'étoit ſa tendreſſe féconde
Qui devoit enrichir le monde
De Princes nés pour t'imiter:
Quel eſt l'éloge digne d'elle?
Tes pleurs: ſa vie eſt aſſez belle,
Puiſqu'elle a ſçû les mériter.

Mais, cher Prince, ſi tu nous aimes,
Commande à ton cœur, à tes yeux;
Songes que par nos pertes mêmes
Tu nous deviens plus précieux;
Que pour nous ton amour redouble;
A la nature qui ſe trouble,
Que cet amour faſſe la loi;
Un plus grand objet t'intéreſſe,
Crains, en allarmant ſa tendreſſe,
D'expoſer ton Pere & ton Roi.

O ciel ! quelles plaintes ſoudaines !
Quel cris ! tous les yeux ſont en pleurs !
Le ſang s'eſt glacé dans mes veines ;
Je crains d'apprendre nos malheurs.
L'eſpérance eſt-elle ravie ?
Te perdons-nous ; & pour ta vie
Fais-je ici des vœux ſuperflus ?
Aux larmes que je vois répandre,
Prince, je le dois trop entendre,
Je te conſole, & tu n'es plus !

❧

C'en eſt fait ; une mort fatale
A l'Epouſe a rejoint l'Epoux ;
Je vois la couche nuptiale
Se changer en tombeau pour vous.
Au ſéjour des divines flammes
Tandis que s'envolent vos ames,
Vos cendres vont ſe réunir.
O ciel ! eſt-ce grace, ou vengeance ?
Eſt-ce hâter leur récompenſe ?
Ou te hâter de nous punir ?

❧

Je le vois trop ; ta main sévére
Punit notre indocilité ;
Tu nous reprens dans ta colére
Les dons que nous fit ta bonté :
Tu punis un peuple volage,
Vain des succès de son courage,
Ou par les revers abbatu ;
Un peuple, l'esclave du vice,
Qui pour tout reste de justice,
Sçait loüer encor la vertu.

Nous élevons presque des temples
Au Prince que tu nous ravis,
Contens de loüer ses exemples,
Mieux loüés, s'ils étoient suivis :
L'humanité compatissante,
La justice persévérante,
Le zéle ardent de tes autels ;
Et cette active vigilance
D'un Prince, qui croit la Puissance
Comptable aux besoins des mortels.

Digne chef-d'œuvre de la Grace !
Combien de vertus en lui ſeul !
C'eſt en lui que pour notre race
Devoit revivre ſon ayeul.
Jaloux d'un Héroiſme utile,
Il eût pleuré le jour ſtérile
Que ſes dons n'auroient pû marquer.
Prince, ainſi la France te louë,
Ainſi l'Univers l'en avouë ;
Je fais plus, j'oſe t'invoquer.

Oui, ſans qu'un miracle m'atteſte
Ta nouvelle félicité,
Je te crois de la Cour céleſte,
Sur la foi de ta Piété.
Que là, notre intérêt t'inſpire ;
Fais que LOUIS de cet Empire
Soit encore long-tems l'appui,
Obtiens qu'au gré de notre envie,
Dieu même commande à la Vie
D'étendre ſes bornes pour lui.

Soutiens nos priéres des tiennes ;
De la Paix hâte le lien :
Aſſez long-tems les mains chrétiennes
Ont répandu le ſang chrétien.
Que la Paternelle tendreſſe
Pour tes fils encor t'intéreſſe ;
C'eſt l'eſpoir d'un peuple allarmé :
Que tes vertus en eux renaiſſent ;
Et que pour t'imiter, ils croiſſent
Sous les yeux qui t'avoient formé.

Pour qui ſe r'ouvre encor la tombe ?
Chaque inſtant aigrit notre ſort ;
Avec les Epoux le fils tombe !
Arrête, inſatiable Mort.
Et toi, qui rens les faits célébres,
Vole, répans ces ſons funébres
Dont ma Lyre a frappé les airs :
Que juſques aux derniéres races
Ce monument de nos diſgraces
Attendriſſe tout l'Univers.

A MONSEIGNEUR LE DUC *D'AUMONT.*

ODE.

EXAUCEZ ma reconnoiſſance,
Muſes, pour l'Illuſtre D'AUMONT
Dans mon ſein verſez l'abondance
Des richeſſes du ſacré Mont.
Mon zéle ne peut plus attendre ;
Venez ; c'eſt trop long-tems ſuſpendre
Les hommages que je lui dois :
Mon ami qu'accuſoit le Crime
Sentit ſon ſecours magnanime ;
Et j'ai pris le bienfait ſur moi.



Souveraines de l'harmonie,
J'implore moins votre faveur,
Pour faire briller mon génie,
Que pour faire parler mon cœur.
Quand ma gloire vous sollicite,
Taisez-vous : quand mon cœur s'acquitte,
Prodiguez-moi vos plus beaux traits :
Meurent tous les fruits de ma Lyre ;
N'en sauvez que ce que m'inspire
Le ressentiment des bienfaits.



Il est un séjour où préside
L'insatiable Vanité ;
D'où la Politesse perfide
A banni la Sincérité ;
Où, par la Crainte mercénaire,
La Justice est comme étrangére,
Immolée aux moindres égards ;
Où le grand art de se séduire,
L'art de se flater pour se nuire,
Tient lieu lui seul de tous les arts.



Eloge plus vrai que croyable !
C'eſt dans ce ſéjour dangereux
Que D'AUMONT eſt ſimple, équitable,
Sincere, tendre & généreux :
C'eſt-là qu'au devoir attentive,
Sa bouche prudemment naïve
Ne ſçait ni nuire, ni flater.
Du moins à ſa candeur diſcrette
Applaudit l'eſtime ſecrette
De qui n'oſe pas l'imiter.



Ambitieux, d'Ame heroïque
Dépouillez le nom faſtueux ;
De mon autorité Stoïque
Je le décerne au Vertueux :
A l'homme, qui libre & ſans crainte
Au ſéjour même de la feinte,
Oſe ſe montrer ce qu'il eſt ;
Qui n'a, modéle preſque unique,
Que le devoir pour politique,
Et que l'honneur pour intérêt.



Je rap-

Je rappelle ce jour funeste
Où d'étonnemen abbatu,
Nouveau Pilade, pour Oreste,
D'AUMONT, j'implorai ta vertu!
Contre l'innocence attaquée,
La haine en justice masquée
Avoit répandu son poison;
Et je tremblois que sur Toi-même
Son hipocrite stratagême
N'eût pris les droits de la raison.



Mais quelle ardeur, quelle éloquence
Me prêtoit alors l'Amitié!
Soudain je gagne à l'Innocence
Ton zéle ensemble & ta Pitié.
Je te vois conjurer l'orage;
Tu parles; déja ton suffrage
Nous rend une foule d'amis;
Déja ton infaillible zéle
A la prévention rebelle
Prédit l'oracle de Thémis.



Elle a prononcé : le Menſonge,
Artiſan de ſon propre affront,
Dans le Tartare ſe replonge,
La rage au ſein, la honte au front.
Mais que ne peut du noir (a) ouvrage
Dont il avoit armé ſa rage
S'anéantir le ſouvenir !
Ainſi que le nom d'Eroſtrate,
Ce Libelle proſcrit ſe flate
De percer encor l'avenir.



Vers impoſteurs, qu'à la Vengeance
Dicta l'Imprudence ſa ſœur,
Que forgérent d'intelligence
L'Effronterie & la Noirceur ;
Qui pour ſel & pour harmonie
Ne prêtez à la Calomnie
Qu'un choix brutal de mots pervers,
J'apprends que la preſſe Batave,
Au mépris des mœurs qu'elle brave,
Va vous montrer à l'Univers.

(a) Vers diffamatoires imputés à Monſieur Saurin.



L'Auteur qui de l'eau du Cocyte
Vous écrivit dans sa fureur,
Rit sans doute & se felicite
D'en voir multiplier l'horreur.
Il croit qu'ainsi dans tous les âges
Vont se répandre les outrages
Dont il a voulu nous flétrir;
Que de ses mensonges cyniques
Vont naître ces soupçons iniques
Que la malice aime à nourrir.



Oui, ce perfide espoir le flate;
Mais il le flate vainement;
En vous trop d'impudence éclate,
Votre propre excès vous dément.
Dès qu'à l'Innocence, la Rime
Veut que vous imputiez un crime,
Le crime est d'abord imputé;
Et votre imprudente imposture
Ne donne pas même à l'Injure
Un faux air de la Verité.



D'autres siecles pourront nous croire...?
Non, non, pour les en garantir
Mes vers plus sûrs de la Mémoire,
Iront par-tout vous démentir.
Mais qui vous lira? quel courage
Pourra d'une si noire image
Suivre le tissu rebutant?
Ce n'est que gibet, rouë & flamme,
Objets qu'à votre pere infame
Peint son remords impénitent.



Votre pere... non, je m'abuse;
Et vous n'êtes qu'un Avorton
Né de la Lyre d'une Muse
Surprise un jour par Alecton.
La Muse s'étoit endormie;
Alecton des enfers vomie
Profite du moment fatal;
Elle ose manier la Lyre;
C'est vous, sons menteurs, qu'elle en tire;
Digne essai du monstre infernal.



Soudain le Serpent, la Couleuvre,
De sa tête affreux ornemens,
Applaudissent à ce chef-d'œuvre
Par leurs horribles sifflemens.
Mais l'Echo n'osa rien redire;
Le Faune fuit, & le Satyre
Saisi d'horreur l'interrompit.
A ce bruit la Muse éveillée
Ne reprit sa Lyre soüillée
Que pour la briser de dépit.



Tu le vois, D'AUMONT, je m'égare;
Et c'est de l'aveu des neuf Sœurs
Que j'imite Horace & Pindare
Mes Lyriques prédecesseurs.
Si sur la foi de leur usage
L'écart même fermoit l'ouvrage,
Il n'en seroit que plus goûté;
Mais, pardonne, Muse Thébaine,
Mon zéle à D'AUMONT me rameine;
J'aime mieux perdre une beauté.



Que Mnemoſine immortaliſe
Et tes bienfaits & mon encens;
Qu'à jamais l'Univers me liſe,
Penetré de ce que je ſens.
Si mes vers n'ont pas la puiſſance
D'inſpirer tout ce que je penſe,
Ils n'ont pas fait aſſez pour toi;
Et malgré l'orgueil du Parnaſſe,
Charmé, j'y cederai ma place
A qui te louera mieux que moi.



LE
SOUVERAIN.
ODE.

EGALITE' tant regretée,
Peux-tu regner chez les Mortels ?
Chimerique autant que vantée,
Non, tu n'as jamais eu d'autels ;
Ou, si l'Univers t'a bannie,
C'est qu'au lieu d'ordre & d'harmonie,
Tu nous amenois tous les maux :
Digne race de nos ancêtres,
Bientôt nous nous ferions des maîtres,
Si nous étions encor égaux.

(a) Cette Ode fut recitée par l'Auteur à M. le Dauphin, au commencement de Janvier 1712.



Chacun ſous ton régne ſauvage
Seroit à ſoi-même ſon Roi ;
Entre nous le moindre partage
Devient impoſſible avec toi.
Je veux le bien qui charme un autre ;
Eh ! quelle paix ſeroit la nôtre,
Si nos déſirs étoient des droits ?
Toujours injuſtes, téméraires,
Toujours l'une à l'autre contraires,
Nos paſſions veulent des loix.



Ainſi de ſa propre licence
Redoutant le cours effréné,
L'homme établit une Puiſſance,
Et lui-même s'eſt enchaîné
Contre la révolte ennemie.
Dieu puiſſant, tu l'as affermie
Sur les fondemens les plus ſaints.
Je vois l'autorité ſuprême,
Oui, l'autorité de Dieu même,
Gravée au front des Souverains.



Mais, sçavez-vous, Maîtres du monde,
A quel prix vous régnez sur nous?
Ce Dieu veut qu'un seul lui réponde
De la felicité de tous.
Il veut que vos sujets tranquilles,
Pour vous, enfans toujours dociles,
Vous trouvent des peres pour eux;
En vain portez-vous le tonnerre,
Vous n'êtes les Dieux de la terre,
Qu'autant que nous sommes heureux.



Que sur votre trône placée,
La vertu commande avec vous;
Pour la voir de tous embrassée,
L'exemple est l'ordre le plus doux.
C'est peu de proscrire le vice;
Aimez vous-même la Justice,
Vous allez lui gagner les cœurs:
De la place auguste où vous êtes,
Vous commandez ce que vous faites;
Les loix ne sont rien sans vos mœurs.



Naiſſe donc l'équité publique
De vos exemples fructueux ;
Le premier trait de Politique
Eſt de nous rendre vertueux.
Heureuſes cent fois les contrées,
Où ſous le joug des loix ſacrées
Le Vice gémit abbatu !
Ainſi du reſte de la Grece
Sparte jadis fut la maitreſſe ;
Et ſon Sceptre étoit ſa Vertu.



Mais, helas ! de combien de pieges
Vois-je les Rois environnés !
Cruel flateur, tu les aſſieges
De tes conſeils empoiſonnés :
Par des illuſions groſſiéres,
Tu viens obſcurcir leurs lumiéres ;
A ton gré tout change de nom :
Et ton ambition ſervile,
De prudence loue un Achille,
De juſtice un Agamemnon.



A l'imposteur qui vous conseille,
Au faux charme de ses discours,
Ouvrez-vous un moment l'oreille ?
Vous voilà séduits pour toujours.
L'austere Verité que blesse
Votre imperieuse foiblesse,
De vos yeux s'enfuit en courroux ;
Et pour se venger de l'outrage,
Ne percera point le nuage
Que vous souffrez entr'elle & vous.



Qu'un prompt mépris, qu'un œil sévére
Des Flateurs étouffe la voix ;
Chassez ce peuple mercénaire,
L'idolâtre tyran des Rois.
Qu'à jamais la Candeur vengée
Habite votre Cour purgée
De ses coupables ennemis ;
Et croyez que cette victoire
Va mieux assurer votre gloire
Que le monde même soumis.



D'une main ſage & bienfaiſante
Partageant alors les emplois,
La Verité toujours préſente,
Va préſider à votre choix.
Pontifes ſaints & reſpectables,
Juges éclairés, équitables,
Miniſtres zelés, vigilans,
Venez remplir vos deſtinées,
Les places ne ſont plus données
Qu'aux vertus, & qu'aux grands talens.



Mais, content d'une paix ſecrette,
Le mérite aime à ſe cacher;
Pénétrez ſon humble retraite;
Rois, c'eſt à vous de le chercher.
Qu'en vain l'Ambition ſoupire;
Dans les vaſtes ſoins de l'Empire
C'eſt à lui ſeul de vous aider :
La vertu craint les places hautes,
Et c'eſt le préſage des fautes
Que l'orgueil de les demander.



Sous mes pas s'étend ma carriére ;
Quel eſpace m'en reſte encor ?
Faut-il retourner en arriére ?
Non, prenons un nouvel eſſor.
Soutiens-moi, ſage Enthouſiaſme ;
Ecarte l'oiſif Pléonaſme ;
Rien n'eſt long que le ſuperflu.
Dicte-moi ce que je dois dire,
Et ne me laiſſe rien écrire,
Qui ne ſoit digne d'être lû.

Loin, l'ardente & guerriere flamme,
Qu'allume la ſoif d'un grand nom,
Aux yeux de l'Erreur grandeur d'ame,
Foibleſſe aux yeux de la Raiſon :
En vain le Vainqueur de l'Euphrate,
Par d'injuſtes exploits ſe flate
De ſubjuguer tous les eſprits ;
Malgré les éloges d'Athenes,
Il eſt encore des Diogenes
Dont il ſubira le mépris.



Ce Torrent tombe : la montagne
Gémit sous ses horribles bonds ;
Il menace au loin la campagne,
Du cours de ses flots vagabonds :
Il renverse l'orme & le chêne ;
Tout ce qui l'arrête, il l'entraine,
Et noye à grand bruit les guerets ;
Avec lui marche le Ravage,
Et par-tout son affreux passage
Est le desespoir de Cerès.



Mais ce Fleuve, grand dès sa source,
S'ouvre un lit entre les roseaux,
Et s'aggrandissant dans sa course,
Roule paisiblement ses eaux :
Egal, jamais il ne repose ;
Dans les campagnes qu'il arrose
Il va multiplier les biens ;
Heureux les pays qu'il traverse !
C'est-là que fleurit le commerce,
Et ses flots en sont les liens.



Tel, d'un conquerant tyrannique
S'assouvit l'orgueil indompté;
Telle, d'un Prince pacifique,
S'exerce l'active bonté.
L'un né pour désoler la terre,
De tous les maux que fait la Guerre,
Achete un inutile bruit;
L'autre, sans combats, sans victoire,
Goûte une plus solide gloire,
Dont le bien public est le fruit.



Il veille : de son heritage
Chacun paisible possesseur
Ne craint point qu'il soit le partage
De l'insatiable oppresseur :
Notre bonheur seul l'intéresse;
L'ordre qu'établit sa sagesse,
Son pouvoir sçait le maintenir;
Et toujours exempt de tempête,
Son régne est une longue fête
Qu'on ne craint que de voir finir.



De ſes Etats d'où fuit la Guerre,
Si je parcours les vaſtes champs,
J'y vois de tous côtés la terre
S'ouvrir ſous les coutres tranchans:
Point de plaine inculte & deſerte;
Par-tout la campagne eſt couverte
D'un peuple au travail excité;
Et l'opiniâtre culture
Y ſçait hâter de la nature
La tardive fécondité.



De ſes préſens Bacchus couronne,
Enrichit les rians côteaux:
Sous le poids de ſes dons, Pomone
Aime à voir plier les rameaux.
La moiſſon tombe & va renaître;
Par-tout l'abondance champêtre
Enfante l'innocent plaiſir:
Et j'entends Tityre qui chante
Sur ſa flûte reconnoiſſante
Le Dieu qui lui fait ſon loiſir.



Que je m'enferme dans les Villes ;
J'y vois les nombreux citoyens,
Actifs à la fois & tranquilles,
Artiſans de leurs propres biens.
Le travail les rend opulentes ;
Les Loix ſans ceſſe vigilantes
Y font régner la ſûreté ;
Les richeſſes même y ſont ſages ;
Le Luxe n'y fait point d'outrages
A l'humble mediocrité.



Là, des plus profondes ſciences
L'étude perce les ſecrets,
Et la foi des expériences
Aſſure & hâte leurs progrès.
Du Monarque les mains prodigues,
Pour prix des ſçavantes fatigues,
Tiennent tous ſes tréſors ouverts ;
Le ſuccès ſuit toujours la peine ;
Et c'eſt de là qu'en Souveraine,
Minerve inſtruit tout l'Univers.



Tous les talens ont leur ſalaire ;
Les bienfaits, la protection ;
Mieux encor le bonheur de plaire,
Les guide à la perfection.
Imitateurs de nos ancêtres
Luttez contre vos propres maîtres
Par d'immortelles nouveautés ;
La Raiſon aux Graces unie,
Fixe le goût & le Genie
A d'invariables beautés.



C'eſt-là que créant les ſpectacles,
Régne l'ingenieux Pinceau,
De chef-d'œuvres & de miracles
Diſpute avec lui le Cizeau.
Quel art né pour orner le monde,
Que l'Emulation féconde
A ſon gré n'y faſſe fleurir ?
Que de travaux je vois paroître,
Que le Tems qui les a vû naître,
Deſeſpere de voir périr !



Est-ce assez des arts ordinaires ?
Combien d'autres arts inventés
Rendent ces peuples nécessaires
Aux peuples les plus écartés ?
L'Etranger quittant sa patrie ;
Tributaire de l'industrie,
Descend en foule sur ces bords ;
Son ignorance ou sa paresse
Vient faire au travail, à l'adresse
Un hommage de ses trésors.



Telle est la fortune publique
Que la Paix assûre aux Etats ;
Mais le Roi le plus pacifique
Peut-il fuir toujours les combats ?
Des droits que l'Ennemi méprise,
D'un Voisin l'injuste entreprise,
Des Alliés à soutenir ;
L'effort d'une Ligue cruelle,
Souvent dans ses Etats rappelle
La Guerre qu'il en veut bannir.



L'ame d'un beau courroux frappée,
Se léve alors le Souverain ;
Il marche & sçait que de l'épée,
Le Ciel ne l'arme pas en vain.
Qu'on le suive, qu'on le contemple ;
Dans tous les cœurs son seul exemple
Porte le courage & l'espoir ;
Il va sur les pas des Alcides,
Achever des exploits rapides,
Devenus alors son devoir.



Guerre, que pour notre ruine,
Permet le celeste courroux,
Monstre, par qui la main divine,
A la fois frappe tant de coups.
Ta voix appelle le carnage ;
Que de mortels pleins de ta rage,
L'un par l'autre vont s'immoler !
Mais, ô Ciel ! à ton trône auguste,
Répondra l'aggresseur injuste
De tout le sang qui va couler.



De quelque nom que l'on te nomme,
Valeur, reconnois tes excès :
Oui, le vrai Héros, le Grand-Homme
Déplore jusqu'à ses succès.
Son ame sagement guerriére,
Hait cette gloire meurtriére
Où le fol Orgueil fait courir ;
Et toujours humain, équitable,
Par une guerre inévitable,
C'est la Paix qu'il veut conquerir.



Que par la force de ses armes,
Ses voisins jaloux soient soumis ;
Quel triomphe a pour lui des charmes ?
Le bonheur de ses ennemis.
Que la Victoire le trahisse ;
Dans son apparente injustice
Il entend de justes arrêts :
Et se sacrifiant lui-même,
Il sauve des sujets qu'il aime,
Aux dépens de ses intérêts.



D'un tel Roi, d'une ame ſi grande,
Quel prix peut payer les projets ?
Le ſeul que lui-même il demande ;
L'amour, le cœur de ſes ſujets.
Gardé par cet amour fidele,
Jamais ſon trône ne chancelle,
Il en eſt l'éternel appui ;
Et périſſant pour le défendre,
Son peuple à peine croit lui rendre
Autant qu'il a reçu de lui.

MA muſe, avec cette aſſurance
Qui naît de la ſincerité,
Au Prince que pleure la France,
Diſoit ainſi la vérité.
Il m'écoutoit, & ſon ſuffrage
Ranima vingt fois mon courage
S'affoibliſſant à ſon aſpect.
Il daignoit d'une voix touchante,
Soutenir ma voix chancelante
Que faiſoit languir le reſpect.



Dans l'image d'un Prince juſte,
Guerrier, mais ami de la Paix,
Il connut le modéle auguſte,
Où ma Muſe avoit pris ſes traits,
Publiez, dit-il, ces maximes,
Et répandez ces ſages rimes,
Dignes de l'oreille des Rois.
Partez mes vers, il faut l'en croire;
Faites du moins à ſa mémoire
L'honneur d'executer ſes loix.



ODES

ODES

ANACRÉONTIQUES.

A MADAME DACIER SUR SON ANACRÉON.

ODE I.

SÇAVANTE DACIER, cet ouvrage
Où le galant Anacréon
Parle si bien notre langage,
Paroît en vain sous votre nom.

L'Amour lui seul a sçû le faire;
Et ce Dieu m'en a fait serment.
Voici comme il conte l'affaire;
Vous l'en desavoüerez, s'il ment.

De se soûmettre à son Empire
Un jour il somma votre cœur;
Avec un dédaigneux sourire
Vous défiâtes ce vainqueur.



Il tend son arc, fléche sur fléche
Dans l'instant vole contre vous ;
Mais les traits, loin d'y faire bréche,
Sur votre cœur s'émoussoient tous.

D'un de ces traits vous vous vengeâtes ;
Et portant des coups plus certains,
Il eut beau fuir, vous le blessâtes.
Il tomba captif en vos mains.

Il dit qu'en sortant d'esclavage,
Il vous donna pour sa rançon
Ce qu'il estimoit davantage,
Et ce fut votre Anacréon.

Comme on imite ce qu'on aime,
J'ose l'imiter à mon tour ;
Mais je n'ai pas trouvé de même
L'ouvrage tout fait par l'Amour



SOUHAITS.

ODE II.

QUE ne suis-je la fleur nouvelle
Qu'au matin Climene choisit ;
Qui sur le sein de cette belle
Passe le seul jour qu'elle vit !



Que ne suis-je le doux Zéphire
Qui flate & rafraîchit son teint,
Et qui pour ses charmes soupire,
Aux yeux de Flore qui s'en plaint !



Que ne suis-je l'oiseau si tendre,
Dont Climene aime tant la voix,
Que même elle oublie à l'entendre
Le danger d'être tard au bois !



Que ne ſuis-je cette onde claire
Qui contre la chaleur du jour
Dans ſon ſein reçoit ma Bergére,
Qu'elle croit la mere d'Amour !



Dieux ! ſi j'étois cette fontaine,
Que bientôt mes flots enflammés....
Pardonnez ; je voudrois, Climene,
Etre tout ce que vous aimez.



VAIN SECOURS DE BACCHUS.

ODE III.

JE me plaignois d'une inhumaine
Qu'Amour refusoit d'attendrir;
Bacchus eut pitié de ma peine,
Et s'offrit à me secourir.

Pour me faire joüir des charmes
Que l'Amour eût dû me livrer,
Un jour il se saisit des armes
De ce Dieu qu'il sçut enyvrer.

Il en blessa ce cœur sévére,
L'objet de mes plus doux souhaits;
Mais la blessure fut legére,
L'Amour seul sçait lancer ses traits.

SONGE.

ODE IV.

QUE vois-je ! Climene ſenſible !
L'Amour a touché votre cœur
Ce changement eſt-il poſſible ?
N'eſt-ce point un ſonge trompeur ?

Vois-je cette même Climene
Qui s'offenſoit de mes déſirs ?
Qui toujours ſévére, inhumaine...
Vous pleurez ! j'entends vos ſoupirs.

Long-tems une pudeur barbare
A combattu vos vœux ſecrets :
Ah ! qu'aujourd'hui l'Amour répare
Tous les maux qu'elle nous a faits.

D'une tendreſſe mutuelle,
Chere Climene, enyvrons-nous :
Déja mon cœur... Ciel ! qui m'appelle :
Cruels ! pourquoi m'éveillez-vous ?



L'USAGE DE LA VIE.

ODE V.

BUVONS, amis; le tems s'enfuit;
Ménageons bien ce court eſpace;
Peut-être une éternelle nuit,
Eteindra le jour qui ſe paſſe.

Peut être que Caron demain
Nous recevra tous dans ſa barque:
Saiſiſſons un moment certain;
C'eſt autant de pris ſur la Parque.

A l'envi laiſſons-nous ſaiſir
Aux tranſports d'une douce yvreſſe:
Qu'importe, ſi c'eſt un plaiſir,
Que ce ſoit folie, ou ſageſſe.



IV

L'AMOUR *REVEILLÉ.*

ODE VI.

DANS un lieu solitaire & sombre
Je me promenois l'autre jour :
Un enfant y dormoit à l'ombre ;
C'étoit le redoutable Amour.



J'approche, sa beauté me flate ;
Mais j'aurois dû m'en défier :
J'y vois tous les traits d'une ingrate
Que j'avois juré d'oublier.



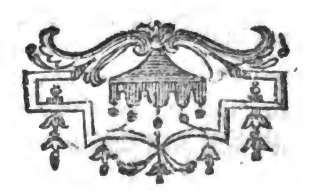
Il avoit sa bouche vermeille ;
Le teint aussi vif que le sien.
Un soupir m'échape, il s'éveille ;
L'Amour se réveille de rien.



Aussi-tôt déployant ses aîles,
Et saisissant son arc vengeur,
D'une de ses fléches cruelles
En partant il perce mon cœur.



Va, dit-il, aux pieds de Silvie
De nouveau languir & brûler :
Tu l'aimeras toute ta vie,
Pour avoir osé m'éveiller.



PORTRAIT.

ODE VII.

TOI, par qui la toile s'anime,
Sçavant Peintre, prends ton pinceau ;
Et qu'à mes yeux ton art exprime
Tout ce qu'ils ont vû de plus beau.

Ne m'entends-tu pas ? peins Silvie ;
Mais choisis l'instant fortuné,
Où pour le reste de ma vie,
Mon cœur lui fut abandonné.

Au bal, en habit d'Espagnole,
Elle ôtoit un masque jaloux :
Plus promptement qu'un trait ne vole,
Je fus percé de mille coups.

Peins ses yeux doux & pleins de flamme,
D'où l'Amour me lança ses traits ;
D'où ce Dieu s'asservit mon ame,
En un instant, mais pour jamais.

Peins ſon front plus blanc que l'yvoire,
Siége de l'aimable candeur:
Ce front dont Venus feroit gloire,
S'il y brilloit moins de pudeur.

Pourſuis, peins l'une & l'autre jouë,
La honte des roſes, des lys;
Et ſa bouche, où l'Amour ſe jouë
Avec un éternel ſouris.

Peins ſa gorge .... mais non, arrête,
Ici mon art eſt ſurmonté;
Et quelques couleurs qu'il apprête,
Tu n'en peux peindre la beauté.

Laiſſe cet inutile ouvrage.
Non, de l'objet de mon ardeur,
Il n'eſt qu'une fidelle image,
Que l'Amour grava dans mon cœur.



PROMESSE DE L'AMOUR.

ODE VIII.

HIER l'Amour touché du son
Que rendoit ma lyre qu'il aime,
Me promit pour une chanson,
Deux baisers de sa mere même.

Non, lui dis-je, tu sçais mes vœux,
Sers mieux le penchant qui m'entraîne ;
Au lieu d'une, j'en offre deux,
Pour un seul baiser de Climene.

Il m'en promit ce doux retour :
Ma lyre en eut plus de tendresse :
Mais vous, Climene, de l'Amour
Acquitterez-vous la promesse ?



PUISSANCE DE *BACCHUS.*

ODE IX.

BACCHUS, contre moi tout conſpire ;
Viens me conſoler de mes maux ;
Je vois, au mépris de ma lyre,
Couronner d'indignes rivaux.



Tout me rend la vie importune ;
Une volage me trahit :
J'eûs peu de bien de la Fortune ;
L'injuſtice me le ravit.



Mon plus cher ami m'abandonne,
En vain j'implore ſon ſecours ;
Et la calomnie empoiſonne
Le reſte de mes triſtes jours.



Bacchus viens me verſer à boire :
Encor . . . bon . . . je ſuis ſoulagé.
Chaque coup m'ôte la mémoire
Des maux qui m'avoient affligé.

Verſe encor . . . je vois l'allegreſſe
Nager ſur ce jus précieux.
Donne, redouble . . . ô douce yvreſſe !
Je ſuis plus heureux que les Dieux.



DIALOGUE
DE L'AMOUR
ET
DU POËTE.
ODE X.

Le P. AMOUR, je ne veux plus aimer ;
J'abjure à jamais ton empire ;
Mon cœur lassé de son martyre,
A résolu de se calmer.

L'Am. Contre moi qui peut t'animer ?
Iris dans ses bras te rappelle.
Le P. Non, Iris est une infidelle ;
Amour, je ne veux plus aimer.



L'Am. Pour toi j'ai pris ſoin d'enflammer
Le cœur d'une beauté nouvelle ;
Daphné ... *Le P.* Non Daphné n'eſt que belle :
Amour, je ne veux plus aimer.

L'Am. D'un ſoupir tu peux déſarmer
Dircé, juſqu'ici ſi ſauvage.
Le P. Elle n'eſt plus dans le bel âge ;
Amour, je ne veux plus aimer.

L'Am. Mais ſi je t'aidois à charmer
La jeune, la brillante Flore?
Tu rougis... vas-tu dire encore :
Amour, je ne veux plus aimer.

Le P. Non, Dieu charmant, daigne former
Pour nous une chaîne éternelle ;
Mais pour tout ce qui n'eſt point elle,
Amour, je ne veux plus aimer.



REVUE D'AMOURS.

ODE XI.

IL n'eſt rien, dit-on, que je n'aime ;
Vous me le reprochez toujours :
Hier, pour en juger moi-même,
Je raſſemblai tous mes amours.



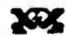
L'un à la fin de ſa carriére,
Le carquois vuide, l'arc baiſſé,
Portant un flambeau ſans lumiére,
De vieilleſſe étoit tout caſſé.



L'autre ne battant que d'une aîle,
Qui le ſoûtenoit à demi,
Comblé des faveurs d'une belle,
Etoit déja preſqu'endormi.



L'un de dépit rompoit ſes armes,
Accablé d'un malheur nouveau ;
Une ingrate cauſoit ſes larmes,
Qu'il eſſuyoit de ſon bandeau.



L'autre rebuté des caprices
De l'objet qui le fait brûler,
Pour porter ailleurs ſes ſervices,
Etoit tout prêt à s'envoler.



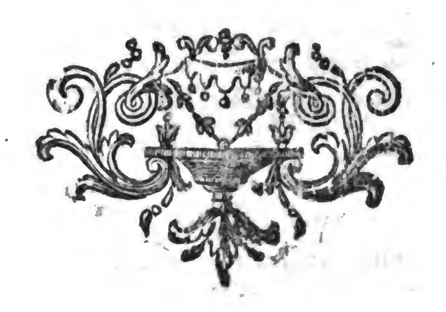
Avec eux, charmante Climene,
Parurent encor mille Amours,
Que je reconnoiſſois à peine,
Pour m'avoir ſervi quelques jours.



Mais un autre, dont, ce me ſemble,
La beauté les effaçoit tous ;
Sur un portrait qui vous reſſemble,
Attachoit ſes regards jaloux.



Auſſi-tôt qu'on le vit paroître,
Toute la troupe s'envola ;
Et je n'en veux plus laiſſer naître ;
Il me ſuffit de celui-là.



PROJET INUTILE

ODE XII.

QUOI toujours de tendres chanſons ?
Amour, ſouffre que je reſpire,
Et qu'au moins une fois ma Lyre
Me rende de plus nobles ſons.



Je veux, célébrant les hazards
Que nous fait affronter la gloire,
Chanter un Hymne à la Victoire,
Et de ma main couronner Mars.



Viens, terrible Dieu des combats,
Conduis Bellone ſur tes traces :
Quitte la Déeſſe des Graces,
Arrache-toi d'entre ſes bras.



Mais quoi ! dans le ſein de Cypris
Le plus doux des plaiſirs t'arrête !
En jouiſſant de ta conquête,
Ton bonheur t'en rend plus épris.



Confondus par mille ſoupirs,
Vos cœurs l'un à l'autre ſe livrent.
Heureux cent fois ceux qui s'enyvrent
Du charme des mêmes plaiſirs !



Amour, ſi jamais moins cruel,
Pour moi tu fléchiſſois Silvie,
Dans ces délices que j'envie,
J'oublierois que je ſuis mortel.



Mais, où ſuis-je! & par quel détour
Pourrois-je revenir aux armes?
Je voulois chanter les allarmes:
Je n'ai pû chanter que l'Amour.



VEN-

VENGEANCE DE L'AMOUR.

ODE XIII.

TANT que volant de belle en belle
De Vénus j'ai ſuivi la Cour,
C'étoit toujours plainte nouvelle
Que je faiſois contre l'Amour.



Philis ſembloit-elle moins tendre,
Fuyoit-elle moins mes Rivaux ;
Falloit-il un moment l'attendre ;
Amour, diſois-je, que de maux !



Qu'on m'aimât d'un amour extrême,
Tendre, délicat & conſtant;
Au milieu des délices même,
Je ſçavois n'être pas content.



Ce n'étoit que ſoupçons, que craintes,
Que dépits, regrets ſuperflus.
Je vis l'Amour; finis tes plaintes,
Va, dit-il, tu n'aimeras plus.



Il s'enfuit; de l'indifférence
J'éprouve auſſi-tôt la langueur.
Que tu choiſis bien ta vengeance,
Amour, quand tu punis un cœur!



L'ennui, la triſteſſe inhumaine
Ont pris la place des plaiſirs:
Pardon; prens pitié de ma peine,
Viens; rens-moi du moins les déſirs.



LES ÂGES.

ODE XIV.

AMOUR, c'eſt à toi que je livre
Le court eſpace de mes jours :
Et je ne voudrois toujours vivre
Que pour pouvoir aimer toujours.

❧

Tu fais le charme de tout âge ;
Tout âge languit ſans tes feux :
Tendre, jaloux, conſtant, volage,
Pourvû qu'on aime, on eſt heureux.

❧

Jeune autrefois, j'étois fidelle ;
Ah ! qu'alors je trouvois de goût
Dans un ſeul ſouris de ma belle,
Dans un rien ! ce rien m'étoit tout.

❧

Plus mûr, nul objet ne m'arrête,
Mais tous allument mes ardeurs ;
Amour, de conquête en conquête
Je voudrois dompter tous les cœurs.

L'âge avance toujours, que faire ?
Vieux, je veux encor m'enflammer.
Quoi, dira-t-on, aimer sans plaire ?
Oui : n'est-ce donc rien que d'aimer ?



LES
VRAIS PLAISIRS.
ODE XV.

DES favoris de la Victoire,
Je ſçais mépriſer le renom ;
Je n'irai point, yvre de gloire,
Affronter la mort pour un nom.

Que d'autres encenſent l'Idole
Du faſte & de l'autorité ;
Pour l'eſpoir d'un honneur frivole,
Je ne vends point ma liberté ;

Que de crainte toujours ſaiſie,
L'Avarice compte ſon bien ;
Je regarde ſans jalouſie
Un tréſor qui ne ſert de rien.

Irois-je veiller ſur un Livre,
Avide d'un ſçavoir profond ?
Le tems que nous avons à vivre
Eſt ſi court & l'art eſt ſi long !

Je ne ſçais qu'aimer & que boire,
Et nuit & jour j'aime & je bois ;
C'eſt-là ma ſcience, ma gloire,
Mes richeſſes & mes emplois.

Les plaiſirs qui ſont notre ouvrage
Coûtent trop, ſont trop imparfaits ;
Je crois la nature plus ſage ;
Je me tiens à ceux qu'elle a faits.



ODES

PINDARIQUES.

AVIS.

Pindare avoit fait des Hymnes pour tous les Dieux ; & il n'avoit oublié que Proserpine. Cette Déesse, à ce que raconte Pausanias, lui apparut un jour, & lui reprocha son oubli. Il s'engagea, comme le souhaitoit la Déesse, à réparer cette faute dès qu'il seroit arrivé dans son Empire. En effet étant mort quelque tems après, une de ses amies le vit en songe, lui chantoit l'Hymne qu'il venoit de composer aux Enfers en faveur de Proserpine. Cette Hymne prétendue de Pindare, est le sujet de mon Ode. Je le fais parler lui-même, & je tâche d'autant plus de m'élever à son ton & à ses idées. J'y affecte même quelque désordre ; & j'y fais entrer une digression sur Corine qui avoit remporté cinq fois sur Pindare le prix de la poësie Lyrique ; en partie, à ce que croit Pausanias parce qu'elle étoit fort belle, & en partie parce qu'elle écrivoit en Langue Eolique qui étoit celle du peuple, au lieu que Pindare se servoit de la Langue Dorique, qui étoit moins vulgaire.

PINDARE AUX ENFERS.

ODE

A MONSIEUR DE TOUREIL.

EPOUSE du ſombre Monarque,
Enfin l'impitoyable Parque
A ton Empire m'a ſoumis :
J'ai paſſé les bords du Cocyte :
Il faut que mon ombre s'acquite
Du tribut que je t'ai promis.



Ecoute ; jamais tes oreilles
Par de ſi puiſſantes merveilles
Ne ſe ſentirent enchanter ;
Même, quand le Chantre (*a*) de Thrace
Guidé d'une amoureuſe audace,
Vint te forcer de l'écouter.



Mes chants paſſent ces chants perfides,
Piéges qu'aux Nautonniers avides
Tendent les Muſes (*b*) de la mer ;
La douceur en eſt plus charmante
Que le Nectar qu'on te préſente
A la table de Jupiter.



Typhée enchaîné dans ce gouffre,
D'où partent la flamme & le ſouffre
Que vomit l'effroyable Æthna,
Jadis de ſa priſon profonde,
Donna des ſecouſſes au monde,
Dont le Dieu des morts s'étonna.

(*a*) Orphée. (*b*) Les Syrenes.



Il craignit qu'au triste rivage,
La Terre n'ouvrît un passage
A l'Astre par qui le jour luit :
Et qu'usurpateur des lieux sombres,
Il n'y vînt effrayer les ombres,
Eternels sujets de la Nuit.



Il vint aux champs de Syracuse,
Et là, sur les bords du Peguse,
L'Amour à tes lois l'asservit.
Effet digne de ta présence !
En un instant le Dieu s'avance,
Te voit, t'adore & te ravit.



O mes compagnes ! ô ma mere !
O vous, maître des Dieux, mon pere !
Cris impuissans & vains regrets.
Au char la Terre ouvre une voye,
Et déja le Stix voit la proye,
Que Pluton enleve à Cérès.



Mais Ciel ! quel désespoir la presse !
Je vois la flamme vengeresse
Qu'elle allume aux brasiers d'Æthna.
Sicile, terres désolées,
Vous vîtes vos moissons brûlées,
Par la main qui vous les donna.



Loin une Raison trop timide :
Les froids Poëtes qu'elle guide,
Languissent & tombent souvent.
Venez, Yvresse téméraire,
Transports ignorés du vulgaire,
Tels que vous m'agitiez vivant.



Je ne veux point que mes ouvrages
Ressemblent, trop fleuris, trop sages,
A ces jardins, enfans de l'art :
On y vante en vain l'industrie :
Leur ennuyeuse symmetrie
Me plaît moins qu'un heureux hazard.



J'aime mieux ces forêts altiéres,
Où les routes moins réguliéres
M'offrent plus de diverſité:
La Nature y tient ſon empire,
Et par-tout l'œil ſurpris admire
Un déſordre plein de beauté.



Déeſſe, ni par artifice,
Ni par vœux, ni par ſacrifice,
Nul de nous ne peut t'échaper:
Thétis même en trempant Achille,
Laiſſe à la trame qu'on lui file,
Encor un endroit à couper.



Quelles légions de phantômes,
Nouveaux hôtes de ces Royaumes,
S'y raſſemblent de toutes parts!
Combien chaque inſtant en ameine!
Leur apparition ſoudaine
Eſt plus prompte que les regards.



La Parque ne fait point de grace ;
Tout meurt : c'eſt pour l'humaine race
L'inviolable arrêt du Sort.
Le rang, le ſçavoir, le courage,
Rien de tes loix ne nous dégage,
Tout meurt, puiſque Pindare eſt mort.



Triomphe, Déeſſe inflexible :
Fiére de ton ſceptre terrible,
Ne céde pas même à Junon :
Tout eſt ſous ton obéiſſance :
Et rien ne vaincra ta puiſſance,
Que mes ouvrages & mon nom.



Ciel ! de ſa Lyre Æolienne,
Corinne interrompant la mienne,
Se préſente à mes yeux ſurpris !
Quel orgueil jaloux la dévore ?
Sur mon ombre veut-elle encore
Remporter un injuſte prix.



Approche impuissante Rivale :
Chante, & que la troupe infernale
Juge aujourd'hui de nos chansons.
Tu ne me causes plus d'allarmes :
Et tes yeux ont perdu les charmes
Qui briguoient le prix pour tes sons



Reconnois déja ta foiblesse :
Eh ! qui pour t'entendre s'empresse,
Qu'un peuple ignorant & sans nom ?
Tandis qu'autour de moi j'attire
Les Héros, les Dieux de la Lyre,
Orphée, Homere, Anacréon.



A mes pieds s'abaisse Cerbere,
J'ai calmé sa rage ordinaire,
Ses regards ne menacent plus :
Ses oreilles sont attentives ;
Et de ses trois gueules oisives,
Les hurlemens sont suspendus.



Quels prodiges ma Lyre cause !
Sisiphe étonné se repose,
Son rocher vient de s'arrêter :
Et je vois chaque Danaïde
Demeurer sur leur tonne vuide
Immobile pour m'écouter.



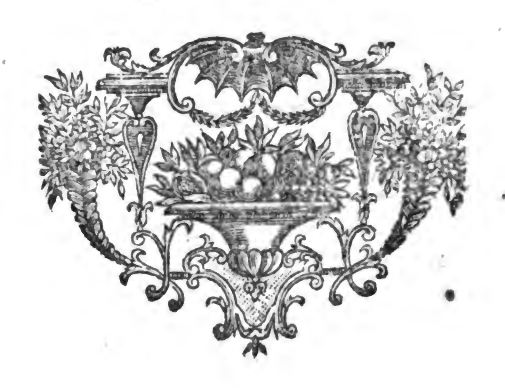
Jusqu'au petit fils de Saturne,
Minos perd le soin de son Urne,
Occupé de mes sons vainqueurs.
Je vois les Parques attendries :
De leurs mains même les Furies
Laissent tomber les feux vengeurs.



TOUREIL, c'est ainsi qu'au Ténare,
De ses airs le divin Pindare
Charmoit Proserpine & les morts.
Mais non, tu connois trop sa Lyre,
Non, tout ce que tu viens de lire,
N'est que l'ombre de ses accords.



O! que n'ai-je ce goût sublime,
Ce génie ardent qui t'anime,
Ce choix qui brille en tes écrits!
J'aurois dans une Ode immortelle,
Si bien imité mon modéle
Que tes yeux s'y feroient mépris.



AVIS.

Cette Ode est imitée de la quatorziéme Olympique de Pindare, où après avoir célébré les Graces, il les prie de chanter avec lui la gloire d'Asopic, & presse la Renommée de pénétrer au Palais de Proserpine, pour y apprendre à Cléodame la nouvelle victoire de son fils.

LES GRACES.

ODE

A S. A. S.

MONSEIGNEUR LE DUC

DE VENDÔME.

DEESSES, jadis adorées
Dans des abondantes contrées
Où Céphiſe roule ſes eaux :
Que mon hommage vous attire,
Graces, venez toucher ma Lyre,
Et tirez-en des ſons nouveaux.

Par vous une (*a*) troupe vaillante
Enleva la Toiſon brillante
Que gardoit le Dragon de Mars :
En vain ſon haleine enflammée,
Et ſes dents, meres d'une armée,
En étoient les affreux remparts.

(*a*) Les Argonautes.



Par une puiſſance ſecrette,
Du cœur de la fille d'Aëte,
Vous fîtes triompher Jaſon:
Vous lui prêtâtes tous vos charmes;
Et bien-tôt le Scythe en allarmes
Perdit Medée & la Toiſon.

L'Amour vous doit ſes traits, ſes flammes;
A votre aſpect naît dans les ames
La déſirable volupté:
Sans vous, rien ne nous intéreſſe,
C'eſt à vous d'orner la Sageſſe,
Et de faire aimer la Beauté.

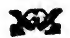
Malgré l'appareil délectable,
Juſques à la céleſte table
L'ennui s'introduiroit ſans vous;
Au goût de la troupe choiſie,
Vous aſſaiſonnez l'Ambroſie,
Et rendez le Nectar plus doux.



Tout fleurit par vous au Parnaſſe ;
Apollon languit & nous glace,
Si-tôt que vous l'avez quitté :
Mieux que les traits les plus ſublimes,
Vous allez verſer ſur mes rimes,
Le don de l'immortalité.

Oui, je ſens que pour moi Thalie
A ſes Sœurs aujourd'hui s'allie ;
Elle me dicte mes chanſons.
Quels vers vont couler de ma veine !
La Raiſon obéit ſans peine
A la contrainte de mes ſons.

Je célébre un nouvel Hercule ;
Et ſi, bravant un vain ſcrupule,
Je joins les Graces aux combats,
N'en eſt-il pas de martiales ?
Telles que tu nous en étales,
Guerriére & charmante Pallas.



C'eſt par vos héroiques Graces,
Que VENDÔME ſçait ſur ſes traces,
Enchaîner les cœurs des Soldats;
Ces cœurs plus puiſſans que l'épée
Aux eaux infernales trempée;
Ces cœurs la force des Etats.

Des Guerriers l'ami le plus tendre,
Une égale ardeur lui doit rendre
Un ami dans chaque Guerrier.
En eſt-il un ſeul qui ne tente,
Malgré la Parque menaçante,
D'être en mourant ſon bouclier?

Toi, Déeſſe aux rapides aîles,
Qui des actions immortelles
Inſtruis ſeule tout l'Univers,
Pénétre aux ténébreux rivages;
Force, pour t'y faire un paſſage,
Les noires portes des Enfers.



Cherche, entre les Royales ombres,
HENRY, l'honneur de ces lieux ſombres,
Ce Prince autrefois notre appui ;
Peins VENDÔME aux yeux de ſon Pere ;
Dis-lui l'uſage qu'il ſçait faire
Du ſang qu'il a reçû de lui.

Fais voir cet invincible Alcide,
Cherchant d'une courſe rapide,
La gloire à travers les hazards :
Peins ces Villes, ſanglants théâtres,
Que ſes ſiéges opiniâtres
Ouvrirent à nos étendards.

Mais ſur-tout décris le carnage
Que vit l'Adda ſur ſon rivage,
Dès que ce vainqueur y parut ;
Ces corps pleurés de tant de veuves,
Que l'onde porte au Dieu des Fleuves,
Surpris de ce nouveau tribut.

Eugene au fort de la tempête,
Crut même ſentir ſur ſa tête
La peſante faulx du trépas :
Dans la fuite il chercha ſa gloire,
Et compta pour une victoire,
D'avoir ſauvé quelques Soldats.

AVIS.

L'Ode ſuivante eſt imitée de la douziéme Olympique de Pindare, où après les loüanges de la Fortune, il fait entendre à Ergotele, qu'une ſédition avoit éloigné de ſon pays, que c'eſt à ſon malheur qu'il doit ſa gloire.

LA FORTUNE,

ODE

A MONSEIGNEUR

LE MARECHAL

DUC

DE BERWIC.

FORTUNE, ma Muse t'appelle ;
Pour BERWIC seconde mon zéle ;
De sa vie embellis le cours :
Constante une fois, sur ses traces,
Que par quelqu'une de tes graces
Il puisse compter tous ses jours !



Nous te devons ce que nous sommes ;
C'eſt ta main qui des foibles hommes
Fait, à ſon gré, rouler le ſort.
Seule, ſur les ondes ameres,
Tu fais, aux vaiſſeaux téméraires,
Trouver le naufrage ou le port.



Des combats fiere ſouveraine,
C'eſt, ou ta faveur, ou ta haine,
Qui détourne ou conduit les traits ;
Et, ſans ton arrêt qui l'ordonne,
Un front que le laurier couronne,
N'eût été ceint que de cyprès.



Tout ſuit ton empire infléxible ;
Préſente & toujours inviſible,
Tu prens place aux Conſeils des Rois,
Quand, dans ſon aveugle foibleſſe,
Le Peuple croit que la Sageſſe
Elle ſeule y dicte ſes loix.



Si, cédant à l'impatience,
Notre crainte ou notre espérance
Cherche à pénétrer tes decrets,
Bientôt un trouble inévitable
Punit l'empressement coupable
Qui veut en sonder les secrets.



Les Dieux que nos soupirs implorent,
Peut-être eux-mêmes les ignorent,
Ou n'osent nous les révéler :
S'ils nous accordent quelque oracle,
D'un sens menteur, nouvel obstacle,
Ils savent toujours le voiler.



Pour tromper l'humaine prudence,
Tu te plais, contre l'apparence,
A ranger les événemens.
Souvent, des ris naissent les larmes,
Et quelquefois de nos allarmes
Naissent nos plus heureux momens.



Lorſque l'Auteur de ta naiſſance
De ſon peuple fuit l'inſolence,
Le même coup perça ton cœur :
BERWIC, dans ce funeſte orage,
Tu crus voir, d'un commun naufrage,
Périr ta gloire & ton bonheur.



Fuis des lieux dignes du tonnerre ;
Le Ciel va dans une autre terre
Relever ton ſort abattu :
La France, redoutable au crime,
Sert d'aſyle aux Rois qu'on opprime,
Et de patrie à la Vertu.



Après l'effort de la tempête,
C'eſt là que LOUIS, ſur ta tête,
Fait lever un jour plus ſerain ;
Et, te confiant ſes armées,
A la victoire accoutumées,
Te met les lauriers à la main.



Marche, la gloire t'accompagne;
Ta valeur affermit l'Eſpagne
Sous une douce & juſte loi;
Et le Tage a vû ſur ſes rives,
D'Albion les troupes craintives,
Fuir devant le fils de leur Roi.



Sur cette inacceſſible roche,
Quel Fort (*a*) de l'Olympe s'approche!
Quels Titans faut-il en chaſſer?
Tu viens; tout fuit, tout eſt en poudre:
Jupiter t'a commis la foudre:
Quel bras eût mieux sû la lancer?



Pourſuis, ſers d'une ardeur conſtante
Un Héros dont la main puiſſante
Prit ſoin d'adoucir tes douleurs;
Et qu'à jamais, dans notre hiſtoire,
L'avenir admire ta gloire,
Peut-être dûe à tes malheurs.

(*a*) Nice.



AVIS.

CETTE Ode *est imitée de la douziéme Phytique de Pindare, où, en louant Midas, joueur de flûte, il raconte l'invention de cet instrument par Pallas. Comme Pindare parle d'une flûte guerriere, & que je parle d'une flûte douce, j'ai substitué à la fable de Pallas celle de Pan & de Syrinx.*



LA FLUTE,

ODE

A MONSIEUR

DE LA BARRE,

Fameux Joueur de Flûte Allemande.

PRENS place en mes vers, cher LA BARRE,
Ne crois pas que ma Muſe avare
N'adreſſe ſon encens qu'aux Grands.
Ce n'eſt point l'eſpoir qui m'excite ;
Et je rens au ſimple mérite
Le même honneur que je leur rens.



Je chante ces douces merveilles;
Ces ſons, ſouverains des oreilles,
Que ta flûte forme à ton gré;
Cet art redoutable aux cruelles;
Qu'inventa, pour triompher d'elles;
Le Dieu dans les bois adoré.



Syrinx, d'une courſe hardie;
Dans les forêts de l'Arcadie,
Pourſuivoit leurs hôtes légers:
Le péril accroît ſon courage;
Elle craint le tendre eſclavage;
Et ne craint point d'autres dangers.



Laſſe un jour, elle ſe repoſe;
A ſes côtés elle dépoſe
Ses flèches, ſon arc & ſon cor:
PAN la voit, la prend pour Diane;
Mais auſſi-tôt il ſe condamne,
Et la trouve plus belle encor.



Brûlant d'une ſoudaine flamme,
Il lui dit l'ardeur de ſon ame;
Elle part au même moment:
En vain il la ſuit & l'appelle:
Comme un cerf fuyoit devant elle,
Elle fuit devant ſon amant.



Déja la Belle fugitive,
Du Ladon atteignoit la rive,
Et l'onde l'arrête en ce lieu.
Confuſe à ce nouvel obſtacle,
Des Dieux elle implore un miracle
Contre les attentats d'un Dieu.



Ses piéds diſparoiſſent ſous l'herbe;
Tout ſon corps n'eſt plus qu'une gerbe
De longs & d'humides rameaux;
Et quand, dans ſon tranſport extrême,
PAN croit embraſſer ce qu'il aime,
Il n'embraſſe que des roſeaux.



Il en sort un tendre murmure ;
Dont, malgré sa triste aventure,
Il sent suspendre son ennui.
Le bruit de ces roseaux l'enchante ;
Il aime la plainte touchante
Qu'ils semblent former contre lui.



Sur un de ces roseaux qu'il touche,
Il soupire, il presse sa bouche ;
Le roseau lui rend ses soupirs ;
Il en fait l'instrument aimable,
Monument à jamais durable
De ses infortunés desirs.



Cet instrument, ses seules armes,
Désormais supplée à ses charmes ;
Il n'a plus que d'heureux amours.
Dans son changement moins rebelle,
Syrinx, pour vaincre une cruelle,
Est elle-même son secours.



Ainsi ta Flûte enchantereſſe,
LA BARRE, inſpire la tendreſſe ;
Tout s'enflamme à tes ſons vainqueurs ;
L'Amour même en devient plus tendre,
Et, ne ſongeant plus qu'à t'entendre,
Il te laiſſe bleſſer les cœurs.



Un Dieu conduit ta main ſavante.
A ces ſons que ta Flûte enfante,
Apollon & Pan ont leur part.
En vain l'orgueil veut nous ſéduire ;
Les Dieux ſeuls peuvent nous inſtruire
Des dernieres beautés d'un art.



C'eſt par eux que d'arides plaines
Virent les murailles Thébaines
Naître des accords d'Amphion :
C'eſt par eux que les Néréïdes
Virent, d'entre les bras perfides,
Un Dauphin ſauver Arion.



Privé du ſecours de ſon pere;
Orphée eût-il fléchi Cerbere,
Et de la mort forcé les loix?
Eurydice, malgré la Parque,
Eût-elle repaſſé la barque,
Qu'on ne doit paſſer qu'une fois?



Heureux & malheureux Orphée!
Ne pouvois-tu de ton trophée
T'aſſûrer un moment plus tard?
L'Enfer te rendoit ſa captive;
Mais, hélas! ton amour t'en prive
Par un impatient regard.



Ne l'imite pas, cher LA BARRE,
Si quelque jour juſqu'au Ténare
Tu vas rechercher ton Iris:
Sois plus fidéle au Dieu des Ombres,
Et ſans la voir, ſors des lieux ſombres,
Si ton bonheur eſt à ce prix.

Fin de la premiere Partie.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 02021 9963
497532
Digitized by Google

